

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

I

Abadir - Acridophagie



Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

I
Abadir - Acridophagie

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD
La Calade, 13090, Aix-en-Provence, France

ISBN : 2-85744-201-7 et 2-85744-202-5

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Edisud, 1984.

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5, bd Pasteur, 13100, Aix-en-Provence.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
M.-C. CHAMLA (Anthropobiologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	E. GELLNER (Sociétés marocaines)
E. BERNUS (Touaregs)	J. LECLANT (Égypte)
J. BOSH-VILÀ (Al Andalus)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K. G. PRASSE (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	L. SERRA (Linguistique)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)

COLLABORATEURS

A. ADAM, Pr. Univ. de Paris V ; J. AKKARI, Tunis ; M. ALMAGRO, Pr. hon. Univ. Complutense Madrid (+) ; M. T. AMROUCHE, Paris (+) ; J. APPEGATE, Howard Univ. Washington ; A.-J. ARKELL, Londres (+) ; M. ARKOUN, Pr. Univ. de Paris III ; P. AUGIER, INA Abidjan ; G. AUMASSIP, Maître de recherche CNRS ; G. BARRIÈRE, Idelès Hoggar ; G. BEAUDET, Pr. Univ. de Paris VI ; V. BELTRAMI, Fac. de médecine Chieti ; E. BERNUS, Dir. de recherche ORSTOM ; S. BERNUS, Chargée de recherche CNRS ; A. BERTRAND, Paris ; R. BIARD, Lyon ; M. BOUCHENAKI, UNESCO Algérie ; A. BOURGEOT, Chargé de recherche CNRS ; J. BOSCH-VILÀ, Pr. Univ. de Granada ; P. BOYER, Directeur hon. des archives d'Outre-Mer ; J. BYNON, Univ. de Londres ; M. BOUGHALI, Marrakech ; A. BESCHAOUCH, Dr. ès lettres, INAA Tunis ; P. CADENAT, Pau ; G. CAMPS, Pr. Univ. de Provence ; H. CAMPS-FABRER, Maître de recherche CNRS ; J.-P. CÈBE, Pr. Univ. de Provence ; M. CHABEUF, Médecin général ; S. CHAKER, Dr. ès lettres ; M.-Cl. CHAMLA, Maître de recherche CNRS ; D. CHAMPAULT, Maître de recherche CNRS ; J. CHAPELLE, Aix-en-Provence ; J.-L. CHARLET, Université de Provence ; J. D. CLARK, Pr. Univ. de Berkeley ; H. CLAUDOT, Chargée de recherche CNRS ; D. COHEN, Directeur d'Ét. EPHE ; M. COHEN (+) ; J. DASTUGUE,

Pr. Univ. de Caen ; J. DÉJEUX, Dr. ès lettres, Paris ; J. DELHEURE, Paris ; A. DENIS, Mougins ; J. DESANGES, Directeur Ét. EPHE ; G. DEVERDUN, Dr. ès lettres (+) ; J. DEVISSÉ, Pr. Univ. de Paris I ; J.-C. ECHALLIER, Chargé de recherche CNRS ; J. ERROUX, Pr. hon. Instit. agronomique ; G. ESPÉRANDIEU, Dr. vétérinaire (+) ; M. EUZENNAT, Directeur lab. CNRS ; M. FANTAR, Dr. ès lettres INAA Tunis ; J. FAUBLÉE, Muséum d'hist. nat. ; A. FAURE, Carnoux ; S. FERCHIOU, Chargée de recherche CNRS ; D. FEREMBACH, Maître de recherche CNRS ; P.-A. FÉVRIER, Pr. Univ. de Provence ; P.-A. FITTE, Ingénieur ; B. FLINT, Marrakech ; L. GALAND, Directeur d'études EPHE ; G. GARBINI, Instit. d'ét. orient. Naples ; I. DE GARINE, Maître de recherche CNRS ; J. GASCOU, Maître de recherche CNRS ; M. GAST, Maître de recherche CNRS ; E. GELLNER, Pr. London School of Economics ; H. GENEVOIX (+) ; L. GOLVIN, Pr. hon. univ. de Provence ; D. GRÉBÉNART, Chargé de recherche CNRS, Dr. ès lettres ; M. HACHID, CRAPE, Alger ; M. HADDAD, Univ. de Constantine ; M. HADJ-SADDOK, Inspecteur général hon. ; M. HAMMAD, Aix-en-Provence ; J.-J. HARRIES, Univ. de Wisconsin ; D. J. HATT, Pr. Univ. of California ; M. HAWAD, Niamey ; D. T. HITCKS, Univ. of Manchester ; H. LAAROUSSI, CHU La Timone, Marseille ; H. ISNARD, Pr. hon. Univ. de Nice ; D. JACQUES-MEUNIE, Directeur hon. de recherche CNRS ; M. JANON, Ing. CNRS ; K. KADRA, Directeur des Antiqu. Alger ; J. KEENAN, Pr. Univ. de Witwatersand, U.S.A. ; T. KOTULA, Pr. Univ. de Wroclaw ; F. LABURTHE-TORA, Paris ; G. LAFUENTE, Marrakech ; G. LAFUENTE, Elne. N. LAMBERT, Montpellier ; S. LANCEL, Pr. Univ. de Grenoble III ; J. LANFRY, Paris ; G. LAOUST-CHANTE-REAU, Aix-en-Provence ; J.-P. LAPORTE, Paris ; J.-M. LASSÈRE, Pr. Univ. Paul Valéry ; J. LECLANT, Pr. Collège de France, Membre de l'Institut ; C. LEFEBURE, CNRS ; L. LEFEBVRE, Nîmes ; G. LEFEBVRE, Nîmes ; Ph. LEFEBVRE-WITIER, Maître de recherche CNRS ; M. LE GLAY, Pr. Univ. de Paris X ; A. LEUPEN, Haarlem ; Ph. LEVEAU, Dr. ès lettres, Univ. de Provence ; T. LEWICKI, Pr. Univ. de Krakow ; H. LHOÏTE, Directeur de recherche hon. CNRS ; A. LOUIS, Dr. ès lettres (+) ; M. MAHROUR, Pr. Univ. d'Alger ; R. MAUNY, Pr. Univ. de Paris I ; J.-L. MIÈGE, Pr. Univ. de Provence ; M. MILBURN, Dr. en Préhistoire ; V. MONTEIL, Directeur d'Ét. EPHE ; J. MOREL (+) ; H. MORESTIN, Pr. Univ. d'Avignon ; L. MOUGIN (+) ; M. MORIN-BARBE ; A. M. TIMET, Conservateur Musée du Bardo, Tunis ; J.-C. MUSSO (+) ; J. MUZZOLINI, Dr. en préhistoire ; H. NACHTINGALL, Pr. Univ. de Marburg ; Y. NACIB, Pr. Univ. d'Alger ; A. NOUSCHI, Pr. Univ. de Nice ; M. OUARY, Paris ; J. ONRUBIA-PINTADO, Madrid ; S. PANTUČEK, Pr. Univ. de Prague ; Th. PENCHOEN, Univ. de California ; M. PÈRVÈS, Dr. en médecine ; J. PEYRAS, Volx. M. PEYRON, Rabat ; K. G. PRASSE, Pr. Univ. de Copenhague ; A. RAHMANI, Paris ; R. REBUFFAT, Directeur de recherche CNRS ; M. REDJALA, Chargé de recherche CNRS ; J. REVAULT, Maître de recherche CNRS hon. ; M. ROUVILLOIS-BRIGOL, Paris ; P. ROGNON, Prof. Univ. Pierre et Marie Curie. L. SAADA, Chargée de recherche CNRS ; P. SALAMA, Chargé de recherche CNRS ; L. SERRA, Pr. Instit. d'Ét. orient. Naples ; E. SERRES, Lançon ; E. SERVIER, Pr. hon. Univ. Paul Valéry ; A. SIMONEAU (+) ; G. SOUVILLE, Maître de recherche CNRS ; J. SPRUYTTE, Vinon-sur-Verdon ; T. TAKACS, Erdliget, Hongrie ; M. TARRADELL, Pr. Univ. de Valencia ; G. TRÉCOLLE, Dr. en médecine ; J.-F. TROIN, Pr. Univ. de Tours ; M. VACHER, Nantiat ; W. VYICHL, Pr. hon. Univ. de Fribourg ; A. WEISROCK, Univ. de Nancy II ; A. WILMS, Pr. Univ. de Hamburg ; M. WORONOF, Pr. Univ. de Besançon ; X. YACONO, Pr. hon. Univ. de Toulouse ; M. ZGOR, Marrakech ; J. ZOUGHLAMI, Tunis.



AVERTISSEMENT

ÊTRE BERBÈRE

Les premières mentions des populations que, depuis la conquête arabe, nous appelons berbères, remontent à l'antiquité pharaonique. Dès l'Ancien Empire, les Egyptiens étaient en relations étroites, tantôt guerrières, tantôt pacifiques, avec leurs voisins de l'Ouest, ces Lebou ou Libyens, Tehenu, Temehu, Meswesh, subdivisés en de nombreuses tribus. Ces événements historiques, en particulier la tentative d'invasion du Delta par Meryey, en l'an 5 du règne de Mineptah (1227 avant J.-C.), nous ont valu des précisions, des noms de personnages, des descriptions, par l'image et les hiéroglyphes, qui ont valeur historique et ethnographique. L'aspect physique, l'équipement, les vêtements, les armes des Lebou nous ont été transmis avec une précision quasi-photographique; les tatouages mêmes sont figurés.

Les millénaires ont passé et malgré les vicissitudes d'une histoire particulièrement riche en conquêtes, invasions et tentatives d'assimilation, des populations du même groupe ethnique, les Berbères, subsistent dans un immense territoire qui commence à l'ouest de l'Égypte. Actuellement des populations parlant une langue berbère habitent dans une douzaine de pays africains, de la Méditerranée au sud du Niger, de l'Atlantique au voisinage du Nil.

Cette région qui couvre le quart nord-ouest du continent n'est pas entièrement berbérophone, loin de là ! Aujourd'hui, dans cette région, l'arabe est la langue véhiculaire, celle du commerce, de la religion, de l'État, sauf dans la marge méridionale, du Sénégal au Tchad. Ainsi, les groupes berbérophones sont isolés, coupés les uns des autres et tendent à évoluer d'une manière divergente. Leur dimension et leur importance sont très variables. Les groupes Kabyle en Algérie, Braber et Chleuh au Maroc, représentent chacun plusieurs centaines de milliers d'individus tandis que certains dialectes, dans les oasis, ne sont parlés que par quelques dizaines de personnes. C'est la raison pour laquelle les cartes d'extension de la langue berbère n'ont pas grande signification. Le territoire saharien couvert par les dialectes touaregs (tamahâq) en Algérie, Libye, Mali et Niger est immense mais les nomades berbérophones qui le parcourent et les rares cultivateurs de même langue ne



Chefs Lebous. Peintures du tombeau de Sethi 1^{er} (XIX^e dynastie, vers 1300 av. J.-C.) (d'après O. Bates).

doivent guère dépasser le nombre de 250 ou 300 000. Ils sont à peine plus nombreux que les habitants du Mzab, qui occupent dans le Sahara septentrional un territoire mille fois plus exigu. Le bloc Kabyle est dix fois plus peuplé que la région aurasienne, plus vaste, où est parlé un dialecte berbère différent.

En fait il n'y a aujourd'hui ni une langue berbère, dans le sens où celle-ci serait le reflet d'une communauté ayant conscience de son unité, ni un peuple berbère et encore moins une race berbère. Sur ces aspects négatifs tous les spécialistes sont d'accord... et cependant les Berbères existent.

Le berbère, un berbère commun très ancien, qui n'a vraisemblablement existé que dans l'esprit des linguistes, et plus sûrement des parlers berbères plus proches entre eux que ne le sont les dialectes actuels, furent parlés dans la totalité du territoire que nous avons délimité, à l'exception du Tibesti, domaine de la langue téda (*Toubou*).

Dans le Maghreb, les anciens Africains ont utilisé un système d'écriture, le libyque, d'où est dérivé l'alphabet *tifnagh* des Touaregs ; or, des inscriptions libyques et des *tifnagh* anciens ont été retrouvés en grand nombre dans des régions aujourd'hui totalement arabisées (Tunisie, nord-est de l'Algérie, Rharb et région de Tanger au Maroc, Sahara septentrional...). Dans les pays du Nord cette écriture subit la concurrence du punique, puis du latin; on admet qu'elle était déjà oubliée lorsque fut introduit l'alphabet arabe au VII^e siècle. En revanche, elle fut conservée et évolua suivant son génie propre dans les pays sahariens où elle n'avait eu à subir aucune concurrence. Elle s'étendit

même jusqu'aux îles Canaries dont les anciennes populations guanches étaient berbérophones.

On peut donc affirmer qu'à un moment ou à un autre, les ancêtres des Berbères ont eu à leur disposition un système d'écriture original qui s'est répandu, comme eux, de la Méditerranée au Niger.

L'autre argument qui pourrait être présenté à ceux qui, contre toute évidence, nieraient l'ancienne extension du berbère est donné par la toponymie : même dans les pays entièrement arabisés il subsiste toujours des noms de lieux qui ne s'expliquent que par le berbère.

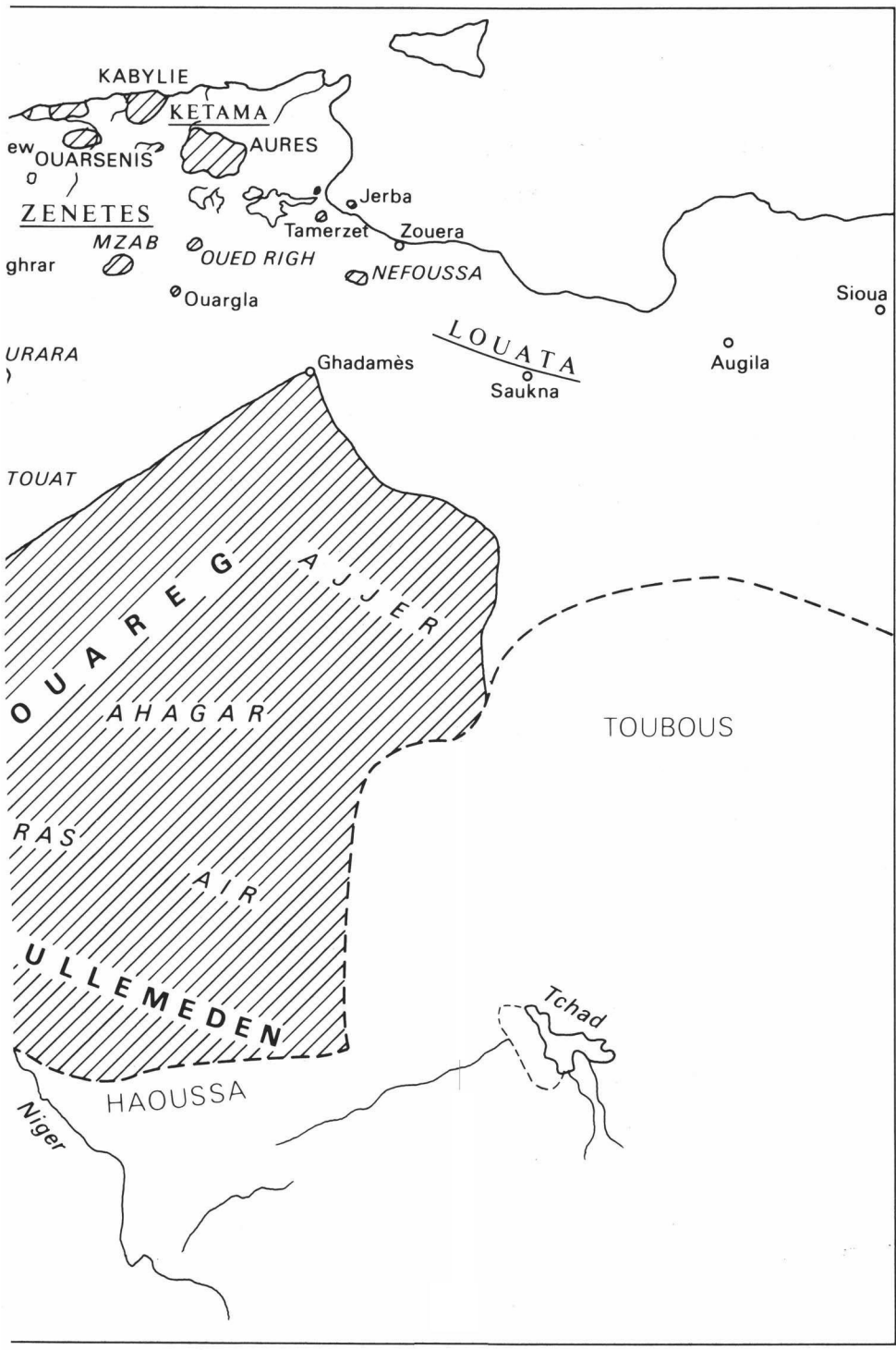
Donc, le berbère, auparavant omniprésent, au cours des siècles, reculé devant l'arabe, mais le Maghrébin, même arabisé, se distingue toujours, et des Arabes de la Péninsule, et des Levantins, arabisés plus tôt que lui. En fait, dans la société musulmane nord-africaine et saharienne, il existe des Maghrébins arabophones ou arabo-berbères et des Maghrébins berbérophones qui conservent le nom de Berbères que les Arabes leur donnèrent.


Parmi les Arabo-berbères, qui ne constituent pas plus une entité sociologique que les Berbères, on distingue un groupe ancien, citadin, aux origines souvent très mêlées, car il faut tenir compte dans les villes des apports antérieurs à l'Islam, des réfugiés musulmans d'Espagne (*Andalous*) et des nouveaux venus généralement confondus sous le nom de *Turcs*, bien qu'ils fussent, pour la plupart, des Balkaniques et des Grecs de l'Archipel. Il existe aussi des groupes sédentaires, cultivateurs. Il existe enfin des nomades, ceux qui, dans le nord du Sahara (*Regueibat, Chaamba, Ouled Sleman*) sont les plus proches, linguistiquement et culturellement, des tribus arabes bédouines. C'est parmi ces derniers que l'on peut trouver d'authentiques descendants des *Solaïm* et des *Māq'il*.

A côté de ces populations arabes ou arabisées, vivent des sociétés berbères qui sont, comme elles, toutes musulmanes, à l'exception des anciens *Guanches* des îles Canaries qui furent à la fois évangélisés et hispanisés, et quelques rares familles kabyles converties au christianisme à la fin du XIX^e siècle. Ces *Berbéries* sont encore plus diverses que les groupes arabo-berbères. Parmi ces populations qui parlent des dialectes divers mais suffisamment apparentés pour être tous qualifiés sans hésitation de berbères, on reconnaît tous les genres de vie traditionnels des pays méditerranéens et subtropicaux. Des cultivateurs arboriculteurs sont de vrais paysans attachés à leur terroir, comme les montagnards kabyles ou riffains, hommes de l'olivier et du figuier, ou comme le jardinier de l'oasis soucieux de ses palmiers dattiers, de ses abricotiers et de ses carrés de légumes, mais il y a aussi des céréaliculteurs de montagnes arides comme les *Matmata* du Sud tunisien, les *Chleuhs* de l'Anti-Atlas marocain qui savent, les uns et les autres, construire des terrasses sur les versants escarpés pour conserver et les terres et l'humidité; d'autres régions connaissent des arboriculteurs-éleveurs, semi-nomades, tels que les *Chaouiïa* de l'Aurès qui doivent leur nom, arabe, à leur vie pastorale (*Chaouiïa* veut dire bergers). Quel contraste entre ces rudes montagnards et cette société citadine saharienne qui s'est spécialisée dans le négoce transsaharien et le petit commerce dans



LAMTOUNA : Berbérophones disparus - - - - Anciennes limites de la
 BRABER : Berbérophones actuels (Maghreb) TOUAT : Berbéro



berbérophonie  Région berbérophone au début du xxème siècle
 phones actuels (Sahara) Saukna : Centre berbérophone isolé

le Tell algérien, ces *Mzabites* dont le particularisme religieux (*ibadisme*) explique l'isolement et la spécialisation économique ! D'autres pasteurs montagnards pratiquent une longue transhumance, comme la puissante confédération des *Aït 'Atta* dans et autour du Djebel Sarho (Sud marocain) ou les *Beni Mguild* du Moyen Atlas. De grands nomades sahariens, enfin, élèvent des troupeaux faméliques de chameaux et de chèvres; pour eux les razzias furent, et jusqu'au début du siècle pour les *Touaresg*, le complément normal des faibles ressources arrachées à une nature inhumaine.

Qu'y a-t-il de commun entre le chamelier voilé d'indigo, aussi sec qu'une branche épineuse d'acacia, et l'épicier mzabite, débonnaire et calculateur, entre le jardinier kabyle et le pasteur braber? Bien plus qu'on ne le dit ou le croit.

Il y a, en premier lieu, la langue à laquelle se rattachent leurs différents parlars. L'unité de vocabulaire est incontestable; des îles Canaries à l'Oasis de Siouah en Egypte, de la Méditerranée au Niger. Les principes fondamentaux de la langue, la grammaire comme la simple phonétique, ont résisté remarquablement à une très ancienne séparation et à la différenciation des genres de vie. Or l'unité linguistique fondamentale correspond nécessairement à des systèmes de pensée très proches, même si le comportement extérieur diffère. Cette parenté très profonde se retrouve également dans l'organisation sociale. Dans les formes artistiques, des règles communes, à vrai dire très simples, qui ont fait parler à tort d'un art berbère, se retrouvent aussi bien chez les arabophones : il s'agit d'un art rural maghrébin et saharien, très fortement géométrique, préférant les motifs rectilinéaires à la courbe et au volume. Indépendants des techniques, les motifs, obéissant aux mêmes règles d'une géométrie stricte et parfois savante, se retrouvent aussi bien sur les céramiques et les tissages que sur le cuir, le bois ou la pierre. Or cet art très ancien présente, chez les sédentaires, une remarquable permanence, il est lié à ces populations au mépris des siècles, des conversions religieuses, des assimilations culturelles. Comme un fleuve tantôt puissant, tantôt souterrain, il est toujours présent dans l'inconscient du Maghrébin. Souvent étouffé par le triomphe citadin des cultures étrangères, il est capable d'étonnantes résurgences, apparemment anachroniques, dès que faiblit l'apport extérieur des formes artistiques plus savantes. C'est un art anhistorique.

En aucun moment de leur longue histoire les Berbères ne semblent avoir eu conscience d'une unité ethnique ou linguistique. De fait, cette unité berbère ne pourrait être trouvée que dans la somme de caractères négatifs. Est berbère ce qui n'est pas d'origine étrangère, c'est-à-dire ce qui n'est ni punique, ni latin, ni vandale, ni byzantin, ni arabe, ni turc, ni européen (français, espagnol, italien). Soulevez ces différentes strates culturelles, certaines insignifiantes, d'autres d'une puissance et d'un poids considérables, et vous retrouvez le Numide et le Gétule, dont les descendants, avec un entêtement narquois, sous d'autres noms, sous d'autres croyances, pratiquent le même art de vivre, conservent dans l'exploitation d'une nature peu généreuse des techniques d'une étonnante permanence. Cette permanence a une explication très



Guerrier touareg de l'Ahaggar, une image révolue (Photo M. Gast).

simple; cultivateurs et nomades berbères n'ont connu la révolution industrielle, niveleuse des coutumes et des techniques, que sur une frange étroite de leur domaine. Depuis quelques décennies cette révolution s'étend, gagnant les campagnes et les déserts les plus reculés; du même coup les particularismes s'estompent, et disparaissent ainsi des coutumes plus vieilles que l'Histoire.

On serait tenté de dire que l'Histoire de l'Afrique du Nord et du Sahara n'est que l'histoire de conquêtes et de dominations étrangères que les Berbères auraient subies avec plus ou moins de patience. Leur rôle dans l'Histoire se serait borné à une « résistance » dont le maintien de la langue, du droit coutumier et de formes archaïques d'organisation sociale serait le plus beau fleuron. Mais l'Histoire a horreur des simplifications, surtout lorsqu'elles sont abusives et prêtent aux siècles passés des conceptions politiques d'aujourd'hui.

En fait on pourrait inverser les prémisses et demander comment des populations aussi malléables aux cultures étrangères, au point que certaines sont devenues tour à tour puniques, romano-africaines, arabes, ont pu rester aussi fidèles à leurs coutumes, à leur langue, à leurs traditions techniques, en un mot rester elles-mêmes. C'est cela être berbère.

Condamner les Berbères à un rôle historique passif, c'est-à-dire quasiment nul, en ne voyant en eux qu'une infatigable piétaille et une bonne cavalerie au service de dominateurs étrangers, même si on reconnaît que ces contingents furent les vrais conquérants de l'Espagne au VIII^e siècle et de l'Égypte au X^e, n'est qu'une aberration non dépourvue de racisme. Elle doit être définitivement rejetée.

Ces longs siècles d'histoire ne sont pas faits seulement d'une anonyme durée berbère; ici comme ailleurs des hommes et des femmes de caractère ont marqué leur temps d'une empreinte vigoureuse mais l'Histoire, écrite par les étrangers, n'en a pas toujours conservé le souvenir qu'ils méritaient.

L'Encyclopédie berbère se propose de révéler cette durée et d'éclairer ces figures berbères.

ORIGINES DES BERBÈRES

La formation de la population berbère, ou plus exactement des différents groupes berbères, demeure une question très controversée parce qu'elle fut mal posée. Les théories diffusionnistes ont tellement pesé depuis l'origine des recherches que toute tentative d'explication reposait traditionnellement sur des invasions, des migrations, des conquêtes, des dominations.

Tour à tour ont été évoqués l'Orient pris globalement (Mèdes et Perses), la Syrie et le pays de Canaan, l'Inde et l'Arabie du Sud, la Thrace, la mer Egée et l'Asie mineure, mais aussi l'Europe du Nord, la Péninsule ibérique, les îles et la Péninsule italiennes... Il est sûrement plus difficile de rechercher les pays d'où ne viennent pas les Berbères!

Et si les Berbères ne venaient de nulle part?

Plutôt que de rechercher avec plus ou moins de bonheur de vagues ressemblances de tous ordres et d'amalgamer des données de significations différentes, voire contradictoires, ne vaut-il pas mieux commencer par examiner les Berbères eux-mêmes et les restes humains antérieurs à l'époque historique, époque où, nous le savons, la population actuelle s'était déjà mise en place?

En un mot nous devons logiquement accorder la primauté à l'Anthropologie. Mais celle-ci ne permet pas aujourd'hui de définir la moindre originalité « berbère » dans l'ensemble de la population sud-méditerranéenne. Ce qui permet aujourd'hui encore de mentionner des groupes berbères dans le quart nord-ouest de l'Afrique est d'autre qualité, culturelle plus que physique. Parmi ces données culturelles la principale demeure la langue.

Nous examinerons donc successivement les données de l'Anthropologie et celles de la Linguistique.

Sans rechercher les origines mêmes de l'homme en Afrique du Nord, nous devons cependant remonter allègrement les millénaires pour comprendre comment s'est constitué le peuplement de cette vaste région actuellement pincée entre le désert et la Méditerranée. Plaçons-nous au début de l'époque qu'en Europe les préhistoriens nomment Paléolithique supérieur : à ce moment vit déjà au Maghreb un homme de notre espèce, *Homo sapiens sapiens*, plus primitif que son contemporain européen, l'Homme de Cro-Magnon et qui est l'auteur de l'Atérien, culture dérivée du Moustérien. Cet homme atérien découvert à Dar es-Soltan (Maroc) présente suffisamment d'analogies

avec l'homme moustérien du Djebel Irhoud pour qu'on puisse admettre qu'il en soit issu. Plus intéressante encore est la reconnaissance d'une filiation entre cet homme atérien et son successeur, connu depuis fort longtemps au Maghreb sous le nom d'Homme de Mechta el-Arbi.

L'Homme de Mechta el-Arbi est un cromagnoïde; il en présente les caractères physiques dominants; la grande taille (1,74 m en moyenne pour les hommes), la forte capacité crânienne (1 650 cc), la disharmonie entre la face large et basse, aux orbites de forme rectangulaire plus larges que hautes et le crâne qui est dolichocéphale ou mésocéphale.

À ses débuts l'Homme de Mechta el-Arbi est associé à une industrie, nommée Ibéromaurusien, qui occupait toutes les régions littorales et telliennes. L'Ibéromaurusien, contemporain du Magdalénien et de l'Azilien européens, a déjà les caractères d'une industrie épipaléolithique en raison de la petite taille de ses pièces lithiques. Ce sont très souvent de petites lamelles dont l'un des tranchants a été abattu pour former un dos. Ces objets étaient des éléments d'outils, des sortes de pièces détachées dont l'agencement dans des manches en bois ou en os procurait des instruments ou des armes efficaces.

Homme du type de Mechta el Arbi (à gauche) et homme protoméditerranéen capsien. Du premier type, il ne reste que quelques traces infimes dans la population actuelle qui descendent en grande partie des protoméditerranéens capsien (Photos M. Bovis et A. Bozom).



Traditionnellement, on pensait que l'Homme de Mechta el-Arbi, cousin de l'Homme de Cro-Magnon, avait une origine extérieure. Les uns imaginaient les Hommes de Mechta el-Arbi, venus d'Europe, traversant l'Espagne et le détroit de Gibraltar pour se répandre à la fois au Maghreb et aux îles Canaries dont les premiers habitants, les Guanches, avaient conservé l'essentiel de leurs caractères physiques avant de se mêler aux conquérants espagnols.

D'autres pensaient que l'Homme de Mechta el-Arbi descendait d'*Homo sapiens* apparu en Orient (Homme de Palestine) et que de ce foyer originel s'étaient développées deux migrations. Une branche européenne aurait donné l'Homme de Cro-Magnon, une branche africaine aurait mis en place l'Homme de Mechta el-Arbi.

Origine orientale, origine européenne, deux éléments d'une alternative qui apparaît déjà dans les récits légendaires de l'Antiquité ou dans les explications fantaisistes de l'époque moderne et qui se retrouve dans les hypothèses scientifiques actuelles. Malheureusement l'une et l'autre présentaient de grandes anomalies qui les rendaient difficilement acceptables. Ainsi la migration des Hommes de Cro-Magnon à travers l'Espagne ne peut être jalonnée; bien mieux, les crânes du Paléolithique supérieur européen ont des caractères moins accusés que leurs prétendus successeurs maghrébins. Les mêmes arguments peuvent être opposés à l'hypothèse d'une origine proche-orientale des Hommes de Mechta el-Arbi : aucun document anthropologique entre la Palestine et la Tunisie ne peut l'appuyer. De plus, nous connaissons les habitants du Proche-Orient à la fin du Paléolithique supérieur, ce sont les Natoufiens, de type proto-méditerranéen, qui diffèrent considérablement des Hommes de Mechta el-Arbi. Comment expliquer, si les Hommes de Mechta el-Arbi ont une ascendance proche-orientale, que leurs ancêtres aient quitté en totalité ces régions sans y laisser la moindre trace sur le plan anthropologique?

Reste donc l'origine locale, sur place, la plus simple (c'est la raison pour laquelle sans doute on n'y croyait guère!) et aujourd'hui la plus évidente depuis la découverte de l'Homme atérien. Les anthropologues spécialistes de l'Afrique du Nord comme M.-C. Chamla et D. Ferembach admettent aujourd'hui une filiation directe, continue, depuis les néandertaliens nord-africains (Hommes du Djebel Irhoud) jusqu'aux Cromagnoïdes que sont les Hommes de Mechta el-Arbi. L'Homme atérien de Dar es-Soltane serait l'intermédiaire mais qui aurait déjà acquis les caractères d'*Homo sapiens sapiens*.

Le type de Mechta el-Arbi va s'effacer progressivement devant d'autres hommes, mais sa disparition ne fut jamais complète. Ainsi trouve-t-on encore 8 % d'hommes mechtoïdes parmi les crânes conservés des sépultures protohistoriques et puniques (Chamla, 1976). De l'époque romaine, dont les restes humains ont longtemps été dédaignés par les archéologues « classiques », on connaît encore quelques crânes de l'Algérie orientale qui présentent des caractères mechtoïdes. Du type de Mechta el-Arbi il subsiste encore quelques très rares éléments dans la population actuelle qui, dans sa quasi totalité, appartient aux différentes variétés du type méditerranéen : quelques sujets méso ou

dolichocéphales à face basse, de taille élevée, et au rapport crânio-facial disharmonique, rappellent les principaux caractères des Hommes de Mechta el-Arbi. Ils représentent tout au plus 3 % de la population au Maghreb; ils sont nettement plus nombreux dans les îles Canaries.

À partir du VIII^e millénaire, on voit apparaître dans la partie orientale du Maghreb (nous sommes complètement ignorants de ce qui se passait au même moment, sur le plan anthropologique, dans les confins de l'Égypte et de la Libye), un nouveau type d'*Homo sapiens* qui a déjà les caractères de certaines populations méditerranéennes actuelles. Il est aussi de taille élevée (1,75 m pour les hommes de Medjez II, 1,62 m pour les femmes), mais il se distingue de l'Homme de Mechta el-Arbi par une moindre robustesse, un rapport crânio-facial plus harmonique puisque à un dolichocrâne correspond une face haute et plus étroite, les orbites sont plus carrées et le nez plus étroit. Les reliefs osseux de ce nouveau type humain sont atténués, l'angle de la mâchoire, en particulier, n'est pas déjeté vers l'extérieur, il n'y a donc pas extroversion des gonions comme disent les anthropologues. Or ce caractère est très fréquent, sinon constant chez les Hommes de Mechta.

Ce type humain a reçu le qualificatif de Protoméditerranéen. Des groupes anthropologiquement très proches se retrouvent, à la même époque ou un peu avant, en Orient (Natoufiens) et dans divers pays de la Méditerranée où ils semblent issus du type de Combe Capelle (appelé en Europe centrale Homme de Brno) qui est distinct de l'Homme de Cro-Magnon. Aussi D. Ferembach suppose-t-elle l'existence en Orient, au Paléolithique supérieur, d'une homme proche de Combe Capelle.

Manifestement l'Homme de Mechta el-Arbi n'a pu donner naissance aux hommes protoméditerranéens. Ceux-ci, qui vont progressivement le remplacer, apparaissent d'abord à l'est, tandis que les Hommes de Mechta el-Arbi sont encore, au Néolithique, les plus nombreux dans l'Ouest du pays. Cette progression d'est en ouest indique bien qu'il faut chercher au-delà des limites du Maghreb l'apparition de ce type humain protoméditerranéen. Un consensus général de tous les spécialistes, anthropologues et préhistoriens, se dégage aujourd'hui pour admettre qu'il est venu du Proche-Orient.

On peut, à la suite de M.-C. Chamla, reconnaître parmi les Protoméditerranéens deux variétés. La plus fréquente, sous-type de Médjez II, au crâne élevé, est orthognate, le second, moins répandu, celui de l'Aïn Dokkara, à voûte crânienne plus basse, est parfois prognate, sans toutefois présenter les caractères négroïdes sur lesquels on avait à tort attiré l'attention.

Ces hommes sont porteurs d'une industrie préhistorique qui a reçu le nom de Capsien, du nom antique de Gafsa (Capsa).

Le Capsien couvre une période moins longue que l'Ibéromaurusien; elle s'étend du VIII^e au V^e millénaire.

Grâce au grand nombre de gisements plaisamment nommés escargotières et à la qualité des fouilles qui y furent conduites, on a une connaissance satisfaisante des Capsiens et de leurs activités. On peut, dans leur cas, parler d'une civilisation dont les nombreux faciès régionaux



Gisement capsien « escargotière » d'Henchir Hamida, Algérie (Photo G. Camps).

reconnus à travers la Tunisie et l'Algérie révèlent certains traits constants. Sans nous appesantir sur l'industrie de pierre caractérisée par des outils sur lames et lamelles à bord abattu, des burins, des armatures de formes géométriques (croissants, triangles, trapèzes) nous rappelleront qu'elle est fort belle, remarquable par les qualités du débitage, effectué parfois, au cours du Capsien supérieur, par pression, ce qui donne des lamelles normalisées. Elle est remarquable également par la précision de la retouche sur des pièces d'une finesse extraordinaire, comme par exemple les micro-perçoirs courbes dits de l'Aïn Khanga. Mais le Capsien possède d'autres caractères qui ont pour l'archéologue et l'ethnologue une importance plus grande, je veux parler de ses œuvres d'art. Elles sont les plus anciennes en Afrique et on peut affirmer qu'elles sont à l'origine des merveilles artistiques du Néolithique. Elles sont même, et ceci est important, à l'origine de l'art berbère. Il y a un tel air de parenté entre certains de ces décors capsien ou néolithiques et ceux dont les Berbères usent encore dans leurs tatouages, tissages et peintures sur poterie ou sur les murs, qu'il est difficile de rejeter toute continuité dans ce goût inné pour le décor géométrique, d'autant plus que les jalons ne manquent nullement des temps proto-historiques jusqu'à l'époque moderne.

Sur le plan anthropologique les hommes capsien présentent peu de différence avec les habitants actuels de l'Afrique du Nord, Berbères ou arabophones qui sont presque toujours des Berbères arabisés.

Nous tenons, avec les Protoméditerranéens capsien, les premiers Maghrébins que l'on peut, sans imprudence, placer en tête de la lignée

berbère. Cela se situe il y a quelque 9 000 ans! Certes tout concorde à faire admettre, comme nous l'avons dit ci-dessus, que ces Capsiens ont une origine orientale. Rien ne permet de croire à une brusque mutation des Mechtoïdes en Méditerranéens alors que les Natoufiens du Proche-Orient dont les caractères anthropologiques, affirmés antérieurement aux Capsiens, sont du même groupe humain qu'eux et que dans leur civilisation on peut retrouver certains traits culturels qui s'apparentent au Capsien.

Mais cette arrivée est si ancienne qu'il n'est pas exagéré de qualifier leurs descendants de vrais autochtones. Cette assertion est d'autant plus recevable qu'il ne subsiste que quelques traces des premiers occupants Mechtoïdes. Il est même troublant de constater que si Protoméditerranéens et Mechta el-Arbi ont pendant longtemps cohabité dans les mêmes régions, puisque ces derniers ont survécu jusqu'au Néolithique, même dans la partie orientale qui fut « capsianisée » plus tôt, ils ne se sont pas métissés entre eux. L'atténuation des caractères mechtoïdes que l'anthropologue constate chez certaines populations antérieures à l'arrivée des Protoméditerranéens ne peut s'expliquer que par une évolution interne répondant au phénomène général de gracilisation. De même, les Protoméditerranéens les plus robustes ou les plus archaïques ne présentent aucun caractère mechtoïde et les plus évolués s'écartent encore davantage de ce type.

Si nous passons aux temps néolithiques il n'est pas possible de saisir un changement notable dans l'évolution anthropologique du Maghreb. On note la persistance du type de Mechta el-Arbi dans l'Ouest et même sa progression vers le Sud le long des côtes atlantiques tandis que le reste du Sahara, du moins au sud du Tropique du Cancer, est alors uniquement occupé par des négroïdes. Les Protoméditerranéens s'étendent progressivement. Arrivés à l'aube des temps historiques nous constatons que les hommes enterrés dans les tumulus et autres monuments mégalithiques sont du type méditerranéen quelle que soit leur localisation, sauf dans les régions méridionales où des éléments négroïdes sont discernables. Le Maghreb s'est donc, sur le plan anthropologique, « méditerranéisé » sinon déjà berbérisé.

Mais une autre constatation s'impose immédiatement : certains de ces Méditerranéens sont de stature plus petite, leurs reliefs musculaires plus effacés, les os moins épais, en un mot, leur squelette est plus gracile. À vrai dire, les différences avec les Protoméditerranéens ne sont pas tranchées : il existe des formes de passage et de nombreuses transitions entre les Méditerranéens robustes et les Méditerranéens graciles. De plus, il n'y a pas eu élimination des uns par les autres puisque ces deux sous-types de la race méditerranéenne subsistent encore aujourd'hui. Les premiers forment le sous-type atlanto-méditerranéen bien représenté en Europe depuis l'Italie du Nord jusqu'en Galice; le second est appelé ibéro-insulaire qui domine en Espagne du Sud, dans les Iles et l'Italie péninsulaire.

En Afrique du Nord, ce sous-type est très largement répandu dans la zone tellienne, en particulier dans les massifs littoraux, du Nord de la Tunisie, en Kabylie, au Rif dans le Nord du Maroc, tandis que le

type robuste s'est mieux conservé chez les Berbères nomades du Sahara (Touaregs) dans les groupes nomades arabisés de l'Ouest (Regueibat), chez les Marocains du Centre et surtout du Sud (Aït 'Atta, Chleuh). Mais les deux variétés coexistent jusqu'à nos jours dans les mêmes régions. Ainsi en Kabylie, d'après une étude récente de M.-C. Chamla, le type méditerranéen se rencontre dans 70 % de la population mais se subdivise en trois sous-types : l'ibéro-insulaire dominant caractérisé par une stature petite à moyenne, à face très étroite et longue, l'atlanto-méditerranéen également bien représenté, plus robuste et de stature plus élevée, mésocéphale, un sous-type « saharien », moins fréquent (15 %), de stature élevée, dolichocéphale à face longue.

Un second élément qualifié d'alpin en raison de sa brachycéphalie, sa face courte et sa stature peu élevée, représente environ 10 % de la population, mais M.-C. Chamla répugne à le confondre avec des Alpins véritables et songe plutôt à une variante « brachycéphalisée » du type méditerranéen. Un troisième élément à affinités arménoïdes, de fréquence égale au précédent, se caractérise par une face allongée associée à un crâne brachycéphale.

En quantités infimes s'ajoutent à ce stock quelques individus conservant des caractères mechtoides, quelques métis issus d'un élément négroïde plus ou moins ancien et des sujets à pigmentation claire de la peau, des yeux et des cheveux.

Cet exemple montre la diversité du peuplement du Maghreb. Mais nous ne sommes plus au temps où la typologie raciale était le but ultime de la recherche anthropologique. Il était alors tentant d'assimiler les « types » ou « races » à des groupes humains venant s'agglutiner, au cours des siècles, à un ou plusieurs types plus anciens. Les recherches modernes, dans le monde entier, ont montré combien l'homme était, dans son corps, infiniment plus malléable et sensible aux variations et particulièrement à l'amélioration des conditions de vie. La croissance de la taille, au cours des trois dernières générations, est un phénomène général largement ressenti et connu de l'opinion publique mais, aussi, facilement mesurable grâce aux archives des bureaux de recrutement.

D'autres travaux ont montré que la forme du crâne variait par « dérive génétique » comme disent les biologistes sans qu'il soit possible de faire appel au moindre apport étranger pour expliquer ce phénomène.

Cette malléabilité, cette sensibilité aux facteurs extérieurs tels que les conditions de vie et une orientation imprévisible due au hasard de la génétique paraissent, à bien des anthropologues modernes, suffisantes pour faire l'économie de nombreuses et mythiques migrations et invasions dans la constitution des populations historiques. De nos jours l'évolution sur place paraît plus probable.

Ainsi s'expliquerait l'apparition de la variété ibéro-insulaire à l'intérieur du groupe méditerranéen africain par le simple jeu de la gracilisation. Aucune différence de forme n'apparaît entre les crânes des époques capsienne, protohistorique et moderne ; seules varient les dimensions et dans un sens général qui est celui de la gracilisation.

Les Protoméditerranéens capsien constituent certes le fond du peu-



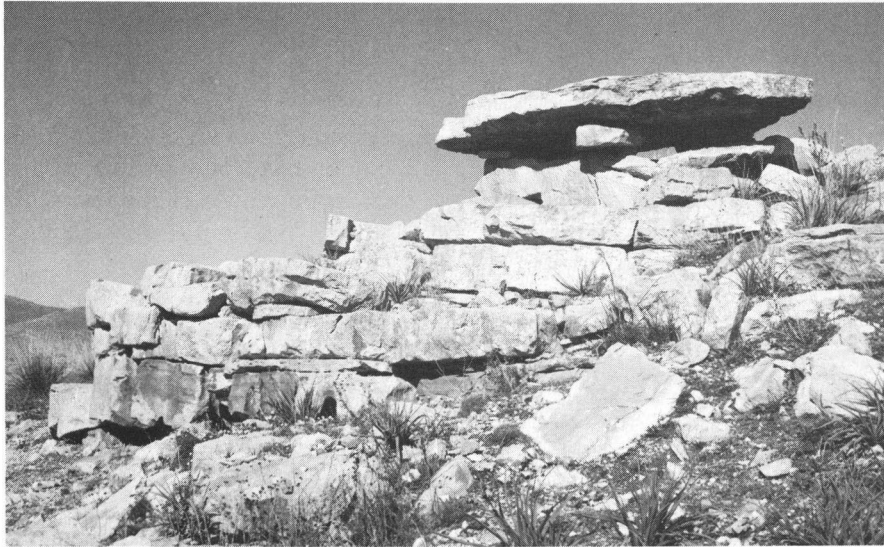
Scène de campement, style « Bovidien récent » d'Iheren (Tassili n'Ajjer). Il s'agit de populations blanches méditerranéennes qu'on peut déjà qualifier de paléoberbères (Relevé P. Colombel).

plement actuel du Maghreb, mais le mouvement qui les amena, dans les temps préhistoriques, du Proche-Orient en Afrique du Nord, ne cessa à aucun moment. Ils ne sont que les prédécesseurs d'une longue suite de groupes, certains peu nombreux, d'autres plus importants. Ce mouvement, quasiment incessant au cours des millénaires, a été, pour les besoins de la recherche archéologique ou historique, sectionné en « invasions » ou « conquêtes » qui ne sont que des moments d'une durée ininterrompue.

Après les temps capsians, en effet, au Néolithique, sont introduits animaux domestiques, moutons et chèvres dont les souches sont exotiques et les premières plantes cultivées qui sont, elles aussi, d'origine extérieure : ces animaux et ces plantes ne sont pas arrivés seuls, même si les hommes qui les introduisirent ont pu être fort peu nombreux. À cette époque la plus grande partie du Sahara était occupée par des pasteurs négroïdes. Il est possible que, chassés par l'assèchement intervenu après le III^e millénaire, certains groupes se soient déplacés vers le Nord et aient atteint le Maghreb. Certains sujets négroïdes ont été reconnus dans les gisements néolithiques du Sud tunisien, et au IV^e siècle avant J.-C., d'après Diodore de Sicile, il existait des populations semblables aux Ethiopiens (c'est-à-dire des gens de peau noire) dans le Tell tunisien, dans l'actuelle Kroumirie. Mais cet apport proprement africain semble insignifiant par rapport au mouvement insidieux mais continu qui se poursuit à l'Âge des Métaux lorsqu'apparaissent les éleveurs de chevaux, d'abord « Equidiens », conducteurs de chars, puis cavaliers qui conquièrent le Sahara en asservissant les Ethiopiens. Ces cavaliers, les historiens grecs et latins les nommeront Garamantes à l'est, Gétules au centre et à l'ouest. Leurs descendants, les Berbères sahariens, dominèrent longtemps les Haratins qui semblent bien être les héritiers des anciens Ethiopiens.

Au cours même de la domination romaine, puis vandale et byzantine, nous devinons de longs glissements de tribus plus ou moins turbulentes à l'extérieur du *Limes* romain puis dans les terres mêmes de ce qui avait été l'Empire. Ainsi, la confédération que les Romains nomment *Levathæ* et qui était au IV^e siècle en Tripolitaine, se retrouve au Moyen Âge, sous le nom de *Louata*, entre l'Aurès et l'Ouarsenis. Ces *Louata* appartiennent avec de nombreuses autres tribus au groupe Zénète, le plus récent des groupes berbérophones dont la langue se distingue assez nettement de celle des groupes plus anciens que l'on pourrait nommer Paléoberbères. Les troubles provoqués par l'irruption zénète s'ajoutant aux convulsions politiques, religieuses et économiques que subirent les provinces d'Afrique, favorisèrent grandement les entreprises conquérantes des Arabes. Quatre siècles plus tard, la succession des invasions bédouines, des Beni Hilal, Solaïm, Ma'qil, ne sont, elles aussi, que des moments –retenus par l'Histoire– d'un vaste mouvement qui débuta une dizaine de millénaires plus tôt.

Si la population du Maghreb a conservé, vis-à-vis du Proche-Orient, une originalité certaine, tant physique que culturelle, c'est qu'un second courant, nord-sud celui-ci, tout en interférant avec le



Dolmen de Bou Nouara, Algérie (Photo M. Bovis).

premier, a marqué puissamment de son empreinte ces terres d'Occident.

Ce courant méditerranéen s'est manifesté dès le Néolithique. Le littoral du Maghreb connaît alors les mêmes cultures que les autres régions de la Méditerranée occidentale, les mêmes styles de poterie. Tandis qu'au sud du détroit de Gibraltar apparaissent des techniques aussi caractéristiques que le décor « cardial » fait à l'aide d'une coquille de mollusque marin, style européen qui déborde sur le Nord du Maroc, à l'est se répandent les industries en obsidienne venues des îles italiennes. En des âges plus récents, la répartition de monuments funéraires, comme les dolmens et les hypogées cubiques, ne peut s'expliquer que par un établissement permanent d'un ou plusieurs groupes méditerranéens venus d'Europe. Cet apport méditerranéen proprement dit a eu certes plus d'importance culturelle qu'anthropologique. Mais si certains éléments culturels peuvent, pour ainsi dire, voyager tout seuls, les monuments et les rites funéraires me paraissent trop étroitement associés aux ethnies pour qu'on puisse imaginer que la construction de dolmens ou le creusement d'hypogées aient pu passer le détroit de Sicile et se répandre dans l'Est du Maghreb sans que des populations assez cohérentes les aient apportés avec elles.

Sans réduire la primauté fondamentale du groupe protoméditerranéen qui est continental, originaire de l'Est et qui connut des enrichissements successifs, on ne doit pas négliger pour autant ces apports proprement méditerranéens, plus récents, moins importants sur le plan anthropologique, mais plus riches sur le plan culturel.

C'est de l'interférence de ces deux éléments principaux auxquels s'ajoutèrent des apports secondaires venus d'Espagne et du Sahara que sont nées, au cours des siècles, la population et la civilisation rurale du Maghreb.

L'apport des études linguistiques ne peut être négligé dans un essai de définition des origines berbères dans la mesure où la langue est aujourd'hui le caractère le plus original et le plus discriminant des groupes berbères disséminés dans le quart nord-ouest du continent africain.

Les idiomes berbères adoptent et « berbérisent » facilement nombre de vocables étrangers : on y trouve des mots latins, arabes (parfois très nombreux : on compte jusqu'à 35 % d'emprunts lexicaux à l'arabe, en kabyle), français, espagnols... Il semble que le libyque ait été tout aussi perméable aux invasions lexicales et onomastiques.

On doit par conséquent se montrer très prudent devant les rapprochements aussi nombreux que hasardeux proposés entre le berbère et différentes langues anciennes par des amateurs ou des érudits trop imprudents. D'après Bertholon, le libyque aurait été un dialecte hellénique importé par les Thraces; d'autres y voient des influences sumériennes ou touraniennes. Plus récemment, l'archétype basque a été mis en valeur, avec des arguments à peine moins puérils. Les amateurs du début du siècle croyaient, en effet, pouvoir fonder leurs apparentements en constituant de longues listes de termes lexicaux parallélisés avec ceux de la langue de comparaison. De tels rapprochements sont faciles, on peut ainsi noter de curieuses convergences de vocabulaire aussi bien avec les dialectes amérindiens qu'avec le finnois.

Ces dévergondages intellectuels expliquent l'attitude extrêmement prudente de certains berbérisants qui apparaît dans un texte célèbre d'A. Basset : « En somme la notion courante du berbère, langue indigène et seule langue indigène jusqu'à une période préhistorique... repose essentiellement sur des arguments négatifs, le berbère ne nous ayant jamais été présenté comme introduit, la présence, la disparition d'une autre langue indigène ne nous ayant jamais été clairement attestées » (*La langue berbère. L'Afrique et l'Asie*, 1956).

Malgré leur nombre et un siècle de recherches, les inscriptions libyques demeurent en grande partie indéchiffrées. Comme le signalait récemment S. Chaker (1973), cette situation est d'autant plus paradoxale que les linguistes disposent de plusieurs atouts : des inscriptions bilingues puniques-libyques et latines-libyques, et la connaissance de la forme moderne de la langue ; car, si nous n'avons pas la preuve formelle de l'unité linguistique des anciennes populations du Nord de l'Afrique, toutes les données historiques, la toponymie, l'onomastique, le lexique, les témoignages des auteurs arabes confirment la parenté du libyque et du berbère. En reprenant l'argument négatif dénoncé par A. Basset, mais combien déterminant à mon avis, si le libyque n'est pas une forme ancienne du berbère on ne voit pas quand et comment le berbère se serait constitué.

Les raisons de l'échec relatif des études libyques s'expliquent, en définitive, assez facilement : les berbérisants, peu nombreux, soucieux de recenser les différents parlers berbères n'ont guère, jusqu'à présent, apporté une attention soutenue au libyque dont les inscriptions stéréotypées ne sont pas, à leurs yeux, d'un grand intérêt. En revanche, les amateurs ou les universitaires non berbérisants, qui s'intéressaient à ces textes en raison de leur valeur historique ou archéologi-



Inscription libyque,
région d'Annaba, Algérie
(Photo G. Camps).

que, n'étaient pas armés pour cette étude.

Enfin le système graphique du libyque, purement consonnantique, se prête mal à une reconstitution intégrale de la langue qu'il est chargé de reproduire.

Cependant l'apparement du berbère avec d'autres langues, géographiquement voisines, fut proposé très tôt; on peut même dire dès le début des études. Dès 1838 Champollion, préfaçant le *Dictionnaire de la langue berbère* de Venture de Paradis, établissait une parenté entre cette langue et l'égyptien ancien. D'autres, plus nombreux, la rapprochaient du sémitique. Il fallut attendre les progrès décisifs réalisés dans l'étude du sémitique ancien pour que M. Cohen proposât, en 1924, l'intégration du berbère dans une grande famille dite chamito-sémitique qui comprend en outre l'égyptien (et le copte qui en est la forme moderne), le couchitique et le sémitique. Chacun de ces groupes linguistiques a son originalité, mais ils présentent entre eux de telles

parentés que les différents spécialistes finirent par se rallier à la thèse de M. Cohen.

Ces parallélismes ne sont pas de simples analogies lexicales ; ils affectent la structure même des langues comme le système verbal, la conjugaison et l'aspect trilitère des racines, bien qu'en berbère de nombreuses racines soient bilitères, mais cet aspect est dû à une « usure » phonétique particulièrement forte en berbère et que reconnaissent tous les spécialistes. Ce sont ces phénomènes d'érosion phonétique qui, en rendant difficiles les comparaisons lexicales avec le sémitique, ont longtemps retenu les berbérissants dans une attitude « isolationniste » qui semble aujourd'hui dépassée.

Quoi qu'il en soit, la parenté constatée à l'intérieur du groupe chamito-sémitique entre le berbère, l'égyptien et le sémitique, ne peut que confirmer les données anthropologiques qui militent, elles aussi, en faveur d'une très lointaine origine orientale des Berbères.

LES MÉCANISMES DE L'ARABISATION

Les pays de l'Afrique du Nord sont aujourd'hui des États musulmans qui revendiquent, à juste titre, leur double appartenance à la communauté musulmane et au monde arabe. Or ces États, après bien des vicissitudes, ont pris la lointaine succession d'une Afrique qui, à la fin de l'Antiquité, appartenait aussi sûrement au monde chrétien et à la communauté latine. Ce changement culturel, qui peut passer pour radical, ne s'est cependant accompagné d'aucune modification ethnique importante : ce sont bien les mêmes hommes, ces Berbères dont beaucoup se croyaient romains et dont la plupart se sentent aujourd'hui arabes.

Comment expliquer cette transformation, qui apparaît d'autant plus profonde qu'il subsiste dans certains de ces États, mais dans des proportions très différentes, des groupes qui, tout en étant parfaitement musulmans, ne se considèrent nullement arabes et revendiquent aujourd'hui leur culture berbère ?

Il importe, en premier lieu, de distinguer l'Islam de l'arabisme. Certes, ces deux concepts, l'un religieux, l'autre ethno-sociologique, sont très voisins l'un de l'autre puisque l'Islam est né chez les Arabes et qu'il fut, au début, propagé par eux. Il existe cependant au Proche-Orient des populations arabes ou arabisées qui sont demeurées chrétiennes, et on dénombre des dizaines de millions de musulmans qui ne sont ni arabes ni même arabisés (Noirs africains, Turcs, Iraniens, Afghans, Pakistanais, Indonésiens...) Tous les Berbères auraient pu, comme les Perses et les Turcs, être islamisés en restant eux-mêmes, en conservant leur langue, leur organisation sociale, leur culture. Apparemment, cela leur aurait même été plus facile puisqu'ils étaient plus nombreux que certaines populations qui ont conservé leur identité au sein de la communauté musulmane et qu'ils étaient plus éloignés du foyer initial de l'Islam.

Comment expliquer, aussi, que les provinces romaines d'Afrique,



Cimetière ibadite de Beni-Isguen, au Mزاب (Photo M. Gast).

qui avaient été évangélisées au même rythme que les autres provinces de l'Empire romain et qui possédaient des églises vigoureuses, aient été entièrement islamisées alors qu'aux portes de l'Arabie ont subsisté des populations chrétiennes : Coptes des pays du Nil, Maronites du Liban, Nestoriens et Jacobites de Syrie et d'Iraq?

Pour répondre à ces questions, l'historien doit remonter bien au-delà de l'événement que fut la conquête arabe du VII^e siècle. Cette conquête, si elle permit l'islamisation, ne fut pas, cependant, la cause déterminante de l'arabisation. Celle-ci, qui lui fut postérieure de plusieurs siècles et qui n'est pas encore achevée, a des raisons beaucoup plus profondes ; en fait, dès la fin de l'Empire romain, nous assistons à un scénario qui en est comme l'image prophétique.

Rome avait dominé l'Afrique, mais les provinces qu'elle y avait établies : Africa (divisée en Byzacène et Zeugitane), Numidie d'où avait été retranchée la Tripolitaine, les Maurétanies Sitifiennne, Césarienne et Tingitane, avaient été romanisées à des degrés divers. En fait, il y eut deux Afriques romaines : à l'est, la province d'Afrique et son prolongement militaire, la Numidie, étaient très peuplés, prospères et lar-

gement urbanisés ; à l'ouest, les Maurétanies étaient des provinces de second ordre, limitées aux seules terres cultivables du Tell, alors qu'en Numidie et surtout en Tripolitaine, Rome était présente jusqu'en plein désert. Après le I^{er} siècle, toutes les grandes révoltes berbères qui secouèrent l'Afrique romaine eurent pour siège les Maurétanies.

Néanmoins Rome avait réussi, pendant quatre siècles, à contrôler les petits nomades des steppes; grâce au système complexe du *limes*, elle contrôlait et filtrait leurs déplacements vers le Tell et les régions mises en valeur. C'était une organisation du terrain en profondeur, comprenant des fossés, des murailles qui barraient les cols, des tours de guet, des fermes fortifiées et des garnisons établies dans des *castella*. R. Rebuffat, qui fouilla un de ces camps à Bu-Ngem (Tripolitaine), a retrouvé les modestes archives de ce poste. Ces archives sont des *ostraca*, simples tessons sur lesquels étaient mentionnés, en quelques mots, les moindres événements : l'envoi en mission d'un légionnaire chez les Garamantes, ou le passage de quelques Garamantes conduisant quatre bourricots (*Garamantes ducentes asinos IV...*). Dès le II^e siècle, des produits romains, amphores, vases en verre, bijoux étaient importés par les Garamantes jusque dans leurs lointains *k̄sour* du Fezzan et des architectes romains construisaient des mausolées pour les familles princières de Garama (Djerma). Légionnaires et auxiliaires patrouillaient le long de pistes jalonnées de citernes et de postes militaires autour desquels s'organisaient de petits centres agricoles.

Trois siècles plus tard, la domination romaine s'effondre ; ce désert paisible s'est transformé en une bouche de l'enfer, d'où se ruent, vers les anciennes provinces, de farouches guerriers, les Levathae, les mêmes que les auteurs arabes appelleront plus tard Louata, qui appartiennent au groupe botr. Ces nomades chameliers, venus de l'est, pénètrent dans les terres méridionales de la Byzacène et de Numidie qui avaient été mises en valeur au prix d'un rude effort soutenu pendant des siècles et font reculer puis disparaître l'agriculture permanente, en particulier ces olivettes dont les huileries ruinées parsèment aujourd'hui une steppe désolée.

Le second événement historique qui bouleversa la structure sociologique du monde africain fut la conquête arabe.

Cette conquête fut facilitée par la faiblesse des Byzantins qui avaient détruit le royaume vandale et reconquis une partie de l'Afrique (533). Mais l'Afrique byzantine n'est plus l'Afrique romaine. Depuis deux siècles, ce malheureux pays était la proie de l'anarchie ; tous les ferments de désorganisation et de destruction économique s'étaient rassemblés. Depuis le débarquement des Vandales (429), la plus grande partie des anciennes provinces échappait à l'administration des États héritiers de Rome. Le royaume vandale, en Afrique, ne s'étendait qu'à la Tunisie actuelle et à une faible partie de l'Algérie orientale limitée au sud par l'Aurès et à l'est par le méridien de Constantine.

Dès la fin du règne de Thrasamond, vers 520, les nomades chameliers du groupe zénète pénètrent en Byzacène sous la conduite de Cabaon. À partir de cette date, Vandales puis Byzantins doivent lutter sans cesse contre leurs incursions.



Moulin et pressoir à huile traditionnels dans le village de Koubba de Beni Brahim, dans les monts du Guergour, Algérie (Photo H. Camps-Fabrer).

Le poème épique du dernier écrivain latin d'Afrique, la *Johannide* de Corippus, raconte les combats que le commandant des forces byzantines, Jean Troglita, dut conduire contre ces terribles adversaires alliés aux Maures de l'intérieur. Ces Berbères Laguantan (= Levathae = Louata) sont restés païens. Ils adorent un dieu représenté par un taureau nommé Gurzil et un dieu guerrier, Sinifere. Leurs chameaux, qui effrayent les chevaux de la cavalerie byzantine, sont disposés en cercle et protègent ainsi femmes et enfants qui suivent les nomades dans leurs déplacements.

Du reste de l'Afrique, celle que C. Courtois avait appelée l'Afrique oubliée, et qui correspond, en gros, aux anciennes Maurétanies, nous ne connaissons, pour cette période de deux siècles, que des noms de chefs, de rares monuments funéraires (Djedars près de Saïda, Gour près de Mekkès) et les célèbres inscriptions de Masties, à Arris (Aurès), qui s'était proclamé empereur, et de Masuna, « roi des peuples maure et romain » à Altava (Oranie). On devine, à travers les bribes transmises par les historiens comme Procope et par le contenu même de ces inscriptions, que l'insécurité n'était pas moindre dans ces régions « libérées ».

Les querelles théologiques sont un autre ferment de désordre, elles ne furent pas moins fortes chez les chrétiens d'Afrique que chez ceux d'Orient. L'Église, qui avait eu tant de mal à lutter contre le schisme donatiste, est affaiblie, dans le royaume vandale, par les persécutions, car l'arianisme est devenu religion d'État. L'orthodoxie triomphe certes à nouveau dès le règne d'Hildéric. Les listes épiscopales du Concile de 525 révèlent combien l'Église africaine avait souffert pendant le siècle



Un village kabyle : Aït Larbaa chez les Aït Yenni, Algérie (Photo J.-C. Bournizeau).

qui suivit la mort de saint Augustin. Non seulement de nombreux évêchés semblent avoir déjà disparu, mais surtout le particularisme provincial et le repliement accompagnent la rupture de l'État romain.

La reconquête byzantine fut, en ce domaine, encore plus désastreuse. Elle réintroduisit en Afrique de nouvelles querelles sur la nature du Christ : le monophysisme et la querelle des Trois Chapitres, sous Justinien, ouvrent la période byzantine en Afrique ; la tentative de conciliation proposée par Héraclius, le monothélisme, à son tour condamné comme une nouvelle hérésie, clôt cette même période. Alors même que la conquête arabe est commencée, une nouvelle querelle, née de l'initiative de l'empereur Constant II, celle du Type, déchire encore l'Afrique chrétienne (648).

En même temps s'accroît la complexité sociologique, voire ethnique, du pays. Aux romano-africains des villes et des campagnes, parfois très méridionales (comme la société paysanne que font connaître les « Tablettes Albertini », archives notariales sur bois de cèdre, trouvées à une centaine de kilomètres au sud de Tébessa), et aux Maures non romanisés issus des *gentes* paléoberbères, se sont ajoutés les nomades « zénètes », les Laguantan et leurs émules, les débris du peuple vandale, le corps expéditionnaire et les administrateurs byzantins qui sont des Orientaux. Cette société devient de plus en plus cloisonnée dans un pays où s'estompe la notion même de l'État.

C'est dans un pays désorganisé, appauvri et déchiré qu'apparaissent, au milieu du VII^e siècle, les conquérants arabes.

La conquête arabe, on le sait, ne fut pas une tentative de colonisation, c'est-à-dire une entreprise de peuplement. Elle se présente comme

une suite d'opérations exclusivement militaires, dans lesquelles le goût du lucre se mêlait facilement à l'esprit missionnaire. Contrairement à une image très répandue dans les manuels scolaires, cette conquête ne fut pas le résultat d'une chevauchée héroïque, balayant toute opposition d'un simple revers de sabre.

Le Prophète meurt en 632 ; dix ans plus tard les armées du Calife occupaient l'Égypte et la Cyrénaïque (l'Antâbulus, corruption de Pentapolis). En 643, elles pénètrent en Tripolitaine, ayant Amrū ben al-Aç à leur tête. Sous les ordres d'Ibn Sâ'd, gouverneur d'Égypte, un raid est dirigé sur les confins de l'Ifriqiya (déformation arabe du nom de l'ancienne Africa), alors en proie à des convulsions entre Byzantins et Berbères révoltés et entre Byzantins eux-mêmes. Cette opération révéla à la fois la richesse du pays et ses faiblesses. Elle alluma d'ardentes convoitises. L'historien En-Noweiri décrit avec quelle facilité fut levée une petite armée, composée de contingents fournis par la plupart des tribus arabes, qui partit de Médine en octobre 647. Cette troupe ne devait pas dépasser 5 000 hommes, mais en Égypte, Ibn Sâ'd, qui en prit le commandement, lui adjoignit un corps levé sur place qui porta à 20 000 le nombre de combattants musulmans. Le choc décisif contre les « Roms » (Byzantins) commandés par le patrice Grégoire eut lieu près de Suffetula (Sbeitla), en Tunisie. Grégoire fut tué. Mais, ayant pillé le plat pays et obtenu un tribut considérable des cités de Byzacène, les Arabes se retirèrent satisfaits en 648. L'opération n'avait pas eu d'autre but. Elle aurait duré quatorze mois.

La conquête véritable ne fut entreprise que sous le calife Moawia, qui confia le commandement d'une nouvelle armée à Moawia ibn Ho-deidj en 666. Trois ans plus tard semble-t-il, Oqba ben Nafe fonda la place de Kairouan, première ville musulmane au Maghreb. D'après les récits, transmis avec de nombreuses variantes par les auteurs arabes, Oqba multiplia, au cours de son second gouvernement, les raids vers l'Ouest, s'empara de villes importantes, comme Lambèse qui avait été le siège de la III^e Légion et la capitale de la Numidie romaine. Il se dirigea ensuite vers Tahert, près de la moderne Tiaret, puis atteignit Tanger, où un certain Yuliân (Julianus) lui décrivit les Berbères du Sous (Sud marocain) sous un jour fort peu sympathique : « C'est, disait-il, un peuple sans religion, ils mangent des cadavres, boivent le sang de leurs bestiaux, vivent comme des animaux car ils ne croient pas en Dieu et ne le connaissent même pas. » Oqba en fit un massacre prodigieux et s'empara de leurs femmes qui étaient d'une beauté sans égale. Puis Oqba pénétra à cheval dans l'Atlantique, prenant Dieu à témoin « qu'il n'y avait plus d'ennemis de la religion à combattre ni d'infidèles à tuer ».

Ce récit, en grande partie légendaire, doublé par d'autres qui font aller Oqba jusqu'au fin fond du Fezzan avant de combattre dans l'extrême Occident, fait bon marché de la résistance rencontrée par ces expéditions. Celle d'Oqba finit même par un désastre qui compromit pendant cinq ans la domination arabe en Ifriqiya. Le chef berbère Kocella, un Aouréba donc un Brânis, déjà converti à l'Islam, donna le signal de la révolte. La troupe d'Oqba fut écrasée sur le chemin du re-

tour, au sud de l'Aurès, et lui-même fut tué à Tehuda, près de la ville qui porte son nom et renferme son tombeau, Sidi Oqba. Koceila marcha sur Kairouan et s'empara de la cité. Ce qui restait de l'armée musulmane se retira jusqu'en Cyrénaïque. Campagnes et expéditions se succèdent presque annuellement. Koceila meurt en 686, Carthage n'est prise par les musulmans qu'en 693 et Tunis fondée en 698. Pendant quelques années, la résistance fut conduite par une femme, une Dje-raoua, une des tribus zénètes maîtresses de l'Aurès. Cette femme, qui se nommait Dihya, est plus connue sous le sobriquet que lui donnèrent les Arabes : la Kahina (la « devineresse »). Sa mort, vers 700, peut être considérée comme la fin de la résistance armée des Berbères contre les Arabes. De fait, lorsqu'en 711 Tariq traverse le détroit auquel il a laissé son nom (Djebel el Tariq : Gibraltar) pour conquérir l'Espagne, son armée est essentiellement composée de contingents berbères, de Maures.

En bref, les conquérants arabes, peu nombreux mais vaillants, ne trouvèrent pas en face d'eux un État prêt à résister à une invasion, mais des opposants successifs : le patrice byzantin, puis les chefs berbères, principautés après royaumes, tribus après confédérations. Quant à la population romano-africaine, les Afariq, enfermée dans les murs de ses villes, bien que fort nombreuse, elle n'a ni la possibilité ni la volonté de résister longtemps à ces nouveaux maîtres envoyés par Dieu. La capitation imposée par les Arabes, le Kharadj, n'était guère plus lourde que les exigences du fisc byzantin, et, au début du moins, sa perception apparaissait plus comme une contribution exceptionnelle aux malheurs de la guerre que comme une imposition permanente. Quant aux pillages et aux prises de butin des cavaliers d'Allah, ils n'étaient ni plus ni moins insupportables que ceux pratiqués par les Maures depuis deux siècles. L'Afrique fut donc conquise, mais comment fut-elle islamisée puis arabisée ?

Nous avons dit qu'il fallait distinguer l'islamisation de l'arabisation. De fait, la première se fit à un rythme bien plus rapide que la seconde. La Berbérie devint musulmane en moins de deux siècles (VII^e-VIII^e siècles), alors qu'elle n'est pas encore aujourd'hui entièrement arabisée, treize siècles après la première conquête arabe.

L'islamisation et la toute première arabisation furent d'abord citadines. La religion des conquérants s'implanta dans les villes anciennes que visitaient des missionnaires guerriers puis des docteurs voyageurs, rompus aux discussions théologiques. La création de villes nouvelles, véritables centres religieux comme Kairouan, première fondation musulmane (670), et Fes, création d'Idriss II (809), contribua à implanter solidement l'Islam aux deux extrémités du pays.

La conversion des Berbères des campagnes, sanhadja ou zénètes, se fit plus mystérieusement. Ils étaient certes préparés au monothéisme absolu de l'Islam par le développement récent du christianisme mais aussi par un certain prosélytisme judaïque dans les tribus nomades du Sud.

De plus, comme aux chrétiens orientaux, l'Islam devait paraître aux Africains plus comme une hérésie chrétienne (il y en avait tant!) que

comme une nouvelle religion ; cette indifférence relative expliquerait les fréquentes « apostasies » certainement liées aux fluctuations politiques.

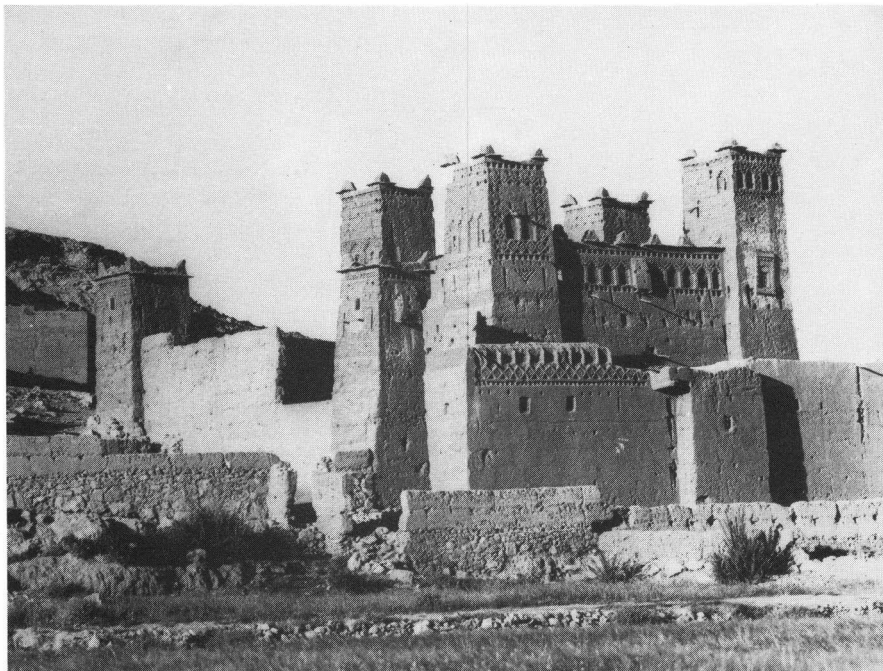
Quoi qu'il en soit, la conversion des chefs de fédérations, souvent plus pour des raisons politiques que par conviction, répandit l'Islam dans le peuple. Les contingents berbères, conduits par ces chefs dans de fructueuses conquêtes faites au nom de l'Islam, furent amenés tout naturellement à la conversion.

La pratique des otages pris parmi les fils de princes ou de chefs de tribus peut avoir également contribué au progrès de l'Islam. Ces enfants islamisés et arabisés, de retour chez leurs contributeurs, devenaient des modèles car ils étaient auréolés du prestige que donne une culture supérieure.

Très efficaces bien que dangereux pour l'orthodoxie musulmane avaient été, dans les premiers siècles de l'Islam, les missionnaires kharédjites venus d'Orient qui, tout en répandant l'Islam dans les tribus surtout zénètes, « séparèrent » une partie des Berbères des autres musulmans. Si le schisme kharédjite ensanglanta le Maghreb à plusieurs reprises, il eut le mérite de conserver à toutes les époques, la nôtre comprise, une force religieuse minoritaire mais exemplaire par la rigueur de sa foi et l'austérité de ses mœurs.

Autres missionnaires et grands voyageurs : les « daï » chargés de répandre la doctrine chiïte. Il faut dire qu'en ces époques qui, en Europe

Tighremt (ou Casbah en arabe) d'El M'dint, région d'Ouarzazate, Sud marocain (Photo R. Bertrand).



comme en Afrique, nous paraissent condamnées à une vie concentrationnaire en raison de l'insécurité, les clercs voyagent beaucoup et fort loin. Ils s'instruisent auprès des plus célèbres docteurs, se mettant délibérément à leur service, jusqu'au jour où ils prennent conscience de leur savoir, de leur autorité, et deviennent maîtres à leur tour, élaborant parfois une nouvelles doctrine. Ce fut, entre autres, l'histoire d'Ibn Toumert, fondateur du mouvement almohade (1120) qui donna naissance à un empire.

Pour gagner le cœur des populations, dans les villes et surtout les campagnes, les missionnaires musulmans eurent recours surtout à l'exemple. Il fallait montrer à ces Maghrébins, dont la religiosité fut toujours très profonde, ce qu'était la vraie communauté des Défenseurs de la Foi.

Le ribât en fut l'exemple achevé. Ce fut à la fois un couvent et une garnison, base d'opération contre les infidèles ou les hérétiques. Le ribât peut être implanté n'importe où, sur le littoral ou à l'intérieur des terres, comme le Ribât Taza, partout où la défense de la Foi l'exige. Les moines-soldats qui occupent ces châteaux s'entraînent au combat et s'instruisent aux sources de l'orthodoxie la plus rigoureuse. L'Âge d'or des ribâts fut le IX^e siècle, en Ifrîqiya, où les fondations pieuses des émirs aghlabites se multiplient de Tripoli à Bizerte, particulièrement sur les côtes de l'ancienne Byzacène. Le ribât de Monastir, le plus célèbre (il suffisait d'y avoir tenu garnison pendant trois jours pour gagner le paradis!), fut construit en 796, celui de Sousse en 821. À l'autre extrémité du Maghreb, sur la côte atlantique, une autre concentration de ribâts assurait la défense de l'Islam sur le plan militaire et sur celui de l'orthodoxie, aussi bien contre les pillards normands que contre les hérétiques Bargawata. L'un d'eux, de fondation assez tardive par l'almohade Ya'qūb el-Mansūr, devait devenir la capitale du royaume chérifien en conservant le nom de Rabat. Arcila, au nord, Safi, Qoūz et surtout Massat, au sud, complétaient la défense littorale du Maghreb el-Aqsa.

Ces morabitūn sont aussi des « ibad », hommes de prière ; les gens des ribâts savent, le cas échéant, devenir des réformateurs zélés et efficaces. Ceux qui parmi les Lemtouna et les Guezoula, tribus sanhadja du Sahara occidental, avaient sous la férule d'Ibn Yasin fondé un ribât dans une île du Sénégal, furent, au début du XI^e siècle, à l'origine de l'empire almoravide dont le nom est une déformation hispanique de morabitūn.

Dans les zones non menacées, le ribât perdit son caractère militaire pour devenir le siège de religieux très respectés. Des confréries, qu'il serait exagéré d'assimiler aux ordres religieux chrétiens, s'organisèrent, aux époques récentes, en prenant appui sur des centres d'études religieuses, les *zaouïas*, qui sont les héritiers des anciens ribâts. Ce mouvement, souvent mêlé de mysticisme populaire, est lié au maraboutisme, autre mot dérivé du ribât. Le maraboutisme contribua grandement à achever l'islamisation des campagnes, au prix de quelques concessions secondaires à des pratiques antéislamiques qui n'entament pas la foi du croyant.



Guelaa de Benian, Aurès (Photo M. Bovis).

Il fut cependant des parties de la Berbérie où l'Islam ne pénétra que tardivement, non pas dans les groupes compacts des sédentaires montagnards qui, au contraire, jouèrent très vite un rôle important dans l'Islam maghrébin, comme les Ketama de Petite Kabylie ou les Mas-mouda de l'Atlas marocain, mais chez les grands nomades du lointain Hoggar et du Sahara méridional. Il semble qu'il y eut, chez les Touaregs, si on en croit leur tradition, une islamisation très précoce, œuvre des Sohâba (Compagnons du Prophète); mais cette islamisation, si elle n'est pas légendaire, n'eut guère de conséquence, et l'idolâtrie subsista jusqu'à ce que des missionnaires réintroduisent l'Islam au Hoggar, sans grand succès semble-t-il. En fait la véritable islamisation ne semble guère antérieure au XV^e siècle.

Il est même un pays berbérophone qui ne fut jamais islamisé : les

îles Canaries, dont les habitants primitifs, les Guanches, étaient restés païens au moment de la conquête normande et espagnole, aux XIV^e et XV^e siècles.

L'islamisation des Berbères ne fit pas disparaître immédiatement toute trace de christianisme en Afrique. Les géographes et chroniqueurs arabes sont particulièrement discrets sur le maintien d'églises africaines quelques siècles après la conquête et la conversion massive (?) des Berbères ; ce n'est que récemment que les historiens se sont vraiment intéressés à cette question.

Les royaumes romano-africains qui s'étaient constitués pendant les époques vandale et byzantine étaient en majorité chrétiens. L'empereur Masties proclame son christianisme, le roi des Ucutamani, qui sont les Kotama des écrivains arabes, se dit « *servus Dei* », les souverains qui se faisaient construire les imposants Djedar, monuments funéraires de la région de Frenda, étaient aussi chrétiens, comme vraisemblablement Masuna, « roi des Maures et des Romains » en Maurétanie vers 508 et Mastinas, autre prince maure qui frappa peut-être monnaie vers 535. En fait, seuls des chefs nomades, comme Ierna adorateur du taureau Gurzil, sont encore païens. Tout semble indiquer qu'une part importante des populations paléoberbères dans les anciennes provinces de l'empire romain est évangélisée au VI^e siècle. Les villes ont laissé les témoignages les plus nombreux, on ne saurait s'en étonner : basiliques vastes et nombreuses, nécropoles, inscriptions funéraires, en particulier la remarquable série de la lointaine Volubilis qui couvre la première moitié du VII^e siècle (595-655), celle d'Altava à peine plus ancienne (V^e siècle), celles encore de Pomaria ou d'Albulae, villes qui faisaient aussi partie du royaume de Masuna. On ne doit pas en tirer la conclusion que seule la population citadine était devenue chrétienne : de très modestes bourgades de Numidie, qui n'étaient en fait que de gros villages, possèdent leurs basiliques; des textes précieux le montrent, tel que celui de Jean de Bicular qui annonce la conversion, vers 570, des Garamantes et des Maccuritaë, qui étaient restés païens. Faut-il s'étonner de ce qu'El-Bekri affirme qu'à l'époque byzantine les Berbères professaient le christianisme? Le maintien de communautés chrétiennes en pleine période musulmane, plusieurs siècles après la conquête, ne fait plus, aujourd'hui, aucun doute. Aux découvertes épigraphiques, telles les fameuses inscriptions funéraires de Kairouan, datées du XI^e siècle, et celles des sépultures chrétiennes d'Aïn Zara et d'En Ngila en Tripolitaine, s'ajoute le commentaire de textes jusqu'alors quelque peu négligés. T. Lewiki a montré qu'il existait une forte communauté chrétienne parmi les Ibadites, d'abord dans le royaume rostémide de Tahert, ensuite à Ouargla. Nous connaissons un évêché de Qastiliya dans le Sud tunisien, tandis que la chancellerie pontificale conserve la correspondance du pape Grégoire VII avec les évêques africains au X^e siècle. H.R. Idriss reconnaît le maintien de la célébration de fêtes chrétiennes en Ifriqiya à l'époque ziride, et Ch.-E. Dufourcq, reprenant le texte d'El Bekri, rappelle l'existence d'une population chrétienne et d'une église à Tlemcen au X^e siècle et propose même de retrouver la mention de pèlerinages chrétiens auprès des « ri-

bâts » dans la ville ruinée de Cherchel-Caesarea. Fort justement le même auteur met en rapport la survivance du latin d'Afrique (al-Lâtîni-al-afariq) avec le maintien du christianisme.

Ce n'est qu'au XII^e siècle que semblent disparaître les dernières communautés chrétiennes ; encore cette extinction paraît-elle plus le fait d'une persécution que d'une disparition naturelle. Les califes almohades furent particulièrement intolérants. Après la prise de Tunis, 'Abd el-Moumen, en 1159, donne à choisir aux juifs et aux chrétiens entre se convertir à l'Islam ou périr par le glaive. À la fin du siècle, son petit-fils, Abū Yūsūf Ya'qūb el-Mansūr, se vantait de ce qu'aucune église chrétienne ne subsistait dans ses états.

L'arabisation suivit d'autres voies, bien qu'elle fût préparée par l'obligation de prononcer en arabe les quelques phrases essentielles d'adhésion à l'Islam. Pendant la première période (VII^e-XI^e siècles), l'arabisation linguistique et culturelle fut d'abord essentiellement citadine. Plusieurs villes maghrébines de fondation ancienne, Kairouan, Tunis, Tlemcen, Fes, ont conservé une langue assez classique, souvenir de cette première arabisation. Cet arabe citadin, en se chargeant de constructions diverses empruntées aux Berbères, s'est maintenu aussi, d'après W. Marçais, chez de vieux sédentaires ruraux comme les habitants du Sahel tunisien ou de la région maritime du Constantinois, ou encore les Traras et les Jebala du Rif oriental ; or, ces régions maritimes sont les débouchés de vieilles capitales régionales arabisées de longue date. Cette situation linguistique semble reproduire celle de la première arabisation. Ailleurs, cette forme ancienne, dont on ignore quelle fut l'extension, fut submergée par une langue plus populaire, l'arabe bédouin, qui présente une certaine unité du Sud tunisien au Rio de Oro remontant largement vers le nord dans les plaines de l'Algérie centrale, d'Oranie et du Maroc. Cet arabe bédouin fut introduit au XI^e siècle par les tribus hilaliennes car ce sont elles, en effet, qui ont véritablement arabisé une grande partie des Berbères.

Pour comprendre l'arrivée inattendue de ces tribus arabes bédouines, il nous faut remonter au X^e siècle, au moment où se déroulait, au Maghreb central d'abord, puis en Ifriqiya, une aventure prodigieuse et bien connue, celle de l'accession au califat des Fatimides. Alors que les Berbères zénètes étendaient progressivement leur domination sur les Hautes-Plaines, les Berbères autochtones, les Sanhadja, conservaient les territoires montagneux de l'Algérie centrale et orientale. L'une de ces tribus qui, depuis l'époque romaine, occupait la Petite Kabylie, les Ketama, avait accueilli un missionnaire chiite, Abū'Abd'Allah, qui annonçait la venue de l'Imam « dirigé » ou Mahdi, descendant d'Ali et de Fatima. Abū'Abd'Allah s'établit d'abord à Tafrouit, dans la région de Mila ; il organise une milice qui groupe ses premiers partisans, puis transforme Ikdjan, à l'est des Babors, en place forte. Se révélant un remarquable stratège et meneur d'hommes, il s'empare tour à tour de Sétif, Béja, Constantine. En mars 909, les Chiites sont maîtres de Kairouan et proclament Imam le Fatimide Obaïd 'Allah, encore prisonnier à l'autre bout du Maghreb central, dans la lointaine Sidjilmassa. Une expédition ketama, toujours conduite par l'infatigable Abū'Abad'Allah,



Femme kabyle des Ouadhias (Aït Yenni) (Photo G. Camps).



Four de potier de Guellala à Jerba (Photo G. Camps).

le ramène triomphant à Kairouan, en décembre 909, non sans avoir, au passage, détruit les principautés kharedjites. La dynastie issue d'Obaïd 'Allah, celle des Fatimides, réussit donc un moment à contrôler la plus grande partie de l'Afrique du Nord, mais de terribles révoltes secouent le pays. La plus grave est celle des Kharedjites, menée par Mahlad ben Kaydād dit Abū Yazid, « l'homme à l'âne ». Mais la dynastie est une nouvelle fois sauvée par l'intervention des Sanhadja du Maghreb central, sous la conduite de Ziri. Aussi, lorsque les Fatimides, après avoir conquis l'Égypte avec l'aide des Sanhadja, établissent leur capitale au Caire (973), ils laissent le gouvernement du Maghreb à leur lieutenant Bologgin, fils de Ziri.

En trois générations, les Zirides relâchent leurs liens de vassalité à l'égard du calife fatimide. En 1045, El-Moezz rejeta le chiisme qui n'avait pas été accepté par la majorité de ses sujets et proclama la suprématie du calife abbasside de Bagdad. Pour punir cette sécession, le Fatimide « donna » le Maghreb aux tribus arabes trop turbulentes qui avaient émigré de Syrie et d'Arabie nomadisant dans le Saïs, en Haute Égypte. Certaines de ces tribus se rattachaient à un ancêtre commun, Hilal, d'où le nom d'invasion hilalienne donnée à cette nouvelle immigration orientale en Afrique du Nord. Les Beni Hilal, bientôt suivis des Beni Soleïm, pénètrent en Ifriqiya en 1051. À vrai dire, l'énumération de ces tribus et fractions est assez longue mais relativement bien connue, grâce au récit d'Ibn Khaldoun et à une littérature populaire appuyée sur une tradition orale encore bien vivante, véritable chanson de geste connue sous le nom de Taghribāt Bani Hilal (la marche vers

l'ouest des Beni Hilal). Il y avait deux groupes principaux, le premier formé des tribus Zoghba, Athbej, Ryāh, Djochem, Rebia et Adi se rattachait à Hilal, le second groupe constituait les Beni Solaim. À ce flot d'envahisseurs succéda, quelques décennies plus tard, un groupe d'Arabes yéménites, les Ma'qil, qui suivirent leur voie propre, plus méridionale, et atteignirent le Sud marocain et le Sahara occidental. Des groupes juifs nomades semblent bien avoir accompagné ces bédouins et contribuèrent à renforcer les communautés judaïques du Maghreb, dont l'essentiel était d'origine zénète.

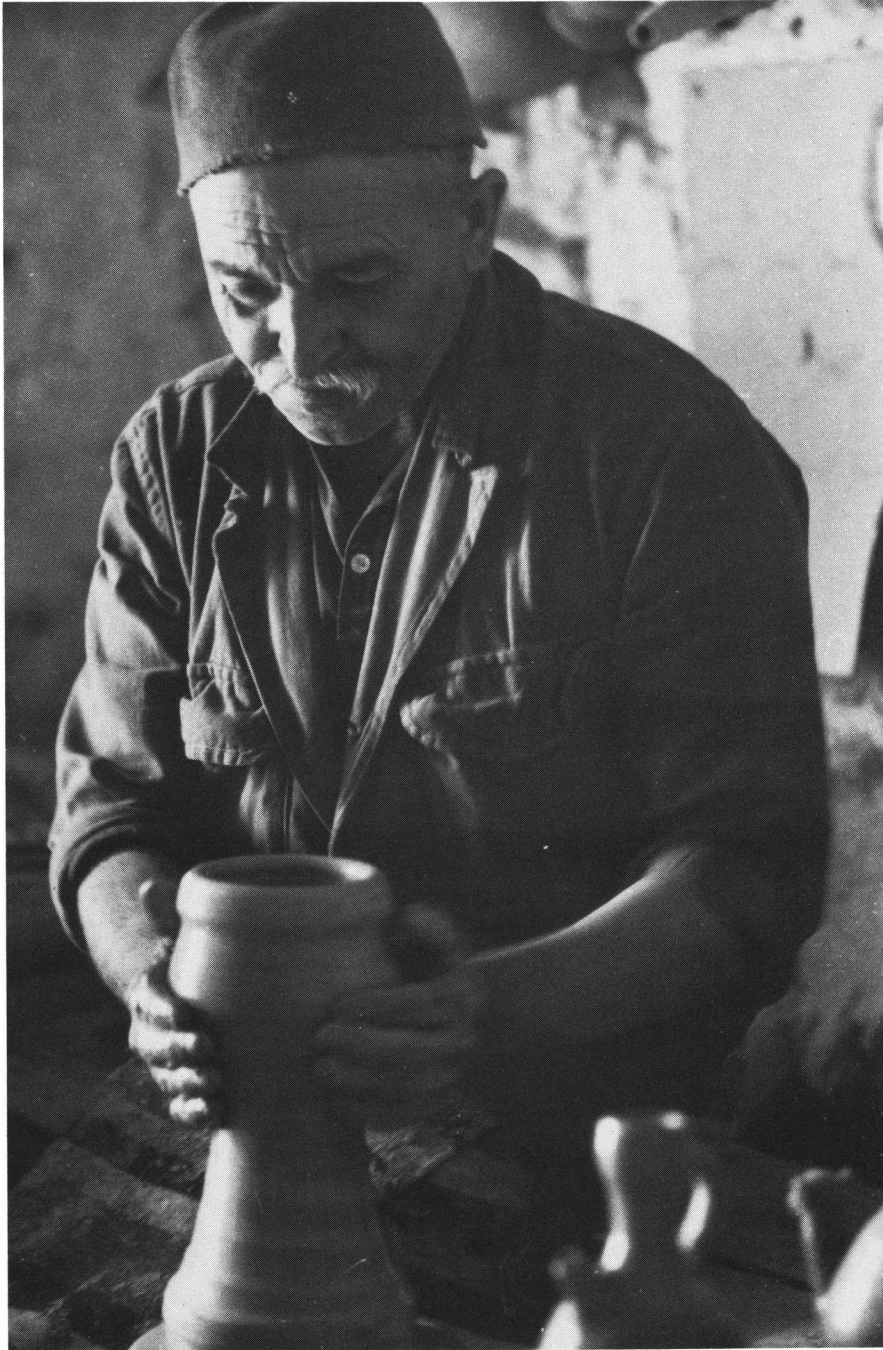
On aurait tort d'imaginer l'arrivée de ces tribus comme une armée en marche occupant méticuleusement le terrain et combattant dans une guerre sans merci les Zirides, puis leurs cousins, les Hammadites, qui avaient organisé un royaume distinct en Algérie. Il serait faux également de croire qu'il y eut entre Arabes envahisseurs et Berbères une confrontation totale, de type racial ou national. Les tribus qui pénètrent au Maghreb occupent le pays ouvert, regroupent leurs forces pour s'emparer des villes qu'elles pillent systématiquement, puis se dispersent à nouveau, portant plus loin pillage et désolation.

Les princes berbères, Zirides, Hammadites, plus tard Almohades, et Mérinides, n'hésitent pas à utiliser la force militaire, toujours disponible, que constituent ces nomades qui, de proche en proche, pénètrent ainsi plus avant dans les campagnes maghrébines.

Dès l'arrivée des Arabes bédouins, les souverains berbères songent à utiliser cette force nouvelle dans leurs luttes intestines. Ainsi, loin de s'inquiéter de la pénétration des Hilaliens, le sultan ziride recherche leur alliance pour combattre ses cousins hammadides et donne une de ses filles en mariage au cheikh des Ryāh, ce qui n'empêche pas ces mêmes Arabes de battre par deux fois, en 1050 à Haïdra et en 1052 à Kairouan, les armées zirides et d'envahir l'Ifriqiya, bientôt entièrement soumise à l'anarchie. Des chefs arabes en profitent pour se tailler de minuscules royaumes aussi éphémères que restreints territorialement; tels sont les émirats de Gabès et de Carthage, dès la fin du XI^e siècle. Parallèlement, les Hammadides obtiennent le concours des Athbej qui combattent leurs cousins Ryāh, comme eux-mêmes luttent contre leurs cousins zirides.

En 1152, un siècle après l'arrivée des premiers contingents bédouins, les Beni Hilal se regroupent pour faire face à la puissance grandissante des Almohades, maîtres du Maghreb el-Aqsa et de la plus grande partie du Maghreb central, mais il est trop tard et ils sont écrasés à la bataille de Sétif. Paradoxalement, cette défaite n'entrave pas leur expansion, elle en modifie seulement le processus. Les Almohades, successeurs d'Abd el-Moumen, n'hésitent pas à utiliser leurs contingents et, fait plus grave de conséquences, ils ordonnent la déportation de nombreuses fractions Ryāh, Athbej et Djochem dans diverses provinces du Maghreb el-Aqsa, dans le Haouz et les plaines atlantiques qui sont ainsi arabisés.

Tandis que s'écroule l'empire almohade, les Hafside acquièrent leur indépendance en Ifriqiya et s'assurent le concours des Kooüb, l'une des principales fractions des Solaim. Au même moment, le zénète



Potier jerbien (Photo G. Camps).



Fiancée chez les Aït Haddidū, Maroc (Photo R. Bertrand).

Yaghmorasen fonde le royaume abd-el-wadide de Tlemcen avec l'appui des Arabes Zorba. D'autres Berbères zénètes, les Beni Merin, chassent les derniers Almohades de Fes (1248). La nouvelle dynastie s'appuya sur des familles arabes déportées au Maroc par les Almohades. Pendant plus d'un siècle, le maghzen mérinide fut ainsi recruté chez les Khlout.

Partout ces contingents arabes, introduits parfois contre leur volonté dans des régions nouvelles ou établis à la tête de populations agricoles dont le genre de vie ne résiste pas longtemps à leurs déprédations, provoquent inexorablement le déclin des campagnes. Mais bien qu'ils aient pillé Kairouan, Mehdiya, Tunis et les principales villes d'Ifrîqiya, bien que Ibn Khaldoun les ait dépeints comme une armée de saute-relles détruisant tout sur son passage, Beni Hilal, Beni Solaïm et plus tard Beni Ma'qil furent bien plus dangereux par les ferments d'anarchie qu'ils introduisirent au Maghreb que par leurs propres déprédations.

C'est une étrange et, à vrai dire, assez merveilleuse histoire que la transformation ethno-sociologique d'une population de plusieurs millions de Berbères par quelques dizaines de milliers de Bédouins. On ne saurait, en effet, exagérer l'importance numérique des Beni Hilal ; quel que soit le nombre de ceux qui se croient leurs descendants, ils étaient, au moment de leur apparition en Ifrîqiya et au Maghreb, tout au plus quelques dizaines de milliers. Les apports successifs des Beni Solaïm, puis de Ma'qil qui s'établirent dans le Sud du Maroc, ne portèrent pas à plus de cent mille les individus de sang arabe qui pénétrèrent en Afrique du Nord au XI^e siècle. Les Vandales, lorsqu'ils franchirent le détroit de Gibraltar pour débarquer sur les côtes d'Afrique, en mai 429, étaient au nombre de 80 000 (peut-être le double si les chiffres donnés par Victor de Vita ne concernent que les hommes et les enfants de sexe mâle). C'est-à-dire que l'importance numérique des deux invasions est sensiblement équivalente. Or que reste-t-il de l'emprise vandale en Afrique deux siècles plus tard? Rien. La conquête byzantine a gommé purement et simplement la présence vandale, dont on rechercherait en vain les descendants ou ceux qui prétendraient en descendre. Considérons maintenant les conséquences de l'arrivée des Arabes hilaliens du XI^e siècle : la Berbérie s'est en grande partie arabisée et les États du Maghreb se considèrent comme des États arabes.

Ce n'est, bien entendu, ni la fécondité des Beni Hilal, ni l'extermination des Berbères dans les plaines qui expliquent cette profonde arabisation culturelle et linguistique.

Les tribus bédouines ont, en premier lieu, porté un nouveau coup à la vie sédentaire par leurs déprédations et les menaces qu'elles font planer sur les campagnes ouvertes. Elles renforcent ainsi l'action dissolvante des nomades « néo-berbères » zénètes qui avaient, dès le VI^e siècle, pénétré en Afrique et en Numidie. Précurseurs des Hilaliens, ces nomades zénètes furent facilement assimilés par les nouveaux venus. Ainsi les contingents nomades arabes, qui parlaient la langue sacrée et en tiraient un grand prestige, loin d'être absorbés culturellement par la masse berbère nomade, l'attirèrent à eux et l'adoptèrent.

L'identité des genres de vie facilita la fusion. Il était tentant pour les nomades berbères de se dire aussi arabes et d'y gagner la considération et le statut de conquérant, voire de *chérif*, c'est-à-dire descendant du Prophète. L'assimilation était encore facilitée par une fiction juridique : lorsqu'un groupe devient le client d'une famille arabe, il a le droit de prendre le nom de son patron comme s'il s'agissait d'une sorte



Au Mzab (Photo G. Camps).

d'adoption collective. L'existence de pratiques analogues, chez les Berbères eux-mêmes, facilitait encore le processus. L'épisode bien connu de la Kahéna adoptant comme troisième fils son prisonnier arabe Khaled est un bon exemple de ce procédé.

La compénétration des groupes berbères et arabes nomades ou semi-nomades fut telle que le phénomène inverse, celui de la berbérisation de fractions arabes ou se disant arabes, a pu être parfois noté. Nous citerons à titre d'exemple, qui est loin d'être isolé, le cas de la tribu arabe des Beni Mhamed inféodée à l'un des «khoms» (celui des Ounebgi) de la puissante confédération des Aït'Atta.

L'arabisation gagna donc en premier lieu les tribus berbères nomades et particulièrement les Zénètes. Elle fut si complète qu'il ne subsiste plus, aujourd'hui, de dialectes zénètes nomades ; ceux qui ont encore une certaine vitalité sont parlés par des Zénètes fixés soit dans les montagnes (Ouarsenis), soit dans les oasis du Sahara septentrional (Mzab).

Avant le XV^e siècle, les puissants groupes berbères nomades Hawara de Tunisie centrale et septentrionale sont déjà complètement arabisés et se sont assimilés aux Solaim ; comme le note W. Marçais, dès cette époque la Tunisie a acquis ses caractères ethniques et linguistiques actuels ; c'est le pays le plus arabisé du Maghreb. Au Maghreb central, les Berbères du groupe Sanhadja, longtemps dominants, sont

de plus en plus supplantés par les tribus zénètes arabisées ou en voie d'arabisation qui, entre autres, fondent le royaume abd-el-wadite de Tlemcen, tandis que d'autres Zénètes, les Beni Merin, évincent les derniers Almohades du Maroc.

Un autre facteur d'arabisation qui fut moins souvent retenu par les historiens du Maghreb est l'extinction des tribus qui, ayant joué un rôle important, ont vu fondre leurs effectifs au cours de combats incessants ou d'expéditions lointaines. Ce fut le cas des Ketama de Petite Kabylie; solidement implantés dans leur région montagneuse, ils contribuèrent, nous l'avons vu, à fonder l'empire fatimide, firent des expéditions dans toutes les directions : Ifrîqiya, Sidjilmassa, Maghreb el-Aqsa, puis Sicile et Egypte, le tout entrecoupé par une coûteuse rébellion contre le calife qu'ils avaient établi. Dispersés dans les garnisons, décimés par les guerres, les Ketama disparaissent comme dans une trappe ; aujourd'hui leur pays, depuis le massif des Babors jusqu'à la frontière tunisienne, est profondément arabisé.

À la concordance des genres de vie entre groupes nomades, puissant facteur d'arabisation, s'ajoute, nous l'avons vu, le jeu politique des souverains berbères qui n'hésitent pas à utiliser la mobilité et la force militaire des nouveaux venus contre leurs frères de race. Par la double pression des migrations pastorales et des actions guerrières accompagnées de pillages, d'incendies ou de simples chapardages, la marée nomade qui, désormais, s'identifie, dans la plus grande partie du Maghreb, avec l'arabisme bédouin, s'étend sans cesse, gangrène les États, efface la vie sédentaire des plaines. Les régions berbérophones se réduisent pour l'essentiel à des îlots montagneux.

Mais ce schéma est trop tranché pour être exact dans le détail. On ne peut faire subir une telle dichotomie à la réalité humaine du Maghreb. Les nomades ne sont pas tous arabisés : il subsiste de vastes régions parcourues par des nomades berbérophones. Tout le Sahara central et méridional, dans trois États (Algérie, Mali, Niger), est contrôlé par eux. Dans le Sud marocain, l'importante confédération des Aït 'Atta, centrée sur le Jbel Sarho, maintient un semi-nomadisme berbère entre les groupes arabes du Tafilalet, d'où est issue la dynastie chérifienne, et les nomades Regueibat du Sahara occidental qui se disent descendre des tribus arabes Ma'qil. Il faut également tenir compte des petits nomades du groupe Braber du Moyen Atlas : Zaïan, Beni Mguild, Aït Seghouchen...

Le berbère n'est donc pas exclusivement un parler de sédentaire, ce n'est pas non plus une langue exclusivement montagnarde. Une île aussi plate que Jerba, les villes de la Pentapole mzabite, les oasis du Touat et du Gourara, les immenses plaines sahéliennes fréquentées par les Touareg Kel Grès, Kel Dinnik, Ouillimiden, sont des zones berbérophones au même titre que les massifs marocains ou la montagne kabyle.

Il ne faut pas non plus imaginer que tous les Arabes, au Maghreb, sont exclusivement nomades ; bien avant la période française qui favorisa, ne serait-ce que par le rétablissement de la sécurité, l'agriculture et la vie sédentaire, des groupes arabophones menaient, depuis des siècles, une vie sédentaire autour des villes et dans les campagnes les plus

reculées. C'était, en particulier, le cas des habitants de Petite Kabylie et de l'ensemble des massifs et des moyennes montagnes littorales de l'Algérie orientale et du Nord de la Tunisie. Tous ces montagnards et habitants des collines sont arabisés de longue date ; cependant, vivant de la forêt, d'une agriculture proche du jardinage et de l'arboriculture, ils ont toujours mené une vie sédentaire appuyée sur l'élevage de bovins. Bien d'autres cas semblables, dans le Rif oriental, l'Ouarsenis occidental, pourraient être cités.

Mais il n'empêche qu'aujourd'hui, dans le Maghreb sinon au Sahara, les zones berbérophones sont toutes des régions montagneuses, comme si celles-ci avaient servi de bastions et de refuges aux populations qui abandonnaient progressivement le plat pays aux nomades et semi-nomades éleveurs de petit bétail, arabes ou arabisés. C'est la raison pour laquelle, au XIX^e siècle, l'Afrique du Nord présentait de curieuses inversions de peuplement : montagnes et collines au sol pauvre, occupées par des agriculteurs, avaient des densités de population bien plus grandes que les plaines et grandes vallées au sol riche parcourues par de petits groupes d'éleveurs.

Certains groupes montagnards sont si peu adaptés à la vie en montagne que leur origine semble devoir être recherchée ailleurs. Des détails vestimentaires, et surtout l'ignorance de pratiques agricoles telles que la culture en terrasse dans l'Atlas tellien, amènent à penser que les montagnes ont été non seulement des bastions qui résistèrent à l'arabisation, mais qu'elles furent aussi de véritables refuges dans lesquels se rassemblèrent les agriculteurs fuyant les plaines abandonnées aux déprédations des pasteurs nomades. Si la culture en terrasse est inconnue chez les agriculteurs des montagnes telliennes (alors qu'elle est si répandue dans les autres pays et îles méditerranéens), elle est, en revanche, parfaitement maîtrisée, et certainement de toute antiquité, chez les Berbères de l'Atlas saharien et des chaînes voisines.

Quelles que soient leurs origines, les Berbères qui occupent les montagnes du Tell sont si nombreux sur un sol pauvre et restreint qu'ils sont contraints de s'expatrier. Ce phénomène, si important en Kabylie, n'est pas récent. Comme les Savoyards des XVIII^e et XIX^e siècles, les Kabyles se firent colporteurs ou se spécialisèrent, en ville, dans certains métiers. L'essor démographique consécutif à la colonisation provoqua l'arrivée massive de montagnards berbérophones dans les plaines mises en culture et dans les villes. Ce mouvement aurait pu entraîner une sorte de reconquête linguistique et culturelle aux dépens de l'arabe, or il n'en fut rien. Bien au contraire, le Berbère arrivant en pays arabe, qu'il soit Kabyle, Rifain, Chleuh ou Chaoui (aurasien), abandonne sa langue et souvent ses coutumes, tout en les retrouvant aisément lorsqu'il retourne au pays.

Cette disponibilité des masses berbères est d'autant plus remarquable qu'elles constituent la quasi totalité du peuplement, qu'elles soient arabisées ou non. Par leur venue dans le plat pays et dans les villes, les montagnards des zones berbérophones, qui demeurent les grands réservoirs démographiques du Maghreb, contribuent à développer ce phénomène paradoxal qu'est l'arabisation de l'Afrique du Nord. Les



Cultures en terrasses dans l'Anti-Atlas, Maroc (Photo G. Camps).

pays du Maghreb ne cessent de voir la part de sang arabe, déjà infime, se réduire à mesure qu'ils s'arabisent culturellement et linguistiquement.

POURQUOI UNE ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE ?

La complexité des problèmes liés à l'existence des populations berbères est telle que les spécialistes des questions africaines, qu'ils traitent du Maghreb, du Sahara, des régions sahéliennes ou du voisinage du Nil, ont le plus grand besoin de disposer d'un classement méthodique des connaissances sur l'ensemble des populations de ces régions.

Cette encyclopédie, ouvrage international, tente de répondre à ce besoin. Son objet est vaste car elle cherche à saisir, non pas seulement les éléments caractéristiques des populations berbérophones actuelles, qui ne sont que des groupes reliques d'un monde éclaté, mais de mettre en évidence, sous les apports successifs, le substrat africain et méditerranéen qui fut celui des Libyens de l'Antiquité, des Berbères du Moyen Âge et de ceux qui se disent encore Imazighen. Le lecteur comprendra que l'Encyclopédie berbère ne puisse en aucune façon se

confondre ou faire double emploi avec l'Encyclopédie de l'Islam qui demeure l'instrument indispensable dans l'étude de tout pays musulman.

Aussi les notices de l'Encyclopédie berbère relative à l'Histoire musulmane seront-elles rédigées assez brièvement. Il en sera de même pour toute question relative à l'Islam, sauf des manifestations ou pratiques qui, en raison de leur localisation africaine, peuvent paraître avoir une origine autochtone.

La part faite à l'Histoire ancienne et à l'Archéologie sera plus importante. On insistera davantage sur les tribus, les manifestations artistiques et religieuses, l'organisation des royaumes anté et post-romains et l'état de civilisation que sur les personnages historiques qui ont fait l'objet d'importantes notices dans d'autres encyclopédies et dictionnaires.

En remontant dans le temps, la Protohistoire et la Préhistoire, dans la mesure où elles apportent leur contribution inégalable à l'étude des origines berbères, occuperont nécessairement une place importante dans les pages de l'Encyclopédie. L'Anthropobiologie, de même, apporte un concours croissant à la connaissance des populations blanches de l'Afrique ; l'Encyclopédie berbère ne pouvait ignorer cet apport.

Mais ceux qu'aujourd'hui encore on continue à appeler collectivement les Berbères se distinguent en premier lieu par leur langue, ou plus exactement par leurs parlers très proches parents entre eux, bien que répartis sur une surface immense. Une place importante sera donc donnée aux faits linguistiques, à la littérature orale, aux écritures libyques et aux tiffinagh.

La technologie, les différentes formes d'artisanat, les techniques agraires, l'organisation de l'espace, l'habitat et d'une manière générale toutes les activités sociales sont autant de questions qui relèvent de l'Anthropologie. Elles constitueront avec les monographies consacrées aux principaux groupes berbérophones une part importante de l'Encyclopédie.

L'Encyclopédie berbère, telle que nous la concevons, est donc autant anthropologique, au sens large, que proprement historique ou linguistique. Il s'agit de présenter et d'étudier les traits qui sous la qualification discutable de « berbères », caractérisent les populations du Nord de l'Afrique et font leur originalité dans les ensembles méditerranéen, islamique et africain dont elles font intégralement partie.

Gabriel CAMPS

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION

Dans le texte de l'Encyclopédie berbère seuls seront transcrits, en respectant les usages les plus suivis par les linguistes spécialistes du berbère, les noms, berbères et arabes, qui ne sont pas connus habituellement sous une forme française, souvent très discutables certes mais immédiatement reçus par le plus grand nombre des lecteurs ; ainsi, on préférera la forme Touareg à Twareg. Il en sera de même pour la plupart des toponymes. On écrira Ghat, Ghadamès, Ghardaïa (et non γat, γadamès, γardaïa), Oran (et non Waran), In Salah (et non Aïn Salah qui est une arabisation récente). On préférera Achakar à Ašakar, tout en donnant cette transcription en tête de la notice, parce que ce site est connu sous cette notation par les préhistoriens ; en revanche, Ašir, qui intéresse en premier lieu les orientalistes, sera transcrit ainsi, et non sous la forme «Achir» (qui figurera néanmoins à sa place alphabétique avec renvoi à Ašir). La même règle sera suivie pour les noms de personnes de la période musulmane : on cherchera Abū Tašfin et non Abou Tachfin. Quant à ceux de la période antique on utilisera bien entendu la forme sous laquelle l'Histoire les a retenus mais, dans la mesure du possible, on fera connaître le nom libyque véritable bien que passé par le punique ; ainsi, Micipsa (= MKWSN), Vermina (= Werminad).

Cette présentation hétéroclite peut surprendre les linguistes mais l'Encyclopédie berbère est destinée à un très large public qui n'est pas toujours informé des règles de notation phonétique du berbère, celles-ci étant d'ailleurs assez nombreuses. Pour la notation des termes non reçus en français on s'alignera sur le tableau suivant qui respecte les usages les plus suivis dans les études berbères.

SYSTEME DE TRANSCRIPTION RETENU

1. Voyelles : i u (= « ou » français)

a

- la voyelle « neutre » sera notée : ə
- la longueur vocalique sera notée par un tiret au-dessus de la lettre (ā, ū...)
- la brièveté des voyelles sera notée par la demi-lune sur la voyelle (ă, ũ...)
- les timbres vocaliques centraux et d'aperture moyenne seront notés conformément aux usages linguistiques dominants : e (= « é »), o...

2. Semi-voyelles : y (« j » de l'A.P.I., « ill » français)

3. Consonnes :

<i>Labiales :</i>	b f p (emprunts français) m	<i>Pharyngales :</i>	ε (ʕ arabe) ħ (ç arabe)
<i>Dentales :</i>	d t ɗ ɗ̣ n	<i>Laryngales :</i> <i>Affriquées :</i>	h (ħ arabe) ɬ (= tʰ) (ʒ) (= dʒ) (très rare) č (= tʃ « tchê ») ǧ (= dʒ « dj »)
<i>Sifflantes :</i>	z s ʒ ʃ š	<i>Labio- vélarisées :</i>	b ^w g ^w k ^w ɣ ^w x ^w q ^w
<i>Chuintantes :</i>	ž (« j » français) š (« ch » français)	<i>Liquides :</i>	l r ʀ
<i>Palatales :</i>	g k		
<i>Vélaires :</i>	ɣ (= « gh ») x (= « kh »)		

- la spirantisation sera, si besoin est, notée par le trait sous la lettre (t, d...)
- la pharyngalisation (emphase) sera notée par le point souscrit
- la palatalisation sera, si besoin est, notée par une apostrophe en exposant (t', g'...)
- la tension (ou « gémiation ») consonantique sera notée par la reduplication du graphème

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

I

Abadir - Acridophagie



Bétyle de Carthage (Photo G. Camps).

Stèle du tophet de Sousse (Photo G. Camps).

Stèle de Carthage (Photo G. Camps).



A1. ABADIR - ABBADIR

Divinité portant un nom phénicien qui signifierait « Père tout-puissant ». La fortune de ce nom en Afrique peut s'expliquer par le fait qu'en berbère l'expression pouvait être également comprise dans un sens très proche « Père vivant » (Aba-Idder ou Aba-(I)dir).

Ce nom cache peut-être celui d'un autre grand dieu du panthéon sémitique, d'Orient ou d'Afrique, le même qui à Sigus (Numidie) et à Guelaat-Bou Sba (Africa proconsularis) est nommé Baliddir*.

Mais Abadir désigne aussi un bétyle* et devient presque un nom commun que cite plusieurs fois le grammairien Priscien de Césarée qui précise (VI, 45) que ce fut le nom de la pierre que Saturne avala à la place de Jupiter nouveau-né. Carthage a livré plusieurs bétyles anthropomorphes. Les idoles à tête de chouette de Tabelbalet* (Sahara central) en sont aussi de bons exemples. Les bétyles sont fréquemment représentés sur les stèles puniques ou d'influence punique sous forme de petits obélisques groupés par 3 ou par 5 (stèle d'Hadrumète en Byzacène et de l'Oued el Agial, au Fezzan). A Hadrumète un bétyle est représenté sur un trône.

A l'époque romaine le culte d'Abadir est attesté par une dédicace de Zuchabar (Miliiana) en Maurétanie Césarienne.

C.I.L. VIII, 21481 : ABBADIRI SANCTO CVLTO / RES IVNORES / SVIS SVMITIS / ARAM CONSTITV / PRO...

A Abbadir Saint, les « Jeunes Desservants » ont élevé cet autel de leurs propres deniers pour (le salut de l'empereur...).

Les *Cultores Junores* appartenaient à une association de *Juvenes* comme il en existait dans la plupart des colonies et municipes. Cette inscription montre bien qu'à Zuchabar Abadir (ou Abbadir) était reconnu comme une divinité nettement différenciée.

Dans une réponse à un certain Maximus de Madaure, Saint Augustin nous apprend que de son temps encore les « Abbadires » étaient placés au rang des divinités par les Africains (Epitr. XVII, 2). Ce pluriel convient assez bien aux bétyles représentés en nombre impair sur les stèles de Byzacène et de Libye. On sait que la litholâtrie qui n'est pas complètement disparue dans les campagnes nord-africaines a des origines très anciennes. Le culte des « Abbadires » mentionné par St-Augustin ne devait pas être très différent de la vénération que portaient les femmes touarègues aux idoles préhistoriques qu'elles fussent anthropomorphes comme à Tabelbalet, ou zoomorphes ou aniconiques comme à Tazrouk.

A2. ABADITES (voir Ibadites)

A3. ABALESSA

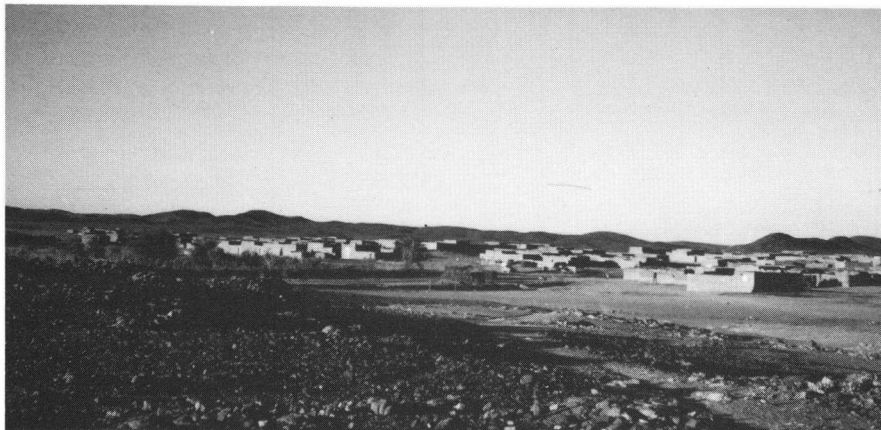
Village de l'Ahaggar situé à environ 80 km à l'est de Tamanrasset, sur les rives de l'oued Itayas, confluent des oueds Tit et Outoul qui devient Amded, lequel se jette dans l'oued Tamanrasset.

C'est l'un des plus anciens et des plus importants centres de culture avec Idélès et Tazrouk, depuis la mise en culture des terres de l'Ahaggar à la fin du XIX^e siècle. Bien que l'histoire orale n'ait point gardé de relations précises sur le passé de cette région, il semble bien qu'Abalessa, comme Silet et Tit, ait subi des tentatives d'organisation sociale et agricole bien avant le XIX^e siècle. Le tombeau de *Tin-Hinān*,* ancêtre féminin que se donnent les suzerains de l'Ahaggar, à 2 km au sud-est de l'agglomération actuelle, a rendu célèbre le nom d'Abalessa qui veut dire « lieu cultivable » en berbère.

Abalessa a certainement joué un rôle appréciable de relais caravanier durant le Moyen Age africain. Situé en terrain facile d'accès, à distance de l'Atakor, de climat sec et chaud, pourvu d'eaux permanentes et de végétaux assurant de l'ombre et du bois pour les hommes, des pâturages pour les animaux, Abalessa fut une étape importante sur les itinéraires Ouargla-In-Salah-Agadez, In-Salah-Silet-Adrar des Iforas-Gao-Tombouctou, Ghât-erg Admer, Adrar Anahef-Silet-Adrar des Iforas (Lhote 1955 : 356). Ces transactions ne manquaient pas d'enrichir le pays et ceux qui le contrôlaient. Les troupeaux de moutons qui remontent à pied parfois encore du Mali, font étape dans la région d'Abalessa après la dure traversée Tin-Zawaten-Silet, particulièrement aride.

C'est probablement la position stratégique d'Abalessa qui a valu un découpage territorial ancien dans sa région entre les Taytoq et les Kel *γela* et aussi leur concurrence au niveau de la mise en culture des terrasses arrosées par des drains. La proximité permanente des suzerains a entraîné, comme à Tazrouk, une forte concentration d'esclaves orientés vers l'agriculture par les Kel *γela* et les Taytoq. Au près de ceux-ci travaillaient aussi des Iklan en Tawsit' (clan vassal des Kel *γela*) et des *khammès* des Dag *γali*.

Abalessa en 1968 (Photo G. Camps).





Abalessa. Puits à traction animale. Le crâne d'âne accroché à l'un des montants a une fonction prophylactique (Photo G. Camps).

En 1938 Abalessa comptait 500 personnes dont 12 familles d'artisans locaux, 80 ha de terres cultivées arrosées par 11 drains. Les 117 palmiers en rapport sur 271, donnaient environ 6 000 kg de dattes de variété *tegaza* (Florimond, 1938).

C'est près d'Abalessa qu'ont séjourné longtemps les *amenūkal* Akhamuk ag Ihemma, Bey ag Akhamuk son fils (à *Tiffert Tiwulawalen* jusqu'à son décès en 1975) et le chef des Taytoq jusqu'en 1912. C'est aussi près d'Abalessa que se situait d'une façon permanente un maître coranique (qui éduquait les enfants du campement de l'*amenūkal*) et à quelques kilomètres de là une confrérie religieuse (Tidjanya) à Ennedid (Daymuli) créée à la fin du XIX^e siècle par un *šerif* d'In-Salah : Mulay Abdallah.

Depuis l'indépendance de l'Algérie, Abalessa a bénéficié, comme tout l'A-haggar, du plan de développement et d'assistance spécifique aux territoires sahariens : écoles, hôpital, bureau de postes, gendarmerie, transports publics, coopératives agricoles avec moto-pompes, moulin coopératif, magasin de vente de produits alimentaires à des prix conventionnés, constructions de maisons d'accueil pour les nomades, etc. Toute cette infrastructure, en relation aussi avec l'animation créée par les chantiers de recherches minières de la région, fait de ce village et de ses satellites (Iglène, Tiffert, Ennedid), un ensemble régional attractif, animé et contrôlé par Tamanrasset, siège de la Wilaya.

BIBLIOGRAPHIE

FLORIMOND Cap. *Rapport annuel 1938*. Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence.

LHOTE H. *Les Touaregs du Hoggar*. Payot, Paris, 1955.

NICOLAÏSEN J. *Ecology and Culture of the pastoral Tuareg*. The National Museum of Copenhagen, 1963.

M. GAST

A4. ABANNAE (ou ABANNI ?)

Tribu mentionnée par Ammien Marcellin (XXIX, 5, 37). Vers 375 de notre ère, elle prit part contre Rome à l'insurrection de Firmus, avec une tribu voisine, les Caprarienses, situés dans les montagnes qui portaient leur nom (Ammien, XXIX, 5, 34). Après les avoir vaincus, Théodose l'Ancien semble s'être dirigé vers Auzia (Aumale). Ch. Courtois (*Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 120) a proposé d'identifier les monts Caprarienses avec ceux du Hodna. Mais d'après Ammien, Abannae et Caprarienses étaient proches des Ethiopiens. Aussi St. Gsell (Observations géographiques sur la révolte de Firmus, dans *R.S.A.C.*, XXXVI, 1903, pp. 39-40) a-t-il supposé que les Abannae vivaient aux abords de l'Atlas saharien, beaucoup plus au sud que les monts du Hodna. Un passage de Claudien (*Panegyrique du IV^e consulat d'Honorius*, v. 34-35), quelle qu'en soit l'emphase poétique, semble confirmer cette localisation plus méridionale, puisqu'il nous apprend que le comte Théodose parcourut les déserts de l'Éthiopie et parvint pour la première fois à ceinturer l'Atlas d'unités militaires.

Il faut peut-être rapprocher le nom de la tribu, cité par Ammien au dat. abl. pl. (Abannis), du *cognomen* d'homme Abana (CIL, 28045) attesté à Aquae Caesaris (Youks, à l'ouest de Tébessa). Il est douteux, par ailleurs, que « l'Abenna * gens » de Julius Honorius (*Cosm.*, A 48) soit la même population.

Ch. Tissot (*Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884, I, p. 465) voit dans les modernes Aït-Abenn de la région de M' sila les descendants des Abannae.

BIBLIOGRAPHIE

Art. *Abanni*, dans. P.W., *R.E.*, I. 1 (J. Schmidt, 1893), col. 13.

J. DESANGES

A5. ABANKŌR

Dans tout le Sahara central, en zone montagneuse, la nappe phréatique des oueds est souvent très proche du sol. En creusant rapidement le sol sableux de quelques centimètres à moins d'un mètre de profondeur, on obtient un trou d'eau pour abreuver les hommes et les animaux, que les Imoûhar appellent *abankōr* (plu. *ibenkār*) et les arabophones *tīlmas*. Dès que cette eau est polluée par les poussières, les urines et déjections d'animaux, on creuse à côté un autre *abankōr* qui fournit une eau claire et pure. Les ânes ensauvagés, les antilopes savent creuser avec leurs pattes avant la surface du sol pour atteindre l'eau et s'abreuver en l'absence de vasques d'eau naturelles. Ces trous sont aussi des *abankōr*.

BIBLIOGRAPHIE

FOUCAULD P. de. *Dictionnaire Touareg-Français*. Paris, 1952, Imprimerie Nationale de France, t. II, p. 1283, s. v. *ânou* (puits) et tout le vocabulaire se rattachant aux différents trous à eau.

M. GAST

A6. ABARITANA ou AVARITANA PROVINCIA

Victor de Vita, I, 13 (dans *Mon. Germ. Hist., auct. ant.*, III/1, éd. C. Halm, Berlin, 1879, p. 4) nous apprend qu'en 442, Geiséric attribua à son armée la Zeugitane ou Proconsulaire, se réservant la Byzacène, l'*Abaritana* et la Gétulie, ainsi qu'une partie de la Numidie (*sibi Byzacenam, Abaritanam atque Getuliam et partem Numidiae reservavit*). Cette phrase nous interdit de considérer l'*Abaritana* comme une partie de la Proconsulaire, de la Byzacène ou de la Numidie (en un sens que la mention de la Gétulie restreint à la Numidie de *Cirta* peut-être augmentée du nord de la Numidie d'Hippone). L'*Abaritana* n'est pas non plus la Gétulie, mais l'emploi de la conjonction *atque* à l'intérieur de l'énumération pourrait la lier plus étroitement à celle-ci. Si l'on en croit la *Table de Peutinger*, segm. IV, 2-5, la Gétulie commençait au sud (c'est-à-dire en réalité au sud-ouest) d'une ligne *Gadiaufala* (Ksar Sbahi) - *Theveste* (Tebessa). Plus à l'ouest, sa limite septentrionale ne devait pas être très au sud de *Cirta*, d'après des indications de Salluste, *Jug.*, CIII, 4, et du *Bell. Afr.*, XXV, 2 (cf. J. Gascou, Le cognomen Gaetulus, Gaetulicus en Afrique romaine, dans *M.E.F.R.*, LXXXII, 1970, p. 732-734). L'*Abaritana* pourrait être une partie reculée de la Gétulie, si l'on prend en considération un autre témoignage qu'on peut dater de la décennie 445/455, soit une trentaine d'années avant la rédaction de l'*Historia persecutionis* de Victor de Vita, celui du *Liber Promissionum*, III, 45 (dans *Opera Quoduultdeo Carthaginensi episcopo tributa*, éd. R. Braun. *Corpus Christ.*, series Latina, LX, Turnholt, 1976, p. 186). L'auteur de ce livre, sans doute Quoduultdeus de Carthage, en vient à dire : « J'ai vu moi-même aussi dans un coin de la province avaritane (*in quadam parte Avaritanae provinciae*); tirer de grottes et de cavernes d'antiques idoles qui y avaient été cachées, de sorte que toute cette ville (*omnis illa... civitas*) avec son clergé était sous le coup d'un parjure sacrilège». Il apparaît donc que le christianisme a été tardivement introduit dans cette province et qu'en tout cas, le paganisme était encore dominant au début du V^e siècle (cf. R. Braun, Un témoignage littéraire méconnu sur l'*Abaritana provincia*, dans *Rev. Afr.*, CIII, 1959, p. 116); d'autre part, la mention d'une *civitas*, comme l'a déjà remarqué R. Braun, suggère fortement que la dite province a tiré son nom de celui d'une ville.

D'autres mentions vraies ou supposées de l'adjectif ethnique sont à prendre en considération. Y a-t-il beaucoup à tirer de l'indication de Pline l'Ancien, *H.N.*, XVI, 172, selon laquelle « le roseau le plus renommé pour fabriquer des ustensiles de pêche est le roseau abaritain en Afrique »? Contrairement à Chr. Courtois (*Victor de Vita et son œuvre*, Alger, 1954, p. 36, n. 101), nous ne croyons pas que la mention de roseaux nous impose de localiser l'*Abaritana provincia* à proximité de la mer, au delà de la Byzacène. Ces roseaux pouvaient en effet provenir d'une région de l'intérieur. Quant à l'existence, souvent affirmée, d'un évêché *Abaritanus* en Proconsulaire (cf. J. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912, p. 174), il est permis d'en douter. En effet, on est bien tenté de penser que Félix Abaritanus, mentionné en second parmi les évêques de Proconsulaire et signalé en exil par la *Notitia provinciarum et civitatum Africae* (dans *M.G.H. a. a.*, III/1, p. 63), ne fait qu'un avec Félix Abbiritanus exilé par Hunéric à la même époque, à en croire Victor de Vita, II, 26 (*ibid.*, p. 19). Il serait tout à fait curieux que Félix Abaritanus et Félix Abbiritanus ayant été tous les deux exilés par Hunéric à la même époque, un seul d'entre eux fût mentionné dans la *Notitia*, et seul l'autre par Victor de Vita. On s'accorde donc à croire qu'il n'y a eu qu'un seul évêque en cause, Félix Abbiritanus (Chr. Courtois, *ibid.*, p. 46, n. 159; A. Mandouze, *Prosopographie de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1982, art. Felix 61,

p. 432-433). Il faut à notre avis, rayer le siège épiscopal d'une hypothétique *Abaris* de Proconsulaire qu'aucun autre témoignage n'atteste. En tout état de cause, nous savons que l'*Abaritana* est opposée à la Proconsulaire par Victor de Vita.

L. Schmidt (*Geschichte der Wandalen*, Leipzig, 1942², p. 71) a voulu localiser l'*Abaritana* en Maurétanie «Gaditaine», parce que, selon le Géographe de Ravenne (I, 3; III, 11 deux fois), cette région (qui est celle de Ceuta) était appelée par les indigènes *Abrida*. Mais Chr. Courtois, *op. l.*, p. 36, n. 101, a fait remarquer que le mot *abrida* est un nom commun qui signifie dans certains dialectes berbères «passage». Or, à supposer qu'il y ait un rapport effectif entre *Abaritana* et *abrida*, plus d'une contrée pourrait être qualifiée de «passage». Quelle que soit l'aptitude particulière de la bordure africaine du détroit de Gibraltar à recevoir un tel surnom, l'hypothèse de L. Schmidt est inacceptable, car Geiséric ne s'est assurément pas réservé la lointaine région du détroit de Gibraltar, alors qu'il ne possédait ni la Sitifienne, ni la Césarienne. A juste titre donc, Chr. Courtois a considéré le problème comme toujours ouvert. Il a proposé (*ibid.*) de localiser l'*Abaritana provincia* au sud de Mareth, dans la partie côtière de la Tripolitaine (au sens antique) occidentale. Mais le *Liber promissionum* mentionne le pays comme encore très païen au début du V^e siècle; or *Girba* (dans l'île de Djerba, voisine de Mareth) possédait un évêque depuis au moins 256 de notre ère (cf. J. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 56; J.-L. Maier, *L'épiscopat de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Rome-Neuchâtel, 1973, p. 147 et 365-366). D'autre part et surtout, pour Victor de Vita (III, 42-45, *op. cit.*, p. 51) la *Tamallumensis civitas*, en quoi il faut reconnaître *Turrus Tamalleni* (Telmene) à l'est du Djerid, était dans le voisinage de la Tripolitaine. Il est dès lors difficile d'admettre que l'*Abaritana* ait été mentionnée par Victor de Vita dans le partage du royaume de Geiséric, sans que le fût la Tripolitaine, à laquelle elle se fût en quelque sorte substituée.

Une stèle inscrite de Timgad, très sommairement publiée en 1911 par A. Ballu (*B.A.C.*, 1911, p. 131) et sur laquelle J. Gascoü et M. Janon ont aimablement attiré notre attention, mentionne un couple résidant *in vicu* (= *in vico*) *Abaris* (toponyme non décliné). L'inscription peut être datée, par la paléographie et surtout par la coiffure de la femme représentée sur la stèle, de la fin du second siècle de notre ère (cf. J. Desanges, *Le vicus Abaris et l'Abaritana provincia*, dans *B.A.C.*, 1981 B, à paraître). On constate donc qu'il y avait à cette époque un *vicus Abaris* dans la région de Timgad, comme il y avait un *vicus Aureli* sur la voie de *Thamugadi* (Timgad) à *Theveste* (Tebessa) d'après la *Table de Peutinger* (segm. III, 5). Cette inscription conforte quelque peu l'hypothèse formulée jadis (cf. *Byzantion*, XXXIII, 1963, p. 54-55) que l'*Abaritana* est la partie de la Gétulie qui correspond au massif de l'Aurès. On sait que ce massif fut occupé par les Vandales peu après leur arrivée en Afrique selon Procope (*De Aed.*, VI, 7, 6). Par la suite, ils en furent chassés par les Maures. On peut supposer que le *vicus Abaris* devenu *civitas* donna à cette époque son nom à toute la région que les Vandales nommèrent *Abaritana provincia*, de façon quelque peu abusive, mais qui étonnera moins si l'on considère qu'en 419, l'Eglise d'Afrique évoquait une *Arzugitana provincia* confondue avec la Byzacène (cf. infra, art. *Arzuges*). On remarquera qu'Ibn Khurrâdhbih (*Description du Maghreb et de l'Europe au III^e = IX^e siècle*, éd. M. Hadj Sadok, Alger, 1949, p. 11) nomme *Awāris* le massif de l'Aurès qu'un texte parallèle d'Ibn al-Faqih al-Hamadhānī (*ibid.*, p. 33) nomme *Awrās*, forme courante de l'oronyme chez les géographes arabes. S'il ne s'agit pas là d'une opposition à valeur morphologique propre à la langue arabe (*Awāris*, corrigé en *Awārīs*, pourrait être un « pluriel de pluriel » par rapport à *Awrās*), on serait

tenté de rapprocher *Awāris* d'*Avaritana* (*Liber promissionum*) et *Awrās* du surnom ou sobriquet *Aurasius* (*C.I.L.*, VIII, 2476, à 16 km au sud-est de Lambèse), *Aurassius* (*C.I.L.*, 2848, Lambèse) ou *Aurasus* (*C.I.L.*, 2626, a, 16, Lambèse, sous l'empereur Valérien) et de l'oronyme, attesté seulement au V^e siècle, *Αὐράσιον* (Procopé, *passim*) et, sous forme d'adjectif, *Aurasitana* (Corippus, *Joh.*, II, 149).

J. DESANGES

Abaritana/Abaris ↔ Awaris/Awras ?

L'hypothèse évoquée par J. DESANGES d'un lien entre Abaritana/Abaris et Awaris/Awras (Aurès) n'est pas incompatible avec les correspondances phonétiques que l'on peut entrevoir entre libyque et berbère moderne.

Certains indices permettent en effet d'envisager une correspondance partielle libyque /b/ (ou /b/, noté «b» en latin?) ↔ berbère /w/-/u/, notamment en position implosive:

LIBYQUE		«BERBÈRE»	
TBGG		*TWGGA	→ Tugga
RNB	«vaincre»	*RNW	→ <i>rnu</i>
GZB		*GZW	→ <i>agez</i> , « garder »

...

La forme latine *Micipsa* (libyque MKWSN) est probablement un témoignage complémentaire de cette correspondance et de son caractère partiel: certaines formes du libyque avaient (déjà) /w/ en face de /b/ - /b/.

Ce type de correspondances est du reste encore bien attesté à l'heure actuelle entre le parler de Ghadames (/b/) et le reste du berbère (/w/-/u/) :

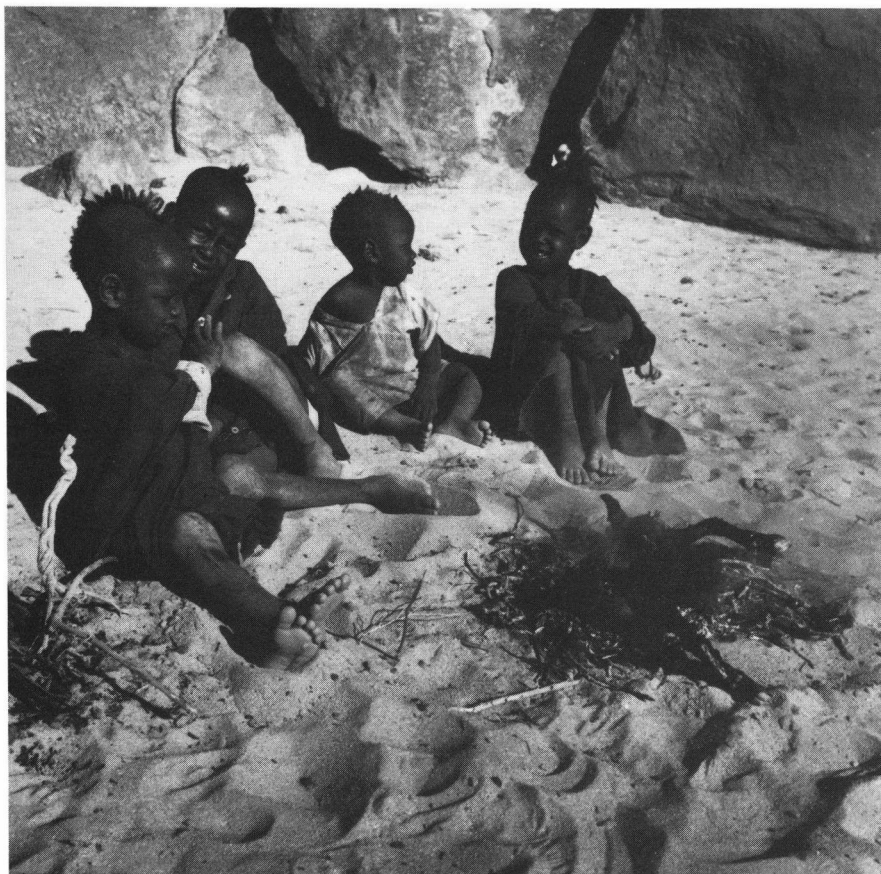
GHADAMES		« BERBÈRE »
<i>rneB</i>	« vaincre »	<i>rnu</i>

S. CHAKER

A7. ABATUL

Dans son dictionnaire Touareg-Français (Impr. Nat., 1951, p. 110), le Père de Foucauld donne pour *abatoul*, pl. *ibtal*, l'explication suivante: se dit de tout trou dans le sol, quelles que soient sa forme et ses dimensions, cuvette naturelle, dépression de terrain, bas-fond. Suivent une série de formes dérivées: *ebtel*, *sebtel*, *bâttel*, *sâbtâl*, *âbatal*, *asebtel*, *betelbetel*, *tibelbetîl*, *abtelbetel*, qui se rapportent au fait de mettre dans un trou et de cuire sous la cendre.

Si, depuis un certain nombre d'années, les Touaregs du Hoggar ont adopté la coutume de préparer des moutons en méchoui, cela au contact des Européens de Tamanrasset, des militaires et commerçants Chaambas installés dans la même localité, ils ne pratiquaient antérieurement que deux formes de cuisson de la viande: la cuisson à l'étouffée, qui était le fait des hommes, et la cuisson bouillie, qui était celui des femmes. Ce sont les deux formes de cuisson utilisées par chacun des sexes et décrites par Levi-Strauss dans «*Le cuit, le cru et le pourri*», qui semblent donc avoir une aire d'emploi considérable. Mais le «rôti» n'existe pratiquement pas chez les Touaregs, ni chez ceux du



Abatūl à Amekni (Ahaggar). Ces jeunes bergers se sont contentés de jeter sur la braise un jeune chevreau non dépouillé (Photo M. Gast).

Hoggar, ni chez ceux de la zone sahélienne, car les abats, c'est-à-dire le foie, le coeur et les rognons, sont jetés dans la cendre chaude et non grillés comme le « medfou » des Arabes.

Lorsqu'en 1929, l'aménokal Akhamouk ag Ihéma maria ses deux filles, Blatta et Fatti, une grande fête fut organisée près de l'Akarakar, à laquelle de nombreuses personnes furent invitées. Deux chamelons avaient été égorgés pendant que des serviteurs, qui avaient creusé deux grandes cuvettes dans la terre, attisaient les feux pour obtenir des braises. Les chamelons, une fois vidés de leurs entrailles, furent ouverts en deux et déposés sur des nattes. Les braises une fois formées, légèrement refroidies et rassemblées sur le côté de la cuvette, on déposa les chamelons, parties ouvertes contre le sol, que l'on recouvrit de cendres chaudes, puis de braises. On les retourna à deux reprises et la cuisson demanda deux heures environ.

Dans des repas moins somptueux, les chamelons sont remplacés par des moutons, voire des chevreaux.

Quant aux entrailles, qui sont laissées aux serviteurs, elles sont mises à cuire au court-bouillon dans une marmite, après avoir été lavées à l'eau. Il arrive que des entrailles de mouton ou de chèvre soient cuites dans l'estomac de l'animal à l'aide de pierres chauffées que l'on place à l'intérieur, mais cette for-

mule est surtout utilisée pour les bêtes de chasse: antilopes, gazelles, mouflons. Au Hoggar et au Tassili-n-Ajjer, où le gibier est peu abondant, la chasse est souvent individuelle; les ressources en viande étant généralement parcimonieuses, l'heureux chasseur distribue le plus souvent des morceaux de son gibier aux femmes de son campement, qui les cuisent au court-bouillon. Parfois, la chasse se pratique par petites équipes d'hommes qui quittent leur campement pour plusieurs semaines; ils emportent alors un faible ravitaillement et, si possible, une chamelle donnant encore du lait. Ils chassent au piège, soit à pointes radiaires, soit à arbalète. Les pièges, au nombre de vingt à trente, sont placés sous les tamaris ou sur les petites pistes tracées par les gazelles qui vont d'un arbre à l'autre pour brouter les feuilles. Au matin, les chasseurs relèvent leurs pièges, égorgent les gazelles prises et les ramènent à leur bivouac, généralement installé sous un épineux. Ils creusent une cuvette dans le sol, allument un feu pour faire de la braise et, lorsque celle-ci est faite, y jettent le foie, le coeur et les rognons, puis placent la tête sous la cendre chaude. Après avoir mis les intestins dans un plat en cuivre, *tamennast*, et les avoir coupés en morceaux d'un mètre environ, l'un des chasseurs les vide systématiquement; il prend l'un des morceaux par un bout, fait pression dessus de l'autre main, qu'il fait glisser sur toute la longueur pour en faire sortir toute la matière intérieure; on y trouve des feuilles de tamaris non digérées et, dans le côlon, des matières fécales. Ce nettoyage rudimentaire se fait sans eau, car ces chasseurs s'installent souvent loin des puits où ils ne se rendent que tous les trois ou quatre jours pour y faire provision d'eau.

L'estomac de la bête a été vidé de la même façon et placé sur des morceaux de bois mort qui serviront, ultérieurement, à alimenter le feu. Les morceaux d'intestin sont alors coupés en petits morceaux de 6 à 7 cm environ, puis introduits dans l'estomac qui, en fin d'opération, se trouvera pratiquement plein. Les tendons d'une patte de gazelle, découpés en petites lanières serviront à ficeler les deux ouvertures de l'estomac. Mais avant cette opération, on aura mis à chauffer des galets dans les braises, puis, à l'aide du trépied à marmite *isefrag*, servant de pincettes, on les introduit un à un, au milieu des morceaux d'intestin. Les deux ouvertures une fois ligaturées, l'estomac ayant repris sa forme normale est déposé parmi les cendres chaudes, mais non sur des braises qui le carboniseraient. On le déplace à plusieurs reprises pour que ses parois se trouvent à tour de rôle au contact de la cendre chaude, dont on le recouvre au besoin. Après une demi-heure de cuisson environ, il est ouvert d'un coup de couteau, et les assistants se restaurent copieusement. Cette formule de cuisson a l'avantage de se pratiquer sans marmite et sans eau; elle est donc idéale pour les nomades qui voyagent avec le minimum de bagages.

Quant aux corps des gazelles tuées, ils sont ouverts en deux et mis à sécher entre les branches des arbres. Réduits en volume, ils seront empilés les uns sur les autres et rapportés au campement, où ils constitueront la réserve de viande pour plusieurs mois.

Le système de l'*abatul* est aussi utilisé par les enfants pour cuire les lézards uromastix, les gerboises et les petits rongeurs, *télout* (*Gundi ctenodactylus*), qu'ils capturent tout en gardant les chèvres au pâturage.

BIBLIOGRAPHIE

- GAST M. *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Etude ethnographique*. Mém. du C.R.A.P.E. VIII, A.M.G. Paris, 1968.
 LHOTE H. *La chasse chez les Touaregs*. Amiot Dumont, Paris, 1951. *Les Touaregs du Hoggar*. Payot, Paris, 1955.

H. LHOTE

A8. ABBAR

Cité royale du Tafilalet (Maroc), connue par des mémoires de voyageurs dont les plus anciens datent des règnes des sultans chérifiens ‘Abd er-Rahmane ben Hišam (1822-1859) et Sidi Mohammed ben ‘Abd er-Rahmane (1859-1873). Les Šorfa possèdent à cette époque un grand nombre de ksour dans le Tafilalet dont le plus important est Abbar. C'est une possession du sultan qui y entrepose son trésor privé et y loge une partie de sa famille sous la garde de 500 esclaves noirs.

Les ruines d'Abbar furent retrouvées par D. Jacques-Meunié en 1954. Elle reconnut trois ensembles distincts, situés à 2 km à l'est-sud-est de Rissani, le centre administratif du Tafilalet, lui-même établi en bordure des ruines de l'antique Sijilmasa. Ce sont Abbar el-Makhzen, Abbar Moulay el-Mahdi et Abbar Moulay eš-Šerif. Abbar el-Makhzen est entouré d'une première enceinte en pisé, irrégulière, qui délimite une superficie de 5 ha. L'entrée est constituée d'un corps quadrangulaire construit en pierres sur les deux-tiers inférieurs ; la porte extérieure s'ouvre sur une galerie en angle droit qui donne sur une autre porte intérieure. Ces deux portes possèdent un décor mouluré encadrant un arc outre-passé. A l'intérieur, la Kasba est elle-même entourée d'une enceinte régulière de plan rectangulaire. L'entrée, située au nord, est flanquée de deux tours carrées, chacune des courtines possède également deux tours et chaque angle en est muni d'une. L'entrée porte un décor de briques cuites et de plâtre alors que les tours qui la protègent, plus anciennes, sont ornées de motifs géométriques en chevrons faits de briques crues, décor très commun dans tous les ksour du Maroc méridional.

A l'intérieur de la Kasba, une mosquée, un grand et un petit palais, un pavillon ont été reconnus parmi d'autres monuments ruinés. Sur la porte du grand palais une inscription mutilée permet de dater sa restauration entre 1786 et 1883. Cette restauration serait l'oeuvre de Moulay ‘Abd er-Rahmane dans le premier tiers du XIX^e siècle, époque à laquelle se rapporte assez bien le décor des portes de la Kasba et de l'enceinte.

La date de la fondation d'Abbar est inconnue ; elle doit remonter au XVI^e siècle alors que se développe la puissance des Šorfa alaouites. Elle connaît une longue décadence au XVIII^e siècle puis un renouveau peu durable au début du XIX^e siècle et de nouveau la déchéance puis la ruine à la fin de ce même siècle.

BIBLIOGRAPHIE

JACQUES-MEUNIE D. et MEUNIE J. Abbar cité royale du Tafilalet (Maroc présaharien), *Hespéris*, 1959, p. 7-72.

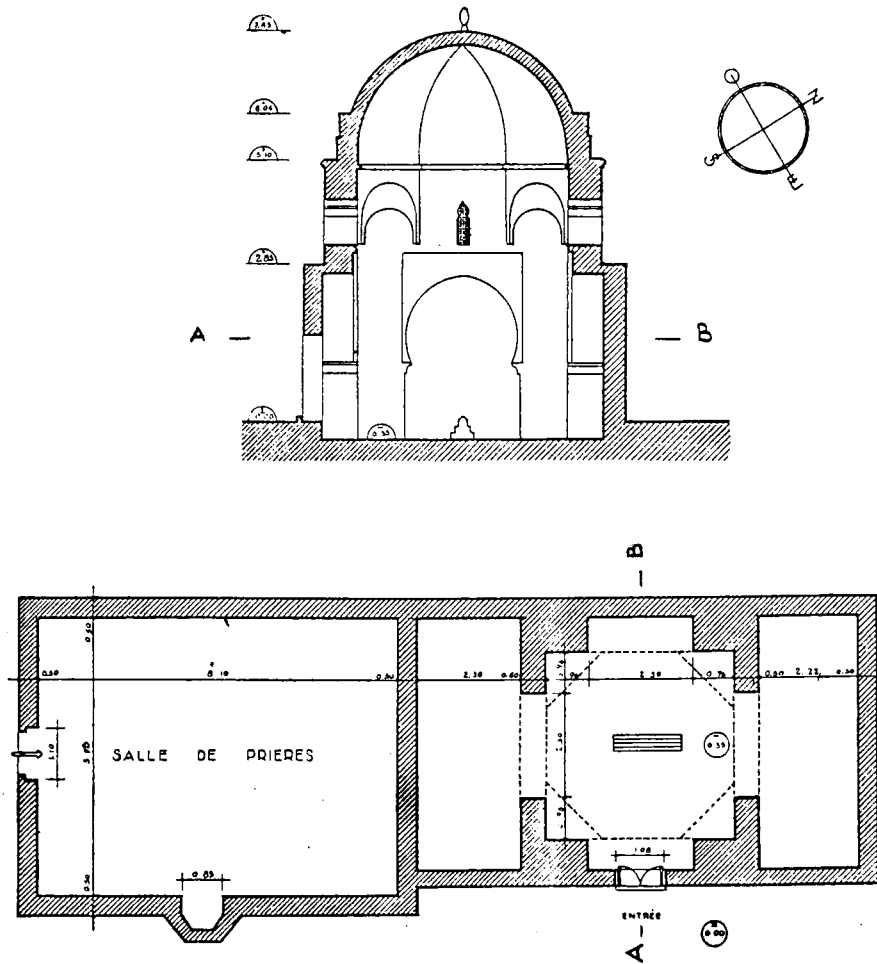
E. B.

A9. ‘ABD-ALLĀH BEN YĀSĪN AL-GAZŪLĪ

« Fondateur de la dynastie almoravide et un des trois principaux apôtres de l'Islam au Maghreb, avec Sidi ‘Ukba et Moulay Idris I^{er} », selon ‘Abd-Allāh Gannūn, dans ses « Célébrités Marocaines. »

Vers 1040, le chef de la confédération des Šinhādja, chameliers du Sahara occidental, Yahīā b. Ibrāhīm, fit le pèlerinage à La Mecque et, durant son long voyage, constata avec peine dans quelle médiocrité religieuse vivaient ses contribuables.

A son retour, sur les conseils de l'illustre savant Abū ‘Imrān al-Fāsī, il s'a-



Tombeau de Sidi 'Abd Allah mou l-Gara (oued Korifla, Maroc), d'après Benachenou.

dressa à Waggāg, maître d'école à Melkis, sur le Ziz, dans le royaume zénète de Sidjilmassa et lui demanda de désigner un de ses disciples pour apporter la bonne parole au désert.

'Abd-Allāh ben Yāsīn, pieux, savant, rigoriste, de la tribu ṣinhādjienne des Gazzūla*, fut le seul à accepter de partir pour le Sahara atlantique où, dès son arrivée, il prêcha l'observance absolue des règles de l'Islam malékite. Si les Ṣinhādja au voile, acceptèrent très volontiers d'élargir leurs maigres connaissances religieuses et par là même, de mieux parler arabe, ils se montrèrent rebelles à la réforme radicale des mœurs que voulait leur imposer très brutalement 'Abd-Allāh b. Yāsīn et d'autant plus vivement, que celui-ci était loin de prêcher l'exemple. Tout en affichant le respect des règles formelles d'une stricte moralité, il n'en menait pas moins une vie qui les contredisait, si bien que, à la mort de Yaḥiā b. Ibrāhīm, le nouveau chef de la Confédération, Yaḥiā b. 'Umar, ne put empêcher ses contribuables de piller la maison du réformateur et de le chasser. 'Abd-Allāh se réfugia alors, en compagnie de Yaḥiā b. 'Umar et du frère de celui-ci, Abū Bakr, dans le *ribāt* saharien de Nā' (ou

dans une île sur le bord de l'Océan, d'après d'autres) pour y vivre dans l'ascétisme. 'Abd-Allāh gardait les pouvoirs de l'imām, la direction de la guerre sainte, la perception de l'impôt coranique et, au besoin, infligeait des corrections corporelles, même aux chefs militaires. Le grand mouvement des « gens du ribāt », des Murābitīn, c'est-à-dire des Almoravides*, était parti vers son destin.

De succès en succès, ceux-ci, après avoir soumis les tribus du désert à leur obéissance, s'engagèrent dans la conquête de Sidjilmassa et de la lisière sud de l'Atlas marocain, puis, toujours sous la direction de leur chef religieux, ils entamèrent la conquête du Maroc et la lutte contre les hérétiques Baraghwāta. En combattant contre ceux-ci (450/1068), le chef des Almoravides reçut de graves blessures qui bientôt entraînèrent sa mort. Il fut enterré près de Rabat, sur les bords de l'oued Korifla où son tombeau est toujours vénéré par les descendants de la tribu Zu'ayr (Zaër), sous le nom de Sidi 'Abd-Allāh mou l-Gāra.

BIBLIOGRAPHIE

- BENACHENOU A. Sidi 'Abd-Allāh mou l-Gāra ou 'Abdāllah ibn Yāsīn, *Hespéris*, 1946, t. XXXIII, p. 406-413.
 TERRASSE H. *Histoire du Maroc*, t. I, 1949.
 DEVERDUN G. *Marrakech des origines à 1912*, 2 vol., Rabat 1959.
 'ABD ALLĀH GANNŪN –Mashā' hir riǧāl al-Maghrib, t. 37. Beyrouth.
 BOSH VILLA J. *Los Almoravides*, Tetouan, 1956.
 LAROUÏ A. *L'Histoire du Maghreb*, Paris, 1970.

G. DEVERDUN

A10. 'ABD AL-MU'MIN fils de 'Alī, fils de 'Alwī, fils de Ya'lā al-Kūmī Abū Muḥammad

On ignore la date de la naissance de 'Abd al-Mu'min, mais on sait qu'il vit le jour à Tāgrā, village des environs de Nédroma, en Algérie (ou peut-être nom d'une montagne qui séparait Nédroma de Hunayn), vers la fin du V^e/XI^e siècle. Il appartenait à la famille des Kūmiya (de la confédération des Zanāta). Très tôt, le jeune homme allait révéler d'excellentes dispositions pour les études. De taille moyenne, il est musclé, robuste, son teint est clair et ses traits réguliers. Il s'exprime avec aisance. Son oncle Ya'lū décide alors de l'aider à poursuivre des études dont on ignore la valeur, et il l'accompagnera dans son voyage en direction de l'Orient, en quête de science. Cette expédition ne dépassera pas Bougie où la rencontre avec Ibn Tūmart* décidera de son sort. Il n'est pas sans intérêt de noter que le futur Mahdī des Almohades, qui se pose déjà en réformateur, avait, quelques années auparavant, pris la route de l'Orient exactement dans les mêmes dispositions d'esprit que son nouveau disciple. Depuis son départ de sa montagne natale du Haut Atlas, le masmūdien avait beaucoup appris auprès des maîtres à penser de Bagdad, du Caire, peut-être aussi de Damas, et il revenait de son long périple la tête bien pleine sans doute, mais surtout le cœur pur, plein d'un enthousiasme juvénile, décidé à répandre autour de lui la Vérité, à combattre l'erreur et à imposer à ses coréligionnaires les principes d'un islam rénové, scrupuleusement attaché à l'unicité d'Allāh. Son voyage de retour s'effectuait en étapes plus ou moins longues, jalonnées d'exploits retentissants assez significatifs de ses futures intentions. A Bougie, en milieu berbère toujours attentif aux échos venus d'Orient, toujours prêt à y trouver des éléments de querelle susceptibles de secouer le joug du pouvoir établi, le « Faqih du Sus » trouvait, à n'en pas

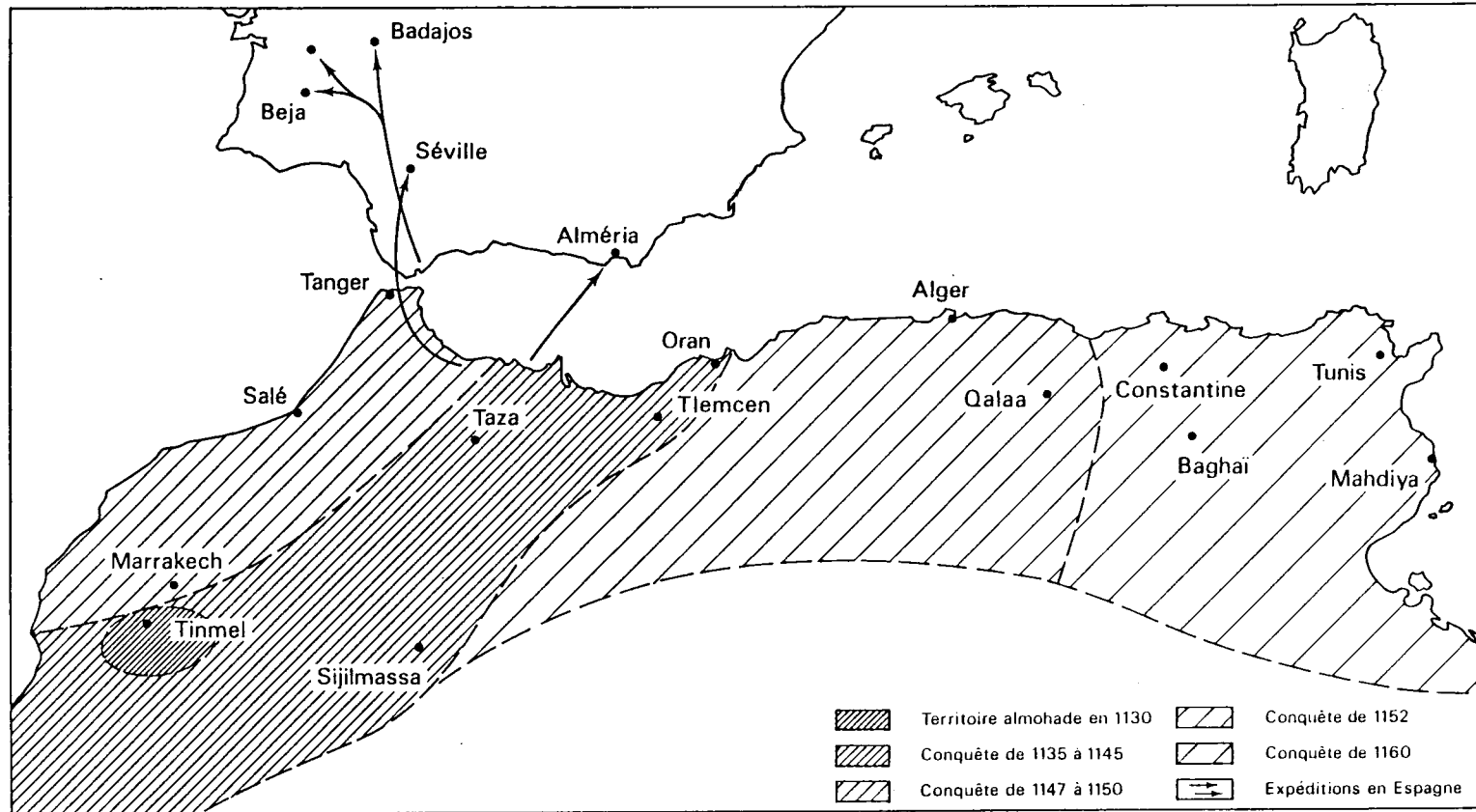


Nedroma. 'Abd el Mumin naquit à Tagra, village proche de Nedroma (Photo G. Camps).

douter, un écho favorable et il est probable que ses paroles éveillaient des sentiments qui ne demandaient qu'à s'exprimer. Pourtant, la rudesse du réformateur trop zélé qui s'exprimait dans la cité par des actions brutales, lui avait valu quelques ennuis et avait amené les dirigeants ḥammādides à l'expulser, l'obligeant à se réfugier à Mallala, un faubourg, où il poursuivait dans une mosquée sa mission de propagande. C'est là que, en 511/1117, il devait recevoir le jeune 'Abd al-Mu'min. Les deux personnages étaient faits pour s'entendre. On peut penser que, d'emblée, le neveu de Ya'lū fut conquis et littéralement subjugué. Il résolut alors de se joindre au petit groupe d'adeptes, presque tous contribuables du Maître, et de s'attacher, comme eux, aux pas du futur Mahdī.

On connaît la suite de ce voyage marqué par de nombreux incidents de rue provoqués par la farouche intransigeance de Ibn Tūmart. Tour à tour, Tlemcen, Nédroma, Taza, Fès, Meknès, Marrakech enfin, furent le théâtre de ses sermons et de ses exploits spectaculaires assortis d'expulsions la plupart du temps. Pourtant, en dépit de ces incidents, sans doute consciemment provoqués, la doctrine de l'unitarisme faisait son chemin et gagnait à sa cause de nombreux adeptes. Partout le grain était semé qui ne tarderait pas à germer et à lever.

Ibn Tūmart avait jugé d'emblée les qualités de son disciple et il lui avait accordé très tôt un ordre de préséance à côté des grands chefs masmūdiens; mieux encore, on peut dire qu'il l'adoptera en réussissant à l'intégrer à sa propre tribu, celle des Hargā où il siègera au conseil des dix. 'Abd al-Mu'min devient alors le plus brillant propagandiste du Maître, il sera de toutes les expéditions et révélera ses qualités de guerrier. Pourtant, à la mort du Mahdī (ramadān 524/septembre 1130), il faudra toute l'insistance de Abū Ḥafṣ 'Umar Īntī* pour qu'il soit reconnu successeur du Maître. Comme il arrive dans le monde musulman, la mort du chef a été tenue secrète afin de permettre au conseil des dix de s'accorder sur le choix du successeur; on devine que



Les conquêtes de 'Abd al Mu'min.

BUTLER

la fameuse «Loi du sang», lien quasi organique des tribus, ne pouvait accepter sans contestation l'étranger, le Zanata venu du Magrib central. Trois ans s'écoulèrent ainsi. Enfin, au retour d'une expédition victorieuse contre les Gazzūla, on se résolut à annoncer le décès du Mahdī et à proclamer 'Abd al-Mu'min, décision qui allait assurer le triomphe du mouvement. Jusque là, en effet, les succès des unitaristes n'avaient pas dépassé le cadre local et, la seule expédition en direction de Marrakech s'était soldée par un échec.

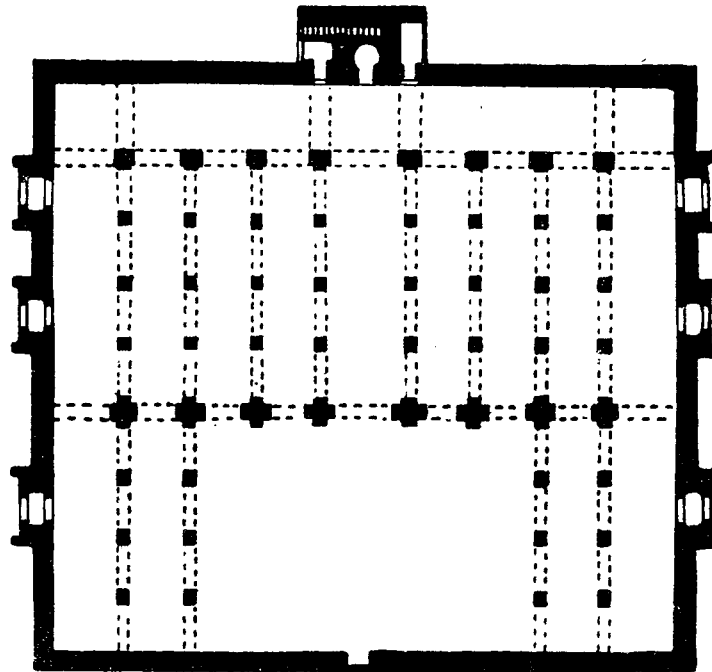
Il n'est pas trop tôt de dire que l'immense succès des Masmūda fut certes dû aux qualités guerrières de l'homme; intelligent, éloquent, il avait à n'en pas douter le prestige du chef, mais son ascendant naturel en imposait d'autant plus aux Berbères du Haut Atlas qu'il était étranger aux clans, de tous temps hostiles les uns aux autres, comme il est fréquent dans une telle société.

Trop habile pour renouveler l'erreur de descendre dans la plaine et de se mesurer aux troupes almoravides de Marrakech, le nouveau maître des Almohades commença par s'assurer quelques positions fortes en bordure de la montagne, puis il s'enhardit dans le Sūs et dans le Dar'a ralliant de nombreuses tribus. De 535/1141 à 539/1145 il lance une grande offensive sur le Moyen Atlas et s'empare de Taza, clef du Magrib central, puis du Rif, et il atteint la côte méditerranéenne. Il étend alors ses conquêtes vers l'Est et s'empare de Nédroma, siège de sa tribu d'origine. Tlemcen assiégée devait se rendre assez rapidement tandis que le chef berbère était déjà aux portes de Fès. L'ancienne capitale résista neuf mois puis succomba à son tour (540/1146). 'Abd al-Mu'min était alors maître de tout le Nord du Maroc et il tenait solidement la montagne berbère. Le moment était venu de donner le coup de grâce à la dynastie almoravide. Marrakech devait résister héroïquement dans sa Qasba, mais elle fut contrainte de capituler en šawwal 541/avril 1147. La famille régnante fut sauvagement exterminée. Le vainqueur s'installa dans le propre palais des Almoravides, mais il n'allait pas tarder à faire édifier dans la capitale du nouvel empire la grande mosquée dite Kutubiyya. Déjà, il avait affirmé ses ambitions de constructeur à Taza, et Tinmāl voyait le modeste oratoire d'Ibn Tūmart faire place à une très belle mosquée. Dans ces réalisations architecturales s'exprimait une très nette évolution de l'art musulman d'Occident qui atteignait alors sa pleine maturité.

Mais, sur le plan politique, il restait à parfaire la conquête du Maroc en pacifiant la plaine atlantique, ce qui devait demander quelques années d'efforts. Après quoi, 'Abd al-Mu'min entreprenait un tri rigoureux de ses fidèles. La purge atteignit quelques milliers de victimes soupçonnées, à tort ou à raison, de menacer la nouvelle puissance berbère.

La solidité des arrières assurée, le chef des Almohades résolut de conquérir tout le Magrib. Il se prépara soigneusement pendant plusieurs années à cette grande expédition. La situation du pays ne manquait pas d'être préoccupante. En Ifriqiya, les Zirides étaient aux abois. Défendant à grand peine le littoral contre les entreprises de Roger II, roi normand de Sicile. L'intérieur du pays leur échappait, envahi par les Arabes nomades hilaliens. Seule Tunis voyait sa population s'accroître et la ville connaissait une certaine prospérité sous les B. Hurasān. Au Magrib central, les Hammādites avaient dû abandonner en partie leur capitale de la Qa'la où ne résidait plus qu'une modeste garnison sous les ordres d'un des fils du prince régnant installé à Bougie : Yaḥyā fils de 'Abd al-'Azīz. La nouvelle capitale, bien protégée par l'écran de la montagne kabyle se développait harmonieusement et les Hammādides tenaient la côte jusqu'à Alger, mais ils ne pouvaient s'aventurer vers l'intérieur où s'étaient infiltrés les Hilaliens qui maintenaient le pays en pleine anarchie.

Ayant concentré ses troupes à Salé où elles avaient été fort bien entraînées au combat, le chef almohade se décida à déclencher l'offensive qui devait se



La mosquée de Tinmāl, plan d'après H. Terrasse.

solder par une série de victoires: Alger, Bougie, Sétif, la Qa'la, n'offrirent que peu de résistance. En 547/1152, le royaume des Ḥammāvides avait vécu. Les Arabes de la plaine, impressionnés, se ralliaient, 'Abd al-Mu'min exerçant à leur égard une politique d'attrance, sans doute dictée davantage par la prudence que par la conviction. Cette prudence, une des qualités essentielles de 'Abd al Mu'min, devait lui faire remettre à plus tard la dernière entreprise: la conquête de l'Ifriqiya. Pendant huit années il prépara cette expédition à Salé, levant une armée de 200 000 hommes, préparant soigneusement l'intendance, ne laissant rien au hasard. En 554/1159, il se mit en marche, divisant l'expédition en plusieurs corps selon des itinéraires différents. Tunis atteinte se rendit après un court siège, Mahdiya, aux mains de Roger II, opposa une plus sérieuse résistance, mais la ville dut capituler en muharram 555/janvier 1160. Toutes les autres cités de l'ancien royaume des Zīrides se rendirent. Pour la première fois de l'histoire, tout le Maḡrib se trouvait sous les ordres d'un seul chef.

Mais, depuis longtemps déjà et pendant même ces expéditions, 'Abd al-Mu'min avait les yeux fixés sur l'Espagne. Dès 539/1145 le pays entra en rébellion contre ses gouvernants almoravides et retournait à l'anarchie politique des *Mulūk al-Ṭawā'if* si propre à favoriser les entreprises de reconquête chrétienne. Seules les Baléares restaient sous l'autorité almoravide en la personne des Banū Ġaniya qui n'allaient pas tarder à se manifester au Maḡrib et à causer bien des soucis aux Almohades et, en Ifriqiya, à leurs successeurs les Ḥafṣides.

Dès 541/1147, 'Abd al-Mu'min s'était décidé à intervenir en envoyant un corps d'armée en Andalousie. Les Almoravides furent pourchassés, se repliant vers la côte et abandonnant Séville. En 551/1157 un nouveau corps de troupe avait repris Almería tombée entre les mains des Chrétiens. Cependant, le chef almohade était trop occupé en Afrique du Nord pour s'imposer comme il le

désirait. En 1160, les mains libres, il se tourna sérieusement vers l'Espagne et, passant le détroit, il établit son camp à Gibraltar qu'il fit fortifier. Les Chrétiens furent vaincus à Badajoz, à Béja et à Evora, puis à Carmona. Mais se n'était là que parer au plus pressé. Rentré à Marrakech au début de 558/1162, le Sultan fit concentrer une armée, selon son habitude, à Salé, au Ribāṭ al-Faṭḥ (future Rabat) où il se rendit en personne, préparant, avec sa minutie habituelle, une vaste expédition, mais la mort devait le surprendre en jumādā II 558/mai 1163; il fut inhumé à Tinmāl au côté de son maître Ibn Tūmart, à proximité de la mosquée qu'il avait lui-même fait construire.

Dès la prise de Marrakech qui assurait son triomphe sur les Almoravides, 'Abd al-Mu'min avait pris le titre califien de Amīr al-Mu'minīn, marquant ainsi sa volonté de rompre avec le califat 'abbāside d'Orient paralysé par les Turcs et affirmant également ses prétentions de réformateur de l'Islam, du moins dans tout l'Occident où il entendait imposer la doctrine définie par son maître le Mahdi impeccable Ibn Tūmart.

Chef berbère (bien qu'il ait revendiqué une ascendance arabe et qu'il se soit fait établir, comme il se doit, une généalogie le rattachant à l'illustre famille du Prophète) 'Abd al-Mu'min devait organiser l'administration de son empire selon des principes essentiellement berbères adoptés par Ibn Tūmart. L'organisation tribale traditionnelle changeait de taille, elle tentait de s'adapter à l'échelle du Maghrib. Les Berbères triomphants devenaient réellement maîtres de l'Afrique du Nord, des côtes atlantiques aux Syrtes. Arabes des villes ou arabes nomades des campagnes durent se soumettre à un système où ces derniers pouvaient d'ailleurs retrouver des coutumes familières à tous les nomades. Une hiérarchie rigoureuse s'établit, dominée par les tribus du Haut Atlas marocain, alliés de la première heure (il est à noter que 'Abd al-Mu'min avait réussi à faire admettre sur le même pied ses contribuables, les Kūmiya); venaient au second rang les ralliés de la seconde vague à l'exclusion de certaines tribus. Tous eurent leurs délégués, les Šayḥ-s, auxquels le Sultan-Calife accordait la plus grande attention. Le plus noble d'entre eux Abū Ḥafṣ 'Umar, compagnon de Ibn Tūmart, apparaissait comme une sorte de premier ministre, mais il devait partager son autorité avec le « Conseil des Dix ». Il est évident néanmoins que l'autorité suprême restait entre les mains du chef qui était le grand maître de l'appareil, apanageant ses propres fils tout en leur adjoignant des Šayḥ-s masmūdiens. Dès 549/1154, rompant en cela avec la vieille tradition tribale, il avait réussi habilement à faire désigner comme successeur son fils Muḥammad, mais, lorsqu'il se raviserait quelques années plus tard pour tenter de faire reconnaître de préférence un autre fils, Yūsuf, il rencontrerait l'opposition de Abū Ḥafṣ 'Umar qui ne se rallierait définitivement que quelques années après la mort de 'Abd al-Mu'min.

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme. *Kūṭab al-Ansāb* (recueil factice de la bibliothèque de l'Escorial) al-Baydaq (Abū Bakr b. 'Alī al-Šanhāgī) v. Lévi-Provençal (E.), *Documents inédits d'histoire almohade*. Paris, 1928-Ibn al-Qaṭṭān.
- Nazm al-Ġumān*, v. Lévi-Provençal, *Six fragments inédits d'une chronique du début des Almohades*, Mélanges René Basset, Paris, 1925, II, p. 335-393.
- LEVI-PROVENÇAL E. *Trente-sept lettres officielles almohades*. Rabat, 1941.
- LEVI-PROVENÇAL E. *Un recueil de lettres officielles almohades*. Paris, 1962.
- AL-MARRAKUŠI 'ABD AL-WĀHID. *Mu'ğib*, éd. Dozy.
- IBN ABĪ ZAR', *Rawḍ al-Qir'ās*, éd. Tornberg, 2 vol., Upsala, 1843-46, trad. Beaumier, Paris, 1860.
- Al-Ḥulal al-Mawšiyya*, éd. I.S. Allouche, Rabat, 1936, trad. espagnole de A. Huici Miranda, Tetouan, 1952.
- IBN AL-AṬĪR. *Kāmīl fī l-Ta'riḥ*, éd. C. J. Tornberg, 13 vol., Leide, 1867-74, trad.

70/ 'Abd al-Mu'min – 'Abd-al-Wādides

- Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1901.
IBN AL-ḤAṬĪB. *A'māl al-a'lām*.
IBN ḤALDŪN. *Histoire des Berbères*, texte I, trad. II.
FAGNAN E. *Histoire des Almohades d'Abd al-Wāhid Merrākechi*. Alger 1893.
ZARKAŠI. *Ta'riḥ al-Dawlatayn*. Tunis, 1289, nelle éd., Tunis, 1966.
IBN ḤALLIKĀN. *Wafayāt al-A'yān*. I. p. 390-391.
IBN 'IDĀRI. *Al-Bayān al-Muḡrib*. Dozy, Leyde, 1848, éd. Huici Miranda et trad. espagnole, Tétouan, 1953-1954.
MARÇAIS G. *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age*. Paris, 1946.
MILLET R. *Les Almohades*. Paris, 1923.
TERRASSE H. *Histoire du Maroc*. Casablanca, 1949, p. 261-367.
MERAD A. 'Abd al-Mu'min à la conquête de l'Afrique du Nord Contribution à l'histoire de la dynastie mu'minide. In *Annales de l'Inst. d'Et. Orientales*, t. XV, 1957, p. 109-163 et t. XX, 1962, p. 401-478.
DEVERDUN G. *Marrakech, des origines à 1912*. 1959, p. 151-301.
LE TOURNEAU R. *The Almohad Movement in North Africa*. Princeton, 1968.

L. GOLVIN

A11. 'ABD AL SALĀM

Saint marocain, adepte du soufisme, qui périt assassiné en 625/1227. Sa vie est en grande partie légendaire. Il exerça son autorité spirituelle sur les Banu 'Arūs et souffrit de la rivalité de Muhammad ben 'Ali Tuājin chef religieux des Kotāma (à ne pas confondre avec les Ketama* d'Ifriqiya) qui le fit mettre à mort.

Sidi 'Abd al Salam fut enterré sur le jbel 'Alam. Son tombeau devint l'objet de pèlerinages importants et le siège de nombreux miracles.

BIBLIOGRAPHIE

- RINN L. *Marabouts et Khouan*. Alger, 1884, p. 218-219.
MOULIERAS A. *Le Maroc inconnu*, t. 2; Paris, 1899, p. 157-178.
BASSET R. *Nédromah et les Traras*, Paris, Leroux, 1901, p. 69.
MONTET E. *Le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc*, Genève, 1909.
DERMENGHEM E. *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Coll. L'Espèce humaine, 1954, Paris, Gallimard, 1954.

G. CAMPS

A12. 'ABD-AL-WĀDIDES

Dynastie berbère, appelée aussi « Zayyānides » qui, du XIII^e jusqu'au milieu du XVI^e siècle, avec pour capitale Tlemcen, et dans des conditions historiques particulièrement difficiles, essaya de maintenir sous son obédience le Maghreb Central des rives de la Moulouya à la Kabylie Centrale.

D'après Ibn Ḳhaldūn, les Banū 'Abd-al-Wād faisaient partie des Zanāta de la seconde race et formaient avec les Banū Marīn (Mérinides), les Banū Tuḡin, les Banū Rāšid et les Banū Mzāb la grande famille nomade des Banū Wāsīm.

Au XI^e siècle, à la suite de l'arrivée des Arabes Hilāliens, ils furent progressivement repoussés de l'est vers les Hauts-Plateaux de l'Oranie où ils vont entrer dans l'Histoire. Sans doute le désastre eut été pour eux plus grand

encore si l'avancée progressive des Almohades, venus du Grand Atlas, ne leur eut permis de trouver en eux des appuis et des encouragements auxquels ils surent répondre par des services efficaces, et presque toujours loyaux... en particulier dans la lutte longue et sauvage qui opposa les Unitaires marocains aux Banū Ghāniya almoravides. Aussi quand, à la mort de son frère Abū Īzza b. Zayyān, le šaykh Yaghmurāsan (ou Yaghmrāzan, ou Yaghmurāsīm) fut élu à la tête du groupe important des Banū 'Abd-al-Wād, le calife de Marrakech, à titre de récompense, lui fit-il parvenir un diplôme d'investiture qui validait sa désignation et assurait la légitimité de son commandement. L'émir qui, comme l'illustre Yūsuf b. Tašfin, ne parlait que le berbère, sut alors profiter des circonstances pour donner à sa famille un prestige qu'elle n'avait jamais connu dans le passé. Grâce à ses qualités exceptionnelles, qu'un long règne de quarante-huit ans mit en évidence, il créa un puissant royaume berbère. Énergique et habile, l'émir sut faire face aux dangers, sans cesse renaissants, des rivalités qui opposaient depuis des siècles les clans berbères. Ayant fixé les Banū 'Abd-al-Wād, il ne renonça pas à l'amitié turbulente des nomades. Au « çof » arabo-zénète des Dawi 'Ubayd 'Allāh et des Mérinides, il opposa un autre « çof » où entrèrent les Suwayd de la tribu hilalienne des Zoghba. Les Suwayd formèrent l'essentiel de son makhzen ; il leur accorda des fiefs (*iqṭā'*) où beaucoup se sédentarisèrent et assurèrent son pouvoir.

L'effondrement des Almohades, en 1248, laissa les 'Abd-al-Wādides face à face avec les Mérinides de Fès. Bien que de même origine les deux grandes familles s'opposaient ; les conflits entre elles étaient traditionnels et existaient déjà dans le désert. Ils allaient prendre une importance tragique par la constitution de royaumes parents mais opposés par la force même des données et des événements historiques.

On peut ajouter que le grand émir, tout en manifestant beaucoup de fermeté en face de ses propres parents Zanāta, les Maghrawa et les Banū Tuḍjīn, eut l'habileté de conclure une triple alliance avec le sultan de Grenade et le roi de Castille pour lutter contre les actions dangereuses de l'ennemi commun mérinide en Andalousie et en Berbérie.

Mais si le legs du passé domine tout le règne de Yaghmurāsan, du moins, sur son lit de mort, songeant à l'avenir, conseilla-t-il à ses fils de renoncer au Maroc. Hélas! le grand duel va commencer vers 1295 entre Fès et Tlemcen, Tlemcen dont l'annexion par les Marocains sera la première étape qui mènera les Mérinides à la conquête éphémère du royaume de Tunis. C'est le « principal motif conducteur de cette histoire » dit G. Marçais. Il faut en marquer maintenant les grands événements.

Les épisodes les plus notables seront, sous 'Uthmān, fils de Yaghmurāsan, le long siège de Tlemcen par l'armée de Fès, qui pendant huit ans (1298-1306) isola la ville par un mur de circonvallation, afin de la mieux affamer. Et, dans le même temps, Abū Ya'kūb, le Mérinide, construisit une ville-camp (al-Mansura : la Victorieuse) afin d'y jouir facilement de tout ce qui manquait aux assiégés tout proches. La capitale fut sauvée, en 1307, par l'assassinat du sultan mérinide, bientôt suivi d'une trêve, mais devait être emportée trente ans plus tard (1337) après un nouveau siège de deux ans mené par le Mérinide Abū-l-Hasān.

Tlemcen connut alors, pendant dix ans, la domination marocaine et l'influence de Fes dont, finalement, elle profita à tous égards.

Délivrée en 1348 du joug étranger par la défaite du sultan marocain en Tunisie, elle tomba de nouveau en 1352 aux mains du mérinide Abū 'Inān et ne revint aux 'Abd-al-Wādides qu'en 1359, après le soulèvement des Dawāwīda et l'avènement de Ḥammū II (1359-1389). Le long règne de celui-ci représente une période faste où le royaume de Tlemcen reprit à son compte les

desseins de conquête des Mérinides vers l'Est. Mais les expéditions furent des échecs ; celle de Bougie, en 1366, se transforma en déroute et eut des répercussions considérables. Le pouvoir royal en sortit si affaibli que les sultans de Fès ne cherchèrent plus à annexer Tlemcen et trouvèrent plus d'intérêt à soutenir les prétendants 'Abd-al-Wādides afin d'en faire des vassaux utiles.

La dynastie ne fut bientôt plus capable de défendre militairement sa capitale et ses rois se virent bien souvent dans l'obligation de chercher refuge dans les steppes, parmi leurs alliés nomades, afin d'y poursuivre la résistance aux oppresseurs. Les cent cinquante ans pendant lesquels la monarchie subsistera encore ne la verront pas redevenir maîtresse de ses destinées. Le danger ne viendra plus de Fès, où les faibles Banū Waṭṭās, successeurs des Mérinides, ne seront plus à craindre, mais de Tunis. Les deux derniers grands souverains 'hafṣides : Abū Fāris (1424) et 'Uthmān (1466), après des campagnes victorieuses, imposent à leur tour au royaume de Tlemcen des souverains de leur choix.

La faiblesse de la dynastie ranima les dissensions intérieures et la convoitise des étrangers qui firent de la dernière période de l'histoire des 'Abd-al-Wādides une époque de triste sujétion et de décadence. Tlemcen passa successivement sous la suzeraineté des Espagnols, maîtres d'Oran (1509), puis des Turcs d'Alger (1517), de nouveau des Espagnols, puis encore des Turcs, pour tomber aux mains des Sa'dides de Marrakech, auxquelles finalement les troupes turques pourront l'arracher en 1550.

Malgré la haute faveur dont jouissait sa capitale, centre d'art et de culture toujours prospère malgré les orages, et dont l'éclat brille encore de nos jours dans ses grands souvenirs religieux et mystiques, le royaume berbère de Tlemcen n'apparaît pas dans l'histoire de l'Occident musulman avec la même auréole que ses voisins de l'est et de l'ouest. Sa position géographique, si elle le mettait en mesure de jouer un rôle économique prépondérant (déboché naturel des régions sahariennes, port de Honeîn), le rendait trop vulnérable aux entreprises de ses envahisseurs. D'autre part les Arabes nomades, notamment les Banu 'Amir et les Suwayd, qui avaient finalement envahi les plaines de l'Oranie, se mêlèrent trop souvent aux vicissitudes de l'Etat et, devant sa faiblesse, lui imposèrent la collaboration ruineuse de leur force combattante toujours disponible. Ce sont eux qui, le plus souvent, nouent et dénouent le drame. Malgré la valeur du fondateur de la dynastie, la capitale ne put jamais être le centre d'un grand état ; du reste ses émirs n'eurent jamais aucune prétention religieuse ou politique au delà du domaine, toujours mouvant, de leur obédience.

Cependant il ne faut pas négliger le fait que, durant presque trois siècles, les villes du Maghreb Central se sont arabisées et ont contribué à l'arabisation du pays. La dynastie berbère des 'Abd-al-Wādides est loin de s'y être opposée. Aussi la chute du royaume de Tlemcen entraîna-t-elle également un déclin de la culture arabe.

BIBLIOGRAPHIE

- IBN KHALDOUN. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*. Trad. de Slane, t. III, p. 326-492 et t. IV passim.
- A. BEL. *Histoire des Beni 'Abd-al-Wādides, rois de Tlemcen*, Alger, 1904.
- A. BEL. Tlemcen. *Encyclopédie de l'Islam*. 1ère édition.
- W. et G. MARÇAIS. *Les monuments arabes de Tlemcen*. Paris, 1903.
- J. D. BRETHERS. *Contribution à l'histoire du Maroc par des recherches numismatiques*. Casablanca, 1939.
- G. MARÇAIS. 'Abd-al-Wādides. *Encyclopédie de l'Islam*. 2ème édition.
- CH.-A. JULIEN. *Histoire de l'Afrique du Nord. De la conquête arabe à 1830*. 2ème édition revue et mise à jour par R. Le Tourneau. Paris, 1952, p. 154-163.

G. MARÇAIS. *L'architecture musulmane d'Occident*. Paris, AMG. 1954.

C.-E. DUFOURCQ. *L'Espagne catalane et le Maghrib aux XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, 1966.

G. DEVERDUN

A13. 'ABD AL WAHHAB BEN 'ABD AL RAḤMĀN BEN ROSTEM

Iman rostémide de Tahert*, fils et successeur du fondateur de la dynastie. Sous son règne la ville de Tahert s'agrandit et se peupla (168/785-208/824). 'Abd al Wahhāb eut un début de règne difficile, à Tahert des mouvements populaires furent suscités par les Nokkarites dont la doctrine tendait à mettre l'iman sous le contrôle d'une assemblée. 'Abd al Wahhāb eut à combattre une autre secte, celle des Wāsilites qui se recrutaient surtout chez les Howāra et les Luāta. Mais son effort porta surtout sur le Jbel Nefussa. Avec l'aide des tribus berbères ibadites il assiégea Tripoli et contrôla tout le sud de l'Ifriqiya, de Zouara au pays de Kastilia (Jerd).

BIBLIOGRAPHIE

Abu Zakariyā al Wargalani. *Chronique*. Traduction. R. Le Tourneau. Rev. afric. t. 104, 1960, p. 99-176 et 322-390.

C. AGABI

A14. 'ABD AL WĀḤID BEN 'ALI AL TAMIMI AL MARRAKUŠI

Historien de la dynastie des Almohades né à Marrakech en 581/1185. Il étudia à Fes puis en Espagne où il fréquenta la cour du gouverneur almohade de Séville. En 631/1217 il partit en Egypte et y séjourna quelques années. Il fit le pèlerinage à la Mecque en 620/1223. Ce ne fut que l'année suivante qu'il rédigea son histoire des Almohades (*Al mu'jib fi talkhīs akhbār al Maghrib*).

BIBLIOGRAPHIE

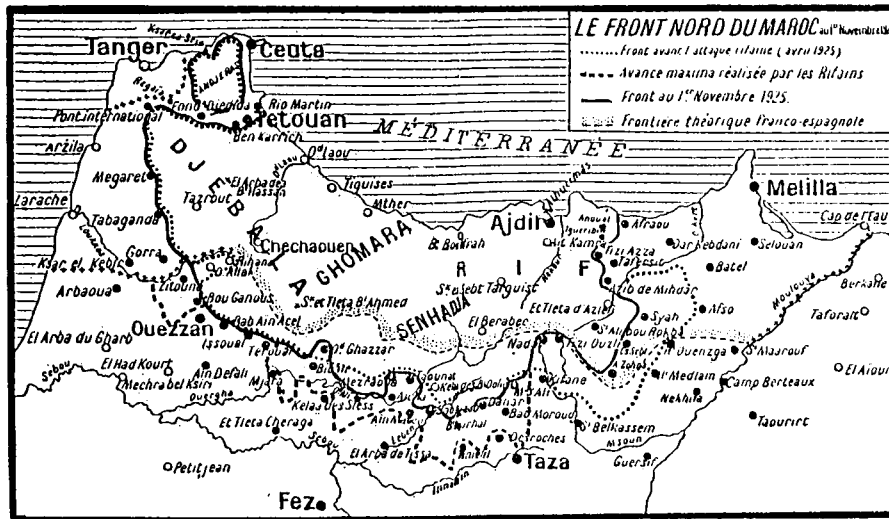
AL MARRAKUŠI. *The history of Almohades*. Trad. Dozy, Leyde 1881. Trad. Fagnan, Alger, 1873.

Voir Almohades.

C. EL BRIGA

A15. 'ABD EL-KRIM

Mohamed ben 'Abd el-Krim naquit vers 1882 chez les Aït Khattab, fraction des Beni Ouriaghel, une des tribus berbères les plus puissantes, les plus belliqueuses et les plus indépendantes du Rif central, où sa famille possédait une forte influence. Après de solides études traditionnelles à Ajdir, Tétouan et Fès, 'Abd el-Krim s'installe dans le préside espagnol de Melilla où il est, en 1906, rédacteur du journal *Telegrama del Rif*. Secrétaire du Bureau des affaires indigènes en 1907, cadi, puis cadi chef en 1914, sa collaboration avec les autorités espagnoles et ses différentes fonctions le familiarisent avec les méthodes administratives. Ses contacts avec des milieux divers lui permettent de compléter, par une riche information moderne, sa formation de lettré arabe.



La Guerre du Rif (extrait de « Abd el Krim et la République du Rif »).

Quittant l'administration espagnole, 'Abd el-Krim se fixe en 1919 à Ajdir et commence, à partir de 1920, à soulever les Beni Ouriaghel contre l'Espagne. La politique de répression, qui suit l'intervention du général Sylvestre, multiplie les ralliements au chef rifain. Aidé de son frère M'hamed, son conseiller politique, 'Abd el-Krim remporte d'importants succès. La défaite espagnole d'Anoual, le 22 juin 1921, enflamme le Rif.

Il renforce dès lors son pouvoir. En peu de temps, il crée un Etat, avec un « makhzen » (gouvernement central) qui, encore assez rudimentaire, présente un mélange de traits traditionnels et modernes.

Ses ambitions augmentent. Après n'avoir envisagé que l'indépendance de sa propre tribu des Beni Ouriaghel, il élargit son champ d'action à tout le Rif qu'il proclame république et dont il devient le président. Le choix du terme république doit, pense-t-il, attirer la sympathie occidentale et flatter les traditions démocratiques berbères. En juillet 1923, il adresse au Parlement français un appel en faveur de la « renaissance nationale » du Rif. Rapidement sa renommée devient internationale: il noue des relations avec un comité britannique, attiré par la richesse minière du Nord marocain, cherche l'appui du Komintern et du Parti communiste français, trouve des aides dans le monde islamique profondément remué par la renaissance arabe.

La proclamation d'une république indépendante du Rif, à l'intérieur des frontières nationales de l'empire chérifien, remet en cause l'autorité absolue du sultan ; mais elle représente aussi une menace sur la région frontière de la zone du protectorat français. D'où d'inévitables accrochages avec les forces françaises, protectrices de la monarchie chérifienne et soucieuses de sauvegarder la libre circulation dans le corridor de Taza.

Profitant du repli espagnol sur la côte, en 1924, et délivré de son rival Raïssouli, qu'il fait prisonnier en 1925, 'Abd el-Krim prend les devants. Ses violentes attaques, au printemps de 1925, sont difficilement contenues. Fès est menacée et 'Abd el-Krim annonce sa prise pour le mois de mai. Bloqué au sud, il envahit l'Est et l'Ouest où le ralliement des Jebala le conduit au seuil du Gharb. Il double ses hauts faits d'une vaste action auprès de l'opinion publique française et internationale.



Abd el Krim en 1925 (extrait de « *Abd el Krim et la République du Rif* »).

Le gouvernement français riposte en envoyant des renforts considérables, en unifiant le commandement militaire placé sous l'autorité du maréchal Pétain. Un accord est conclu avec l'Espagne pour une action commune. Les anciennes positions sont progressivement réoccupées. Les pourparlers de paix d'Oujda ayant échoué (mars 1926), une offensive générale franco-espagnole, sous l'énorme masse de son armement et le nombre de ses bataillons, écrase les troupes de l'émir, 'Abd el-Krim se rend le 27 mai ; le 27 août, il quitte Fès, exilé dans l'île de la Réunion.

Là, 'Abd el-Krim vit au milieu de nombreux enfants, les siens, ceux de son frère et de son oncle, dans l'atmosphère, recréée, de la civilisation villageoise du Rif. A plusieurs reprises, en 1932 et en 1936, il est question de son transfert en France. Il ne l'obtient qu'en mai 1947. Au cours de l'escale en Egypte, il s'échappe du navire qui le transporte et trouve asile au Caire (31 mai 1947).

Avec Bourguiba et les leaders nationalistes marocains 'Abd el-Khaleq Torres et Allal el-Fassi, il fonde, au Caire, le 9 décembre 1947, un Comité de libération du Maghreb arabe dont il est président à vie. Le 5 janvier 1948, l'émir lance un manifeste, contresigné par les représentants des principaux partis nord-africains, engageant la lutte pour l'indépendance de l'Afrique du Nord.

Mais 'Abd el-Krim, vieilli, aigri, hostile à la monarchie marocaine, ne peut maintenir autour de lui l'union des chefs nationalistes maghrébins. Au cours de la crise marocaine de 1953, il refuse de choisir entre les partisans du sultan déchu, Moulay Youssef, et ceux de Moulay Arafa. Il garde, les années suivantes, une intransigeance absolue. Le 4 mai 1956, il affirme encore : « Nous

n'acceptons pas de solution de compromis en Algérie, au Maroc ou en Tunisie. Nous voulons l'indépendance totale. » Il refuse de revenir au Maroc « avant que le dernier militaire étranger ait quitté le sol maghrébin » et dénonce avec violence la « trahison » des accords d'Evian. C'est au Caire qu'il meurt en février 1963, à l'âge de quatre-vingt-un ans, des suites d'une crise cardiaque.

Quel est le rôle historique d'Abd el-Krim et son exacte personnalité? La propagande des autorités du protectorat s'attachait à le dépeindre comme un de ces nombreux *roguis* (prétendants) surgis au Maroc, à l'image de Bou Hamara, qui, dans ce même Rif, quelques années auparavant, s'était dressé contre le maghzen. S'il ne fut pas le simple rebelle fanatique et ignorant, xénophobe et ne représentant que des aspirations tribales parées d'oripeaux démocratiques, fut-il, comme l'affirmaient ses partisans, le Mustapha Kemal du Maghreb qui aurait pu faire d'Ajdir l'Ankara de l'Ouest? Pour certains, par exemple Montagne, il « représente authentiquement le vieux Maroc des tribus », et « les résistances acharnées qu'oppose l'Islam traditionnel à l'influence de l'Occident ». Il est avant tout un homme du passé, un « primitif » de la révolte. D'autres, tel Pessah Shinar sont sensibles à son modernisme, à ce qu'il apporte « de neuf dans les annales politico-religieuses du Maghreb : la première manifestation d'un nationalisme arabo-berbère militant et d'un modernisme islamique dans un environnement purement berbère ».

Le retentissement de son action s'étendit du Maroc à la Tunisie et atteignit l'Orient, traversé par la crise de l'après-guerre, ébranlé par la chute du califat et la montée du nationalisme. 'Abd el-Krim personnifia en quelque sorte le refus fondamental qui marque encore profondément tout un courant de ce nationalisme.

Il ne deviendra pas seulement un des apôtres du Maghreb arabe et de son unité. La guerre du Rif servira de modèle aux mouvements d'indépendance d'autres pays colonisés. Hô Chi Minh, glorifiant en 'Abd el-Krim « le précurseur », reconnaît tout ce que les révoltes armées doivent à ce modèle de résistance militaire : action étendue et simultanée pour empêcher la concentration ennemie, mise en condition de la population, recours aux initiatives diplomatiques diverses, appel à l'opinion publique nationale et internationale, formation de comités de soutien... 'Abd el-Krim, sans conteste un des promoteurs du nationalisme maghrébin, a été également l'un des théoriciens de la lutte armée pour la libération.

BIBLIOGRAPHIE

- Abd el-Krim et la république du Rif*. Actes du Colloque international d'études historiques et sociologiques. Janvier 1973. Fr. Maspero, Paris 1976.
- AGERON CH.-R. La presse parisienne devant la guerre du Rif (avril 1925-mai 1926). *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 24, 1977, p. 7-27.
- FONTAINE P. *Abd el-Krim, origine de la rébellion nord-africaine*, Paris, 1958.
- FURNEAUX R. *Abd el-Krim, emir of the Rif*, New York, 1967.
- GABRIELLI L. *Abd el-Krim et les événements du Rif, 1924-1926*. Casablanca, 1953.
- HARRIS W. B. *France, Spain and the Rif*, Londres, 1927.
- LADREIT DE LACHARRIÈRE J. *Le rêve d'Abd el-Krim*, Paris, 1925.
- LAURE A. *La victoire franco-espagnole dans le Rif*, Paris, 1927.
- LOUTSKAIA N. S. A propos de la structure interne de la république du Rif, *Recherches africaines*, 4, 1960.
- LYAUTEY P. *Lyautey l'Africain, textes et lettres, 1919-1925*, t. IV, Paris, 1957.
- MIÈGE J.-L. L'arrière plan diplomatique de la Guerre du Rif. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 15-16, 1973, p. 219-230.
- MONTAGNE P. *Abd el-Krim, Politique étrangère*, 3, 1947.
- POWEL E. A. *In Barbary*, New York, 1926.
- ROGER-MATHIEU J. *Mémoires d'Abd el-Krim*, Paris, 1927.

- SHINAR P. Abd al-Qadir and Abd el-Krim, religious influences on their thought and action, *Asian and african Studies*, 1, 1965.
- CREMADEIL J. La France, Abd el-Krim et le problème du Khalifa, 1924-1925, *Cahiers de la Méditerranée*, juin 1973.
- SICART M. I. *Doriot et la Guerre du Rif*, Paris, 1943.
- WIRTH A. *Der Kampf um Marokko*, Munich, 1925.
- WOOLMAN N. S. *Rebels in the Rif, Abd el-Krim and the Rif rebellion*. Stanford, S.U.P., 1962, 257 p.

J.-L. MIÈGE

A16. ABEILLES (voir Apiculture)

A17. ABENNA

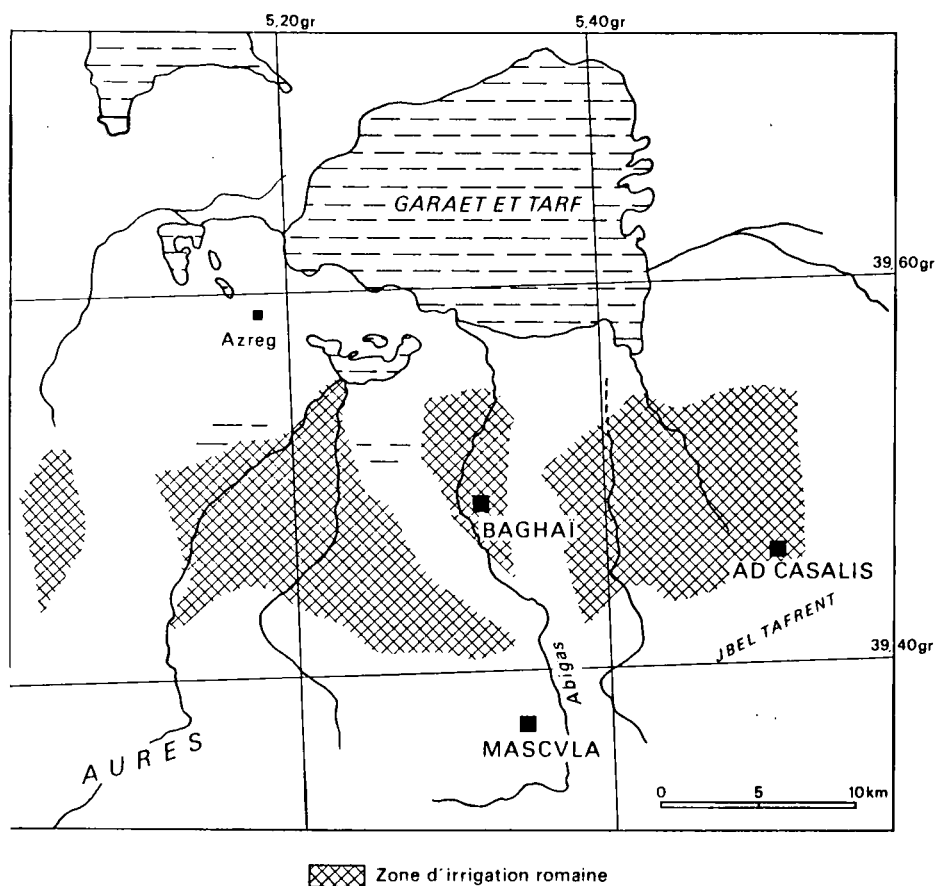
Tribu mentionnée par Julius Honorius (*Cosm.*, A 48, dans *G.l.m.*, p. 54 : *Abenna gens* ; B 48, *ibid.* : Auennei ou Auenei), qui vécut sans doute au V^e siècle de notre ère, à la suite des Bacuates (les Baquates de Maurétanie Tingitane) et des Massyles, dans une énumération dirigée des abords du Nil à l'Atlantique (cf. G. Camps, Les Bavares, peuples de Maurétanie Césarienne, dans *R. afr.*, XCIX, 1955, pp. 248-250). Or nous savons par Philostrate (*Vita Apoll.* V, 1) que le promontoire d'Abila* (presqu'île de Ceuta) était appelé aussi Abinna. Orose (*Adv. pag.* 1, 2, 47) le nomme *Abennae* et Eustathe (*comm. ad Dionys.*, 64, dans *G.g.m.* II, p. 228) tient *Abenna* pour un nom indigène. Bien que les Massyles mentionnés par Julius Honorius avant l'*Abenna gens* aient été indûment situés par des auteurs du Bas-Empire aux abords du détroit de Gibraltar, il est possible qu'il n'en aille pas de même de l'*Abenna gens* et qu'il faille refuser de l'identifier aux *Abannae* ou *Abanni* d'Ammien Marcellin, comme l'avait proposé J. Schmidt (art. *Abanni*, dans *P.W.*, *R.E.*, I, 1, col. 13). D'après Strabon (III,5,5), Eratosthène situait le mont *Abilux* dans le *Metagonion*, domaine d'une peuplade numide ; opinion niée par Artémidore. L'*Abenna gens* serait donc identique aux *Métagônitae* de Ptolémée (IV, 1, 5, éd. C. Müller, p. 585) qui bordent le détroit du côté africain.

J. DESANGES

A18. ABIGAS

Fleuve descendant du versant nord de l'Aurès, cité par Procope au cours du récit de la campagne de Solomon contre les Maures de Iabdas en 539. Ce fleuve coulait tout près de *Bagai** (Ksar *Baghai*), cette proximité permet de rejeter l'identification avec l'oued *Chemora* proposée par Payen. Depuis Ch. Tissot, il est admis que l'*Abigas* est l'oued *Bou Roughal* qui alimente la *Garaet* et *Tarf* après avoir pris le nom d'oued *Baghai*. Il n'est pas impossible que le nom du fleuve a-*Biga(s)* et celui de la ville de *Bagai* soient issus de la même racine.

Procope rapporte comment ce fleuve, dont les eaux pouvaient être partagées entre de nombreux canaux d'irrigation, fut détourné sur le terrain où campait l'avant garde des troupes byzantines, le transformant en un marais impraticable. Les nombreux ouvrages d'hydraulique antique reconnus dans la plaine du *Tarf* donnent du crédit aux propos de l'historien byzantin.



Le fleuve Abigas et la région de Baghāi dans l'Antiquité (Dessin S. de Butler).

BIBLIOGRAPHIE

PROCOPE. *Guerre des Vandales*, II, 19.

TISSOT Ch. *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*. Paris, Imprimerie nationale, 1884, t. 1, p. 52-53.

DIEHL Ch. *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique*. Paris, 1896.

GSELL S. *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 28, Aïn Beida, n.° 68.

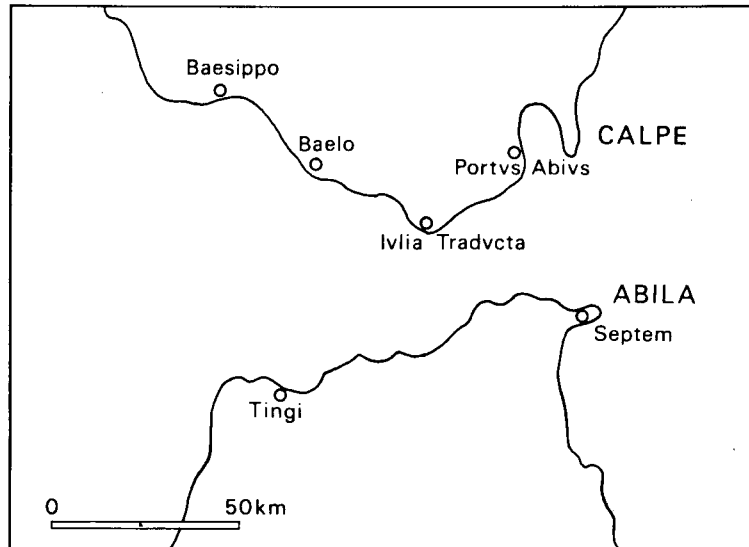
BIREBENT J. *Aquae Romanae. Recherches d'hydraulique romaine dans l'Est algérien*. Service des Antiquités d'Algérie, 1964, p. 247.

G. CAMPS

A19. ABILA

Nom de l'une des deux Colonnes d'Hercule, celle qui se trouvait sur le continent africain. C'est le jbel Acho qui occupe l'extrémité de la presqu'île de Ceuta, l'antique Septem. D'après Pline l'Ancien (V, 18), le mont Abila, malgré sa situation septentrionale, nourrissait des éléphants. Il est possible que l'*Abenna* gens*, mentionnée par Julius Honorius ait occupé cette région.

Philostrate (*Vita Apollonii*, V, 1) dit expressément que le promontoire d'Abila était aussi nommé Abinna. On doit également rappeler l'existence d'un mont Abilux dans le Matagonium (c'est-à-dire la région de Tanger) d'après Eratosthène cité par Strabon (III,5,5.).



Les colonnes d'Hercule : Abila et Calpe.

BIBLIOGRAPHIE

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre V, 1-146. 1ère partie (L'Afrique du Nord). Texte traduit et commenté par Jehan Desanges. Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 147-149.

G. CAMPS

A20. ABITINA (voir Martyrs)

A21. ABIZAR

Localité située sur le versant méridional du massif montagneux côtier de Grande Kabylie, à quelques kilomètres, à vol d'oiseau, au Sud-Est de Tizirt, où fut découverte, en 1859 une stèle de grand intérêt. Haute de 1,25^m et large vers le sommet de 1,10^m, elle se présente sous la forme d'une dalle de grès aux contours assez irréguliers, en particulier à droite.

Un homme y est représenté à cheval et armé. L'homme dont le visage et le torse sont en position frontale est placé au milieu de la stèle. De la main gauche tendue vers l'avant du cheval, il tient trois lances et un bouclier rond, au centre duquel un cercle incisé suggère l'existence d'une bosse. La main droite est levée : entre les quatre doigts réunis et le pouce, est dessiné un petit objet rond et creux dans lequel on a voulu voir soit une arme de jet (boule de pierre ou de fer) soit une offrande (en particulier une monnaie)? Le visage est rond, très simplifié. Un bourrelet léger l'entoure : coiffure naturelle ou artificielle? L'homme est barbu et cette barbe est très pointue.

En avant du cheval, dans le peu d'espace laissé libre, courent un chien et une autruche, placés à deux niveaux différents. Entre le bras du cavalier et la croupe du cheval, a trouvé place un petit personnage qui brandit un sceptre ou une massue et qui paraît en mouvement, à cause de la disposition de ses jambes. Une pendeloque à deux boules orne le cou du cheval.

Le relief très plat est obtenu par des coups de ciseaux dont la trace est encore sensible par endroits et si la stylisation est très poussée, certains détails ont cependant été précisés : telles la crinière et la queue du cheval.

A cette stèle sont venues s'en ajouter d'autres d'une iconographie semblable ou voisine. L'une d'elles provient de Bon Djemaa (douar Yaskren), à 6 km environ au sud-ouest d'Abizar. La stèle est brisée en deux morceaux. On distingue nettement le cavalier et son cheval. Le cavalier a la main droite levée. Deux pointes de flèches – verticales, ici – indiquent qu'il les brandissait de la main gauche ; peut-être avait-il aussi un bouclier. P. Vuilleumier a noté que,



Stèle d'Abizar (Photo G. Camps).

dans la main droite, se trouve le même objet rond qu'à Abizar. Derrière le cavalier, un personnage est debout ; il lève, lui aussi, la main droite. A la différence du petit personnage d'Abizar, il a un vêtement long. Techniquement, la sculpture se rapproche de celle d'Abizar par un « burinage et piquetage combinés ».

A ces documents anciennement connus est venue s'ajouter une nouvelle pierre, celle de Cherfa, près de Tizirt. Sur la dalle de grès est représenté un cavalier qui tient de la main gauche le bouclier rond et trois javelots ; la main droite, levée, est mutilée. Le personnage a une tête dessinée selon le même schéma qu'à Abizar : visage rond et barbe pointue ; peut-être avait-il une moustache. Il n'y a pas trace d'inscription.

L'autre groupe de stèles vient, non plus de la région située entre l'oued Sebaou et la mer, mais d'une zone située de part et d'autre du cours de l'oued qui coule nord-sud, après avoir pris sa source dans le Djurjura.

Une pierre a été trouvée près d'Ifira, à Thala Gala. « On ne distingue malheureusement sur la pierre, que les deux jambes du cavalier et les quatre pattes du cheval qui lève et allonge celle de devant comme s'il voulait galoper ou sauter un obstacle » écrit M. Vuilleumier. Les trois autres pierres viennent de Souama et de ses alentours.

En 1910, Boulifa a signalé, à Souama, une dalle qui a été portée, comme les autres, au musée d'Alger. Là, c'est par un piquetage très net et par un dessin au trait qu'est représenté le cavalier à barbe triangulaire qui a la main droite levée et qui tient de la gauche le bouclier rond (avec élément central circulaire) et deux lances. Le corps est toujours de face tandis que le cheval est de profil : ici, cependant, la distorsion est rendue très sensible par la disproportion entre les jambes et le torse du cavalier. Alors qu'à Abizar, ce torse est relativement élancé, si bien que l'on peut hésiter entre une vision de face ou de profil, ici la carrure est telle que l'incertitude est levée et, du même coup, l'élégance de la silhouette disparaît.

À Thinesouine, entre Souama et Ifira, sur la rive droite du Sebaou, toujours en 1910, Boulifa a trouvé un fragment de stèle de cavalier. Une gravure au trait fait apparaître un personnage à barbe triangulaire qui lève la main droite et tient le bouclier rond et deux lances. La crinière que l'on distingue au bas, sur la cassure, enlève tout doute quant à l'existence d'un cheval.

Celui-ci est absent de la dernière stèle de la région de Souama, connue aussi depuis le milieu du XIX^e siècle. Personnage de face, tête arrondie, barbe en pointe, bouclier et deux lances, bras droit levé, dessin au trait : on retrouve donc là les éléments habituels. La différence vient du fait que l'homme est à pied.

Ces stèles, qui sont toutes gravées sur des dalles de grès brunâtre, forment une série homogène. Sur une seule, on n'a pas trouvé d'inscription libyque : celle de Thala Gala, mais la pierre est incomplète. Sur une seule, il n'y a pas de cheval. Partout, le personnage –cavalier ou non –lève la main droite, tient un bouclier rond (absent par la cassure à Bou Djemaa), deux (Bou Djemaa, Souama, Thinesouine) ou trois lances (Abizar). Il paraît avoir dans la main droite un objet énigmatique sur deux pierres (Abizar, Bou Djemaa) ; dans le haut Sebaou, ce détail a disparu et la main se dresse seule.

Un des problèmes que posent les stèles libyques de Kabylie, est celui de leur date. S'agit-il de monuments préromains ou plus tardifs : de la période de l'occupation romaine ou du moment où les liens se sont distendus et ont cessé avec l'empire ? La réponse est d'autant plus difficile à donner que les thèmes représentés sont, sinon très communs, du moins très répandus et cela de façon ancienne. D'autre part, même si l'on saisit des ressemblances et des faisceaux de convergences convaincantes, le lecteur sera toujours en droit de penser à

des résurgences et, de fait, j'ai moi-même hésité avant de proposer une hypothèse. Enfin, il y a toujours une dernière raison d'hésiter : quelle est dans ces créations la part qui revient au passé de l'Afrique (et à un passé si complexe et fait d'influences mêlées) et celle qui revient aux échanges avec les rives de la Méditerranée? Quoi qu'il en soit, il faut bien tenter de trancher.

L'image la plus riche est celle d'Abizar où l'on a reconnu une chasse à l'autruche*. On sait que cet oiseau vivait dans l'Afrique du Nord à une date encore récente. Les mosaïques de chasse africaine montrent que le thème iconographique était à la mode, en particulier à la fin de l'antiquité. Par exemple, dans la chasse de la maison du Front de mer d'Hippone, ces oiseaux fuient avec des gazelles devant les chasseurs ; l'un d'eux est à pied, l'autre à cheval, et –j'y reviendrai– ce dernier lève le bras droit et tient de la main gauche bouclier et lances. Une récente découverte de Mademoiselle Kadra sur le site des djédars* de la région de Tiaret vient d'apporter une chasse de l'autruche avec un cavalier et des aides, sculptée sur une pierre du parapet qui entoure la terre plein d'un de ces grands tombeaux du V^e siècle. On voit donc apparaître une relation entre les images qui constituent le décor de la maison –et dont la signification est à rechercher dans l'ensemble des représentations qui traduisent l'idéologie de la classe dominante– et les images de la tombe.

Cette relation est, aussi, bien attestée, si l'on considère la chasse à cheval ou à pied en général sur les tombeaux.

Il y a donc jusqu'à la fin de l'antiquité, en Afrique même, une iconographie de la chasse, fréquente dans l'art funéraire et l'on retrouve là quelque chose qui est bien connu par ailleurs, sinon parfaitement expliqué. Reste à examiner plus précisément les gestes et les détails de la chasse.

Repartons du cavalier de la stèle d'Abizar : il a le bras droit levé et tient, de la main gauche, lances et bouclier. Sans doute, le geste du cavalier au bras droit levé dérive-t-il de modèles hellénistiques : citons, à titre d'exemples, la scène de chasse d'une métope du sanctuaire de Dionysos à Thasos ou, dans un contexte tout différent, telle stèle au dieu cavalier thrace. On pensera aussi au cavalier qui combat sur les bas-reliefs nord du mausolée de Glanum, sur des sarcophages comme celui dit d'Alexandre à Sidon, ou encore au guerrier maure de la colonne Trajane.

Ce modèle s'est maintenu dans des représentations plus tardives, sur les mosaïques africaines à scènes de chasse. Un des exemples les plus significatifs se trouve sur le grand panneau de la chasse d'Hippone où un galop emporte un cavalier au bras droit levé. A gauche, il tient un bouclier ovale et deux lances. Détail à noter : des autruches figurent parmi les bêtes poursuivies. Un même cavalier apparaît sur une mosaïque de *Lepcis magna*. Il est emporté par son cheval vers la gauche du panneau ; il lève la main droite et tient, de la gauche, le bouclier ovale décoré et deux lances. Sur la mosaïque d'Al Asnam, s'affrontent un cavalier au bouclier ovale et une panthère (?). Parfois comme à Kherredine et dans deux exemples très tardifs de Carthage, la seule arme qu'ait le cavalier est la lance dont il menace une bête. Enfin, le geste du cavalier au bras levé, sans arme, est fréquent ; soit parce que le cavalier a jeté sa lance et atteint l'animal : ainsi à Djémila ou à Cherchel ; soit parce que le cavalier est simplement représenté au galop, comme à Henchir M'rira, à El Djem, à Bordj Djedid et sur un relief d'Henchir Djelaounda.

La lance est donc bien une arme de la chasse et le cavalier en emporte d'ordinaire deux ou trois. Sur un panneau de la villa des *Laberii* d'Oudna, un cavalier a deux lances dans la main gauche et jette la troisième sur la bête chassée ; deux autres cavaliers ont chacun deux lances. Ce même détail à



Stèle de Thinesouine (Photo M. Bovis).

Hippone se répète deux fois pour des cavaliers et une fois pour un chasseur qui marche à pied.

Le cavalier chasseur a souvent un bouclier, bouclier qui dessine un ovale sur les mosaïques. Réalité ou réalisme d'une perspective : on hésitera d'autant plus que dans la chasse d'Hippone, les boucliers qui délimitent le piège sont nécessairement en oblique et pourraient être des boucliers ronds. Les boucliers de Kabylie sont ronds et le cercle intérieur suggère l'existence d'un *umbo* relativement important mais qui n'occupe pas tout le champ, ce qui les différencie des boucliers ronds du mausolée du Kroub, de Kbor Klib et de Chemtou où presque toute la surface est bombée –mis à part un bord étroit plat–, mais qui les rapproche d'autres boucliers. D'abord ceux des stèles d'El Hofra ou du trophée de Constantine que M. G. Ch. Picard avait proposé de placer à l'époque flavienne. Mais aussi on pensera à ces objets ronds que l'on voit sur les stèles libyques de la région de Sila et du Djebel Fortas, au sud-est de Constantine. Qui plus est, ce bouclier rond est l'arme défensive que tiennent les cavaliers maures, si caractéristiques par leur chevelure, de la colonne Trajane.

L'analyse des stèles d'Abizar peut aller plus avant. Les deux stèles funéraires de Diar Mami se distinguent par un détail important : dans celle des années 264-279, le cavalier est en position frontale sur un cheval galopant vers la droite, tandis que sur la pierre non datée le cavalier est présenté de profil. On a, depuis Rodenwald, suffisamment attiré l'attention sur cette évolution de la représentation humaine pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister. On relèvera seulement que les pierres d'Abizar et de la Kabylie témoignent d'une telle fidélité à la représentation frontale et médiane que l'on se demandera si cette tendance ne se place pas dans le prolongement d'une œuvre comme celle de Diar Mami.

Cette façon de représenter le cavalier a plusieurs parallèles en Afrique même. Elle est à rapprocher d'une image de saint Théodore qui se voit sur des carreaux en terre cuite d'époque byzantine. Schématisation et frontalité se retrouvent sur une scène énigmatique d'un des dossierets de la basilique chrétienne de Tizirt, sur le littoral kabyle.

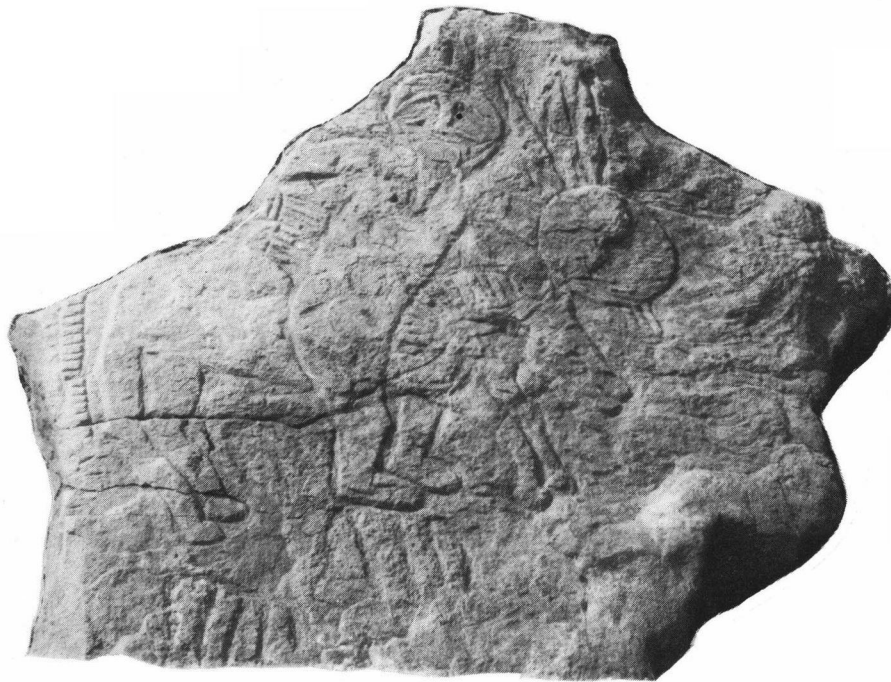
Il y a plusieurs façons de rendre schématiquement un visage : de profil ou de face, par un arrondi, un ovale ou un cercle, ou par un triangle. Or, c'est une solution intermédiaire originale qui a prévalu en Kabylie, à cause de ces visages à barbe pointue : d'où ce dessin complexe d'Abizar qui juxtapose ovale et triangle de la barbe et cette évolution vers une forme arrondie au sommet et triangulaire à la base comme dans la région de Souama. Un rapprochement s'était imposé, lors de l'étude de la pierre de Ksar Sbahi où, par deux fois, on voit une semblable réduction du visage à des formes simples, mais rarement juxtaposées. On peut citer d'autres éléments de comparaison : d'abord une plaque de terre cuite conservée au musée de Tebessa, un visage sur une lampe inédite du musée de Constantine, et aussi peut-être – bien que très fruste – la tête du Daniel de Tizirt. Ce type de simplification se retrouve hors d'Afrique.

Il me semble donc que l'on se trouve devant une convergence de faits. Le schéma iconographique de la chasse se rattache à un courant d'images bien connues, passées du monde hellénistique dans celui de l'Afrique romanisée. La geste même du cavalier est étroitement liée aux représentations de la chasse connues par les mosaïques des III^e et IV^e siècles. La volonté de frontalité et de stylisation se retrouve dans d'autres œuvres de la fin de l'Antiquité. Enfin, les détails du visage rattachent les stèles d'Abizar et de la région à des sculptures que l'on ne peut placer avant le V^e ou même le VI^e siècle. L'hypothèse d'une réapparition à la fin de l'antiquité de formes héritées d'un passé berbère, peut donc difficilement être soutenue ; en tout cas, elle ne peut reposer sur des arguments stylistiques.

P.-A. FÉVRIER

Abizar

Les stèles du groupe d'Abizar ont généralement été rapportées à l'époque des royaumes numide et maure. Les arguments présentés par P.-A. Février en faveur d'une attribution plus tardive, au Bas Empire ou même à la fin de l'Antiquité sont impressionnants ; ils ne m'ont cependant pas convaincu car ils reposent essentiellement sur des rapprochements stylistiques ou symboliques (scène de chasse, héroïsation du personnage présenté de face, attitude du cavalier). Il y a certes des ressemblances étonnantes dans la façon de rendre le visage dans les stèles du groupe d'Abizar et sur la figurine qui orne le petit côté de l'énigmatique pierre sculptée de Ksar Sabahi (P.-A. Février et J. Marcillet-Jaubert, *Pierre sculptée et écrite de Ksar Sabahi* (Algérie), M.E.F.R. LXXVIII, 1, 1966, p. 141-185), mais on trouve les mêmes procédés de stylisation sur un *solidus* de Phocas (R. Guéry, C. Morrisson, H. Slim, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Rougga. III Le trésor de monnaies d'or byzantines*. École franç. de Rome, 60, 1982, pl. XII, n.º 48) et sur un faux contemporain acquis à Djemila. Je suis, en revanche, bien plus attiré par les ressemblances entre ces stèles, généralement associées à des inscriptions libyques et les autres monuments d'âge pré-romain sur lesquels figurent les mêmes petits boucliers ronds munis d'un large *umbo* lui-même circulaire, boucliers qui sont différents de ceux portés par les romains figurés dans les mosaïques



Stèle de Cherfa (Photo J.-C. Musso).

et dans les bas-reliefs : les boucliers romains sont rectangulaires ou ovales ; quant aux boucliers circulaires (*clipeus, orbis*) des fantassins du Bas Empire et de l'époque byzantine ils sont bien plus grands que les rondaches en cuir des cavaliers maures et numides. Non seulement ce type de bouclier africain apparaît dans les stations rupestres du Sud marocain (cavaliers de Tinzouline), sur les stèles libyques de la région de Bordj el Ksar (*R.I.L.*, n.º 809) mais il est encore représenté en relief sur les faces externes des piliers du deuxième étage du mausolée du Khroub qui est vraisemblablement le tombeau de Micipsa et dans la fresque du « hanout » de Kef el Blida (Tunisie) qui est d'âge pré-romain. Les personnages des stèles du groupe d'Abizar sont armés non pas de lances mais de trois, exceptionnellement de deux, javelots à large fer. La faible longueur des hampes, en font plutôt des sagaies, comparables à celles qui figurent en grand nombre dans l'art rupestre de l'Âge des métaux du Haut Atlas marocain. Ces armes défensives et offensives des cavaliers du groupe d'Abizar répondent exactement à la description que donne Strabon (XVII, 3,7) : « (Les Maurusiens) combattent la plupart du temps à cheval au javelot... ils se servent du petit bouclier rond, du court javelot à large fer ». Cet équipement qui de l'aveu même de Strabon, est le même pour les Numides Masaesytes, est en fait celui commun à tous les groupes berbères, il se retrouve identique jusque sur les rochers gravés de l'Air. Quant à la représentation frontale des cavaliers, il serait vain de lui rechercher une valeur chronologique. Elle fut, certes, particulièrement appréciée des artistes byzantins, mais il n'empêche qu'en Afrique du Nord elle n'est pas inconnue à l'époque pré-romaine (peinture de Kef el Blida déjà citée), elle apparaît même dès les origines de l'art rupestre, tel le personnage gravé de la région de Kheloua Sidi Cheikh (G. Camps, *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, 1974, fig. 99) qui avec sa barbe en pointe, ses yeux globuleux et l'absence de bouche ressemble étrangement aux personnages des stèles du groupe d'Abizar.

Il n'en appartient pas moins à l'école la plus ancienne du grand style naturaliste, antérieur au IV^e millénaire avant notre ère.

Il est un autre trait archaïque de ces stèles du groupe d'Abizar à relief plat, qui n'a pas été suffisamment signalé, c'est qu'elles sont toutes brutes et n'ont reçu aucune forme géométrique, contrairement aux grands monolithes des chefs numides de la région de Constantine qui eux aussi représentent des personnages dans une frontalité naïve (« menhirs » de l'Ain Khanga). On ne comprendrait pas pourquoi ces chefs kabyles, dans une région fortement romanisée, auraient, au V^e siècle poussé leur goût primitiviste jusqu'à commander des épitaphes (?) sur des dalles qui ne sont même pas dégrossies. On ne comprendrait pas plus pourquoi ces chefs dont les familles étaient en contact avec la culture classique depuis plusieurs siècles auraient négligé l'utilisation du latin alors que, par exemple, leur contemporain le roi des Ucutamani (*C.I.L.* VIII, 8379-20216), dans une région encore moins accessible, faisait graver une longue dédicace sur les rochers du col de Fdoulès.

La découverte récente, dans la région de Lakhdaria d'une stèle libyque représentant un personnage vu de profil et un cheval vient renforcer notre opinion sur l'âge des stèles du groupe d'Abizar. Cette figure est flanquée de part et d'autre d'une inscription libyque, en caractères orientaux, qui mentionne la fonction ou le titre de GLDMSK, ce groupe de lettres se retrouve dans l'une des inscriptions bilingues de Dougga (R.I.L. n.º 2) qui est la dédicace du temple de Massinissa, datée de 139 av. J.-C. Or ce chef ainsi représenté porte entre les doigts de la main droite la même cupule circulaire que les personnages figurés sur les stèles du groupe d'Abizar. Ces objets sphériques sont vraisemblablement des signes d'autorité, or ils ne figurent pas parmi les insignes du pouvoir qui étaient remis aux roitelets africains au moment de leur intronisation (Servius, Procope, *Bellum Vandalorum*, XXV, 5, 8).

Il me semble donc que l'âge des stèles kabyles du groupe d'Abizar correspond à leurs caractères archaïques et qu'elles sont pré-romaines.

G. CAMPS

BIBLIOGRAPHIE

- AUCAPITAINE J. Ruines romaines à Abizar, tribu des Beni Djennad et chez les Beni Raten (Kabylie). *Rev. archéologique*, t. XVI, 1859, p. 25-31.
- BASSET R. Note sur les inscriptions libyques d'Ifri n'dellal près d'Ifira, *C.R.A.I.*, 1909, p. 590-592.
- BOULIFA. Nouveaux documents archéologiques découverts dans le Haut Sebaou, *Rev. africaine*, t. LV, 1911, p. 16-41.
- CAMPS G. *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris AMG, 1961, p. 102 et 505.
- CHABOT J.-B. *Recueil des inscriptions libyques*, Paris, Imprimerie nationale, 1940-1941, n.º 846, 849, 851.
- CHAKER S. Une inscription libyque du Musée des Antiquités d'Alger. *Libyca*, t. XXV, 1977, p. 193-202.
- DOUBLET G. *Musée d'Alger*, 1890, p. 72-73 et pl. VI.
- FEVRIER P.-A. L'art funéraire et les images des chefs indigènes dans la Kabylie antique. *Actes du 1er Congrès d'Etudes des Cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*. Alger. SNED, 1973, p. 152-169.
- FEVRIER P.-A. *L'art de l'Algérie antique*. Ed. de Boccard, 1971.
- GSELL S. *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 6, Fort-National, n.º 53, n.º 49.
- LEGLAY M. *Saturne Africain, Histoire*. B.E.F.A.R. 205, 1966, p. 34, 46.
- POYTO R. et MUSSO J. CL. Stèle libyque de Cherfa (Tigzirt-sur-mer). *Libyca*, t. XVI, 1968.
- VUILLEUMIER P. *Musée d'Alger, Supplément*, 1928, p. 15, 1.

A22. ABŪ BAKR B. 'UMAR AL LAMTŪNĪ

Chef de guerre almoravide et, surtout, véritable fondateur de Marrakech, il était le frère de Yahyā b. 'Umar qui devint, à la mort de Yahyā b. Ibrāhīm, le chef de la Confédération berbère des Ṣanhādja du Sahara atlantique (Lamtūna, Gudāla et Masūfa).

Les deux frères furent les premiers à rejoindre le réformateur malékite 'Abdullāh b. Yāsīn dans son île – ribāt de la côte maurétanienne, d'où devait sortir le puissant mouvement almoravide.

Après la mort de Yahyā b. 'Umar, au Soudan, en 1055, et celle de 'Abdallāh b. Yāsīn au Maroc en 1059, Abū Bakr devint le seul chef des Almoravides. Il prit alors la décision de fixer le centre principal de son action à Aghmat et confia le commandement des troupes chargées d'envahir le Maghreb à son cousin Yūsuf b. Tašfin.

Mais sur les interventions incessantes des habitants d'Aghmat et de sa région, Abū Bakr se laissa finalement convaincre de créer une nouvelle capitale, mieux située à tous égards que la première. Sur les conseils des experts, il prit alors la décision de la fixer sur le site actuel de Marrakech où, pour mettre à l'abri son harem, ses trésors et sa garde, il construisit une casbah, le fameux château de pierre (Kaṣr al-Ḥadjar). Le transfert d'Aghmat à Marrakech eut lieu, d'après l'historien marocain al-'Idhārī, le 7 mai 1070 (manuscrit du Bayān almoravide).

Par la suite, à une date que la même source nous dit être en rabī'īl 463/janvier 1071, Abū Bakr reçut des nouvelles alarmantes du désert. Pour pouvoir voler au secours de sa tribu, il abandonna à Yūsuf b. Tašfin, le gouvernement des conquêtes almoravides, la ville en construction et même sa femme, Zaynab, qu'il répudia légalement afin qu'elle pût se remarier avec Yūsuf après le délai de viduité imposé par la loi musulmane.

Il ne revint au Maghreb, après avoir mis l'ordre au désert, qu'en 465/1072-73. Il s'installa, prudemment, à Aghmat, car il comprit vite que son cousin Yūsuf ne lui rendrait ni le commandement des terres conquises, ni Marrakech, ni Zaynab. Il sut accepter les cadeaux importants qui lui furent offerts et, la face sauvée, il retourna auprès des siens, pour reprendre la guerre sainte contre les Noirs. Ce champion de la foi islamique fut tué, en 468/1075-76, au nord du fleuve Sénégal, dans le massif du Tagant où son épitaphe lapidaire a été retrouvée.

Son fils Ibrāhīm vint alors au Maroc pour réclamer la couronne de son père, mais de judicieux conseils de prudence et de substantiels cadeaux encouragèrent son effacement définitif.

N.B. Abū Bakr frappa monnaie à son nom dès 450/1058.

BIBLIOGRAPHIE

- BRETHES J. D. *Contribution à l'Histoire du Maroc par les recherches numismatiques*. Casablanca, 1939.
TERRASSE H. *Histoire du Maroc*. t. I, Casablanca, 1949.
BOSH VILA J. *Les Almoravides*. Tetouan, 1956.
DEVERDUN G. *Marrakech des origines à 1912*. t. I, 1959, t. II, 1966.

G. DEVERDUN

A23. ABŪ ḤAFṢ ‘UMAR INTI

Principal lieutenant d'Ibn Tumert fondateur du mouvement almohade. Il se nommait Faskāt u-Mzāl et appartenait à la tribu des Hintāti. Il reçut d'Ibn Tumert lui-même le nom sous lequel il est connu, ainsi que sa descendance, dans l'Histoire. Ce chef berbère joua un rôle considérable. Dès 514/1120 il avait hébergé le futur Mahdi dans le Haut Atlas, chez les Masmouda. Il fit partie du Conseil des Dix qui constituait l'instance suprême du mouvement almohade. Ibn Tumert avait la plus entière confiance en lui. C'est Abū Ḥafṣ qui était chargé de porter son bouclier. A la mort du Mahdi c'est Abū Ḥafṣ qui réussit à faire admettre, malgré son origine zénète, 'Abd al-Mumin al-Kumi comme calife. Abū Ḥafṣ et ses proches sont, sous le règne d'Abd el-Mumin, au sommet de la hiérarchie almohade et participent activement au triomphe militaire. En 1145 Abū Ḥafṣ s'empare d'Oran, deux ans plus tard il écrase le mouvement anti-almohade de Umar ben al-Ḥayyāt, en 1154 c'est encore Abū Ḥafṣ qui combat les Gazzūla* au delà de l'oued Dra'. Il combat également en Espagne et fut peut-être un temps gouverneur de Cordoue. Sous le règne de Abū Ya'qūb Yūsuf il doit encore se battre contre les Gumāra qui s'étaient révoltés et on le retrouve en 1169 en Espagne. C'est à son retour d'Espagne en 57/1175 qu'il meurt, de maladie, à Salé.

Très fidèle à la mémoire du Mahdi dont il avait été le plus proche compagnon, le cheikh Abū Ḥafṣ occupa à la cour des deux premiers califes les fonctions les plus honorifiques, ce qui ne l'empêchait pas de garder son franc parler de montagnard ; il remplaça dans la capitale Abd al-Mumin quand celui-ci combattit en Ifrīqiya. Abd al-Mumin mourut alors que Abū Ḥafṣ était en Espagne, sa succession ne se fit pas sans difficultés. La proclamation d'Abū Ya'qūb Yūsuf ne fut pas tout de suite reconnue par Abū Ḥafṣ qui aurait préféré Muhammad, mais il servit aussi fidèlement le nouveau calife que son prédécesseur. Comme l'écrit E. Levy Provençal : « jusqu'à sa mort... ce Berbère intrépide, général victorieux, conseiller avisé et shaykh vénéré apparaîtra sans cesse au premier plan de la scène de l'Histoire du Maghrib, d'al Andalus et de l'Ifrīqiya » C'est dans ce dernier pays que devaient régner ses descendants, les Hafside.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Almohades.

LEVI-PROVENÇAL E. *Documents inédits d'histoire almohade*. Paris, 1928.

LEVI-PROVENÇAL E. *Un recueil de lettres officielles almohades*. Paris, 1942.

BRUNSCHVIG R. *La Berbérie orientale sous les Hafside des origines à la fin du XV^e siècle*. Paris, Maisonneuve, 1940.

C. EL BRIGA

A24. ABŪ HAMMŪ MUSA

Nom porté par deux souverains de la dynastie des Abd el-Wadides de Tlemcen.

Abū Hammū Musa I^{er} régna de 707/1308 à 718/1318 successeur de Abū Zaiyān, il est le quatrième roi abd-el-wadide. Il réussit à contenir les Mérinides et après avoir assis son autorité sur les tribus remuantes du Chélif et du Titteri il envoie vers l'est des expéditions contre Bougie et Constantine. Sur le plan intérieur il restaure la ville de Tlemcen qui avait considérablement souffert des huit ans de siège mérinide (1299-1307). Il fait construire de nouveaux

remparts. Cependant il semble avoir rencontré une opposition violente auprès de ses sujets, son fils Abū Tashfin Ier ayant gagné la confiance d'une partie de l'armée le fait assassiner et s'empare du pouvoir en 718/1318.

Abū Hammū Musa II – Restaurateur du royaume abd-el-wadide en 774/1372. Né et élevé en Espagne, tandis que régnaient à Tlemcen ses deux oncles Abū Said et Abū Thābit, Abū Hammū devint un fin lettré. Rentré à Tlemcen, il subit le sort de sa famille lors de la bataille de la plaine d'Angād ; avec l'un de ses oncles survivant, Abū Thābit, il s'enfuit et trouva refuge, après la mise à mort de son oncle, à Tunis où il fut bien accueilli par les Hafsides. Ces derniers trouvèrent en Abū Hammū un auxiliaire utile dans la longue lutte d'influence qui les opposait aux Mérinides. La mort du sultan mérinide Abū 'Inan favorise le retour d'Abū Hammū ; en 760/1359 il est proclamé roi. Mais ce n'est qu'un moment de répit, les Mérinides occupent à deux reprises Tlemcen et de nouveau en 772/1370 : cette fois la cause d'Abū Hammū semble définitivement anéantie : le chef abd-el-wadide se réfugie au Mzab et les armées de Fès occupent tout le royaume. Cette conquête demeure cependant précaire et la mort du sultan Abū Faris 'Abd el-Azziz en 774/1372, suivie de l'évacuation de l'armée mérinide, permet aux Tlemcéniens de rappeler leur souverain. Mais la fin de son règne demeure troublée, cette fois-ci par des querelles intestines suscitées par son fils aîné Abū Tašfin* qui, avec l'aide des Mérinides le vainquit devant Tlemcen. Abū Hammū, qui avait composé un traité de morale à l'usage de ce même fils (« *Le chapelet de perles* ») périt les armes à la main, et sa tête plantée au haut d'une pique fut présentée à Abū Tašfin (1389).

Pendant ce règne si malheureux, Tlemcen connut cependant, sous l'influence de ce prince lettré et artiste, de brillantes fêtes, en particulier lors de la célébration du Mouloud, dont les chroniqueurs ont laissé la description, ainsi que celle de la fameuse horloge du palais d'Abū Hammū.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Abd-el-Wadide.

C. EL BRIGA

A25. ABŪ ḤĀTIM YA'QŪB

Chef ibadite d'origine Huwwara qui prit la tête de la dernière grande insurrection kharedjite au Maghreb (772-773). Il réussit à regrouper sous son commandement des contingents venus de Tripolitaine et de Tahert et assiégea dans Tobna le gouverneur de l'Ifriqiya, Omar ben Hazarmard. Celui-ci qui avait réussi à se dégager fut de nouveau enfermé dans Kairouan ; après avoir résisté de longs mois aux assauts d'Abū Ḥātim il se fit tuer au cours d'une sortie. Abū Ḥātim se porta alors à la rencontre d'une puissante armée abbasside composée d'Orientaux et d'une fraction des Howāra, les Malila. La bataille eut lieu en Tripolitaine, à Meghmedas où Abū Ḥātim battit l'avant-garde du nouveau gouverneur, Yazīd ben Ḥātim, mais à l'ouest d'un lieu nommé Janbi eut lieu la rencontre décisive qui fut un désastre pour les Ibatides : Abū Ḥātim et 30 000 des siens auraient péri dans ce combat qui mit fin à la grande insurrection du VIII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

ABŪ ZAKARIYYA AL-WARGALANI, *Chronique* ; trad. R. Le Tourneau in *Rev. africaine*, t. 104, 1960, p. 99-176 et 322-390.

BASSET R. *Les sanctuaires du Djebel Nefoussa*, Paris, 1899.

G. CAMPS

26. ABŪ 'INAN FĀRIS

Souverain mérinide, le onzième de la dynastie, succéda en 1349 à Abū l'Ḥasan, son père, alors que celui-ci luttait en Ifrīqiya, après son échec devant Kairouan. Proclamé sultan à Tlemcen, alors possession mérinide, Abū 'Inan lutta contre son père qu'il vainquit en plusieurs rencontres dans les plaines du Chéelif, à Sijilmassa, sur l'Um er-Rebia et enfin chez les Hintata du Haut-Atlas où Abū l'Ḥasan se décida à abdiquer en sa faveur. Le nouveau sultan s'empara de Bougie en 1352, de Constantine et de Tunis cinq ans plus tard, mais la révolte des Arabes d'Ifrīqiya le contraignit à abandonner ses conquêtes. Comme ses prédécesseurs, Abū 'Inan Fāris fut un prince fastueux, il acheva ou construisit des médersas à Fes, Meknès et Alger. Avec son assassinat par son vizir Al-Fūdūddi commence la longue décadence de la dynastie mérinide.

BIBLIOGRAPHIE

IBN KHALDOUN. *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, II, p. 423-442.

IBN AL-AHMAR. *Ruwdat al nistrīn*.

TERRASSE H. *Histoire du Maroc*, t. II, p. 62-66.

C. AGABI

A27. ABŪ L'ḤASAN

Le plus puissant des sultans mérinides qui régna vingt ans (1331-1351) et faillit réaliser sous sa domination l'unité du Maghrib. Son activité belliqueuse se tourne d'abord contre le royaume 'abd-el-wadide mais il dut abandonner l'expédition contre Tlemcen en raison de la rébellion de son frère Abū 'Ali, maître de Sijilmassa. Abū l'Ḥasan replace le Tafilalet sous la domination mérinide, ainsi que le Sous qu'il soumet grâce aux Arabes Ma'qil. Maître du Maghreb extrême il peut s'intéresser davantage aux affaires d'Espagne, venant au secours des Naçrides une fois de plus bousculés par les Castillans. Abū l'Ḥasan s'empara de la ville des Zyanides (1337) et poursuivit sa progression vers l'Est. Ayant rompu avec les Hafsides après la mort de son beau-père 'Abū Bakr, il marche sur Tunis dont il s'empare en septembre 1347. C'est l'apogée du règne et de la puissance mérinide mais dès l'année suivante les revers graves se multiplient ; vaincu par les Arabes révoltés et encerclé dans Kairouan, il rejoint difficilement Tunis. Au même moment, son fils Abū 'Inan se fait proclamer à Tlemcen qu'il abandonne bientôt aux 'Abd el-Wadides revenus en force. Les trois années que Abū l'Ḥasan devait continuer à vivre ne sont qu'une succession d'échecs de plus en plus graves : abandonnant Tunis et son rêve de reconstituer l'empire almohade, le sultan, revenant par mer fait naufrage près de Bougie, après avoir reconstitué une partie de ses forces à Alger en gagnant l'appui des Arabes Sowaïd, il marche contre Tlemcen mais il est vaincu dans la plaine du Chéelif. S'étant réfugié à Sijilmassa, il s'efforce de reconstituer une partie de sa puissance en contrôlant le Tafilalet

mais il est abandonné par ses alliés Sowaïd. Poursuivant sa marche vers l'Ouest il s'établit à Marrakech et marche contre Abū 'Inan, mais celui-ci sort vainqueur de la rencontre qui se fit sur les bords de l'Oum er-Rebia. Réfugié chez les Hintata du Haut-Atlas mais cerné par les troupes de son fils, Abū l'Hasan finit par capituler et abdique en faveur d'Abū 'Inan. Il mourut peu après chez les Hintata (mai 1351) mais son fils fit transporter son corps dans la nécropole mérinide de Chella.

Cette triste fin de doit pas faire oublier l'importance de son règne et les qualités de ce fastueux monarque. Il avait été surnommé « le Sultan noir » car il était fils d'une Ethiopienne. Très pieux, il connaissait par cœur une grande partie du Coran ; soucieux de rendre la justice, il sollicitait les avis de ses conseillers et ordonna de nombreuses constructions à Fès.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Mérinides.

C. AGABI

A28. ABŪ L'KHATTAB BEN 'ABD AL-'ALA

Premier imam des Ibadites du Jbel Nefoussa. Il fut élu à Siad, près de Tripoli, en 757-758 et s'empara de Tripoli puis il marcha contre les Warffajjūma, berbères kharedjites de la secte sofrite qui, maîtres de Kairouan, y commettaient des excès sans nom et d'horribles massacres. Il soumit Gabès puis assiégea la ville sainte. Kairouan fut emportée en juillet 758. Pendant quelques années Abū l'Khattab fut maître de toute l'Ifrīqiya. Les armées abbassides envoyées contre lui par le gouverneur d'Egypte furent par deux fois battues avant même d'atteindre la Tripolitaine, mais une troisième, commandée par Ibn al-Aš'at, réussit à tromper la vigilance d'Abū l'Khattab qui fut battu et tué à Tawurgha en juin 761.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Ibadites.

ABŪ ZAKARYA EL-WARGALANI. *Chronique*. Trad. de R. Le Tourneau in *Rev. africaine*, t. 104, 1960, p. 99-176 et 322-390.

BASSET R. *Les sanctuaires du Djebel Nefoussa*, Paris, 1899.

G. CAMPS

A29. ABŪ TAŠFIN

Nom porté par deux souverains de la dynastie des 'Abd el-Wadides de Tlemcen.

Abū Tašfin I^{er} (718/1318-735/1337) s'empara du trône de son père Abū Hammū Mūsa après l'avoir fait assassiner. Il commença son règne en exilant en Espagne un grand nombre de ses parents afin de s'assurer la plénitude du pouvoir. Assez peu dévot, mais très attaché aux arts, il fit construire de nombreux monuments à Tlemcen dont il ne subsiste que le Grand Bassin.

Il subit l'influence de Hilāl, un Catalan converti à l'Islam, qui devint son confident et semble avoir dirigé les affaires du royaume. Le règne de Abū Tašfin marque une volonté très ferme d'extension vers l'Est : des expéditions sont envoyées contre les Hafsides dans l'intention de s'emparer de Bougie et de Constantine, mais une alliance opportune des Hafsides et des Mérinides

92/ *Abū Tašfin – Abū Ya'zā*

contraint Abū Tašfin à une position désormais défensive. Abū l'Hassan le souverain mérinide s'empare en 737/1337 de Tlemcen ; Abū Tašfin meurt au cours des combats et le royaume abd-el Wadide, devenu une province mérinide, disparaît pour quelques années.

Abū Tašfin II (né en 752/1351, mort en 795/1393) régna un peu plus de trois ans sur le trône abd-el Wadide restauré par son père Abū Hammū II. Elevé à Nédroma auprès du dévot Abū Yaqūb, son grand-père, Abū Tašfin II fut envoyé à Fès comme otage. Revenu à Tlemcen en 760/1359, Abū Tašfin se révolte contre son père et le fait prisonnier à Oran. A partir de ce moment une longue suite de péripéties aventureuses opposent le père et le fils. Abū Tašfin se réfugie un moment à Fès tandis que son père rentre triomphant à Tlemcen (790/1388), un an plus tard Abū Tašfin, à la tête d'une armée mérinide écrase les troupes de Abū Hammū qui est tué au cours du combat. Abū Tašfin devenu roi n'est plus qu'un vassal des Mérinides de Fès. Ses trois années de règne, marquées par l'assassinat de ses frères, furent cependant prospères.

BIBLIOGRAPHIE

Voir 'Abd el-Wadides.

C. EL BRIGA

A30. ABŪ YAHYA

Véritable fondateur de la dynastie mérinide, ce fils de 'Abd el-Haqq prit le pouvoir à 37 ans, en 1244. Par un coup d'audace révélant ses qualités politiques il partagea, à l'avance, le Maghreb el-Aqsa entre les différents clans mérinides alors regroupés à l'est de la Haute Moulouya. Abū Yahya s'empara du territoire de Meknès qui devint la première capitale mérinide, mais l'almohade Es-Sa'id reprend l'offensive et Abū Yahya se replie sur le Maroc oriental. Es-Sa'id en profite pour attaquer Yaghmorasan, fondateur du royaume de Tlemcen mais il est tué et Abū Yahya anéantit ce qui subsistait de l'armée almohade à Guercif. Le chef mérinide contrôle désormais tout le Maroc oriental, il s'empare de Fès en 1248 et atteint l'Océan. La lutte contre les Almohades se poursuit pendant de nombreuses années, Abū Yahya les prend à revers en conquérant le Tafilalt et lorsqu'il meurt de maladie en 1258, il ne restait plus aux Almohades que le Haut-Atlas, le Sous, la région de Marrakech et la zone comprise entre cette ville et l'Um er Rebia.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Mérinides.

C. AGABI

A31. ABŪ YA'ZĀ (Mūlāy Bū 'Azza)

Le peuple ne le connaît que sous le nom de *Mūlāy Bū 'Azza*. Pour les lettrés, les biographes et les historiens, il se nomme Abū Ya'zā (ou Ya'azzā Yalannūr b. Maimūn). Toutefois, le titre de Mūlāy qui est porté par les descendants du Prophète, ne doit pas faire illusion. Le saint en est redevable à la ferveur populaire, au milieu piétiste, ainsi qu'aux politiques. Abū Ya'zā n'est ni arabe ni chérif. Les généalogies, bien postérieures à sa mort, qui le font remonter au Prophète Muḥammad par Mūlāy Idrīs n'ont aucune valeur.

Selon Abū Ya'qūb al-Tadilī (+ 627/1229-1230), son plus ancien biographe, qui lui a consacré une dizaine de pages dans son *Tašawwuf*, il appartenait aux Hazmīra de la région d'Īruggān ou aux Banū Sabih des Haskūra. C'était un berbère qui ignorait totalement la langue arabe, au point qu'il était obligé de recourir au service d'un interprète quand il lui fallait communiquer avec des arabophones. Il rapporte lui-même que deux surnoms lui avaient été donnés par ses congénères, celui d'Abū wagartīl (l'homme à la natte) et celui d'Abū wanalkūt. Ce dernier vocable désignait une plante dont il fit longtemps son ordinaire, parce qu'elle poussait sur les dépôts d'immondices et que les animaux, eux-mêmes, la dédaignaient.

Il aurait vécu plus de cent trente ans. On ne possède pas de précision sur sa date de naissance. Par contre Tādilī indique qu'il est mort le premier du mois de Šwāl, l'an 572/2 avril 1177. Il est donc contemporain d'Abd el-Moumin l'Almohade. Son tombeau est à Tāgiya, petite agglomération pauvre, désolée, située à mi-chemin entre Kasbah-Tadla et Rabat. Léon l'Africain, et après lui Marmol, ont décrit ce pays comme étant un « terroir aspre et stérile, plein de grandes forêts épaisses qui sont remplies de lions ».

Grand, maigre, le teint cuivré, vêtu d'une longue tunique de treillis à rayures, recouvert d'un burnous noir qui lui descendait au-dessous des genoux, coiffé d'une calotte rustique faite de joncs ou de doum, tel il apparaissait à ses nombreux visiteurs qu'il traitait généreusement, leur offrant de la viande de brebis, des poulets, du miel ; tandis qu'il se réservait une nourriture grossière qui pouvait être de la farine de glands accompagnée de feuilles de liserons ; ou encore des bourgeons de laurier-rose, ou des feuilles de mauve cuites et séchées.

De son vivant, sa notoriété était déjà très grande. Il comptait, parmi ses maîtres, l'illustre Abū Šu'aib Ayyūb d'Azemmour (Moulay Būš'aib, mort en 516/1165-1166). Ses disciples, ou plutôt les soufis qui adoptèrent sa forme de témoignage étaient, sans nul doute, berbérophones, si l'on en juge par leur nom: Abū 'Ušfūr Ya'lā b. Wīn Yūfan, Abū Yalbaht Yalaltan, Abū Yaḥlū al-Šiddīnī.

Ses biographes lui attribuent de nombreux charismes. Il possédait, disent-ils, un don de voyance qui confondait ses contemporains, il lisait dans les pensées des uns et des autres et dénonçait publiquement leurs vices et leurs mauvaises actions. Ce qui ne laissait pas de lui causer des ennuis. De même, ses vertus de thérapeute excitaient la malveillance, surtout quand elles s'exerçaient au bénéfice des femmes. Comme Abū-l-'Abbās al-Sabtī, il avait le pouvoir de faire pleuvoir sur les champs desséchés de ses voisins.

Les récits, selon lesquels le saint aurait eu des démêlés avec les clercs, sont loin d'être dénués de fondement. Qu'il ait été emprisonné, ne fût-ce que quelques jours, paraît très vraisemblable. Il aimait les bois sombres peuplés de lions, les fourrés épais dans lesquels on le voyait s'enfoncer et disparaître. Nulle part il n'était plus à l'aise que sur les hauteurs de Tinmel, où, refusant le pain qu'on lui offrait, il se nourrissait, à la façon des ermites brouteurs d'herbes et de racines.

La notoriété dont jouissait le saint de son vivant ne semble pas avoir régressé après sa mort. Au XVI^e siècle, découvrant le pèlerinage qui avait lieu à Tāgiya, après la Pâque, Léon l'Africain évoque l'image grandiose des multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants se déplaçant comme « une grosse armée qui marche en bataille ».

Entre 1668 et 1680, Moulay Rachid et son frère Moulay Ismaël apportèrent un soin particulier à lui bâtir un mausolée qui fût digne de lui. Ce qui atteste, d'une part, la grande popularité dont il bénéficiait encore auprès du peuple et, d'autre part, la volonté d'exploiter à son profit cette ferveur popu-

laire. En fait Mūlāy Bū'Azzā avait été ennobli; il était devenu arabe et chérif. Il avait été, en quelque sorte, «récupéré» (avec bien d'autres), par la grande famille chérifienne.

Plus près de nous, en 1881, le sultan Moulay Hassan marqua l'intérêt qu'il portait à ce saint, en faisant exécuter quelques travaux sur son tombeau. Enfin, Moulay Youssef, s'y rendit en pèlerinage au cours de l'année 1918.

De nos jours, le cercle des dévots de Mūlāy Bū 'Azzā semble s'être rétréci aux limites du terroir qui fut le sien. Mais son souvenir ne n'est pas effacé. Il persiste encore dans l'âme du petit peuple pour lequel il demeure l'un des grands patrons spirituels du Maroc.

BIBLIOGRAPHIE

- LEVI-PROVENCAL E.. *Les historiens des Chorfa*, Paris, 1922, p. 239.
 MICHAUX-BELLAIRE M.-E. Conférences, in *Archives marocaines* t. XXVII, Paris, 1927, p. 41 et seq.
 LOUBIGNAC V.. Un saint berbère : Moulay Bou'azza, Histoire et Légende, *Hespéris*, t. XXXI, 1944, p. 15 et 34.
 DERMENGHEM E.. *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, 1954, p. 59.
 JEAN-LEON L'AFRICAIN. *Description de l'Afrique*, nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard, Paris, 1956, 2 vol., t. 1, p. 167.
 AḤMAD B. ABĪ L QĀSIM AL-TĀDILĪ. *Al-Mi'zā fī manāqib Abī Ya'zā*, ms. V.I.S. Al-louche et A. Réragui, *Catalogue des manuscrits arabes de Rabat*, t. II, p. 198.
 ABŪ YA'QŪB YŪSUF AL-TĀDILĪ. *At-taṣawwuf ilā rijāl at-taṣawwuf*, ed. A. Faure, Rabat, 1958, p. 195 et seq.
 IBN QUNFUD. *Uns al-faḡīr wa'izz al-ḡaḡīr*, ed. Mohammed El Fasi et A. Faure, Rabat, 1965, passim.

A. FAURE

A32. ABŪ YA'QŪB YŪSUF

Deux souverains portent ce nom. Le premier fut almohade, le second mérinide.

Abū Ya'qūb Yūsuf - calife almohade fils et successeur d'Abd-el-Mūmin, fondateur de la dynastie almohade (1163-1184). Il commença par rétablir l'autorité almohade sur l'Espagne musulmane en luttant contre Ibn Mardaniš qui, avec l'appui des rois d'Aragon et de Castille, s'était constitué un royaume indépendant dans le Levant et l'Andalousie orientale. Des difficultés en Ifrīqiya où les habitants de Gafsa se sont révoltés permettent aux chrétiens d'Espagne de reprendre la lutte. Abū Ya'qūb conduit une expédition mais il meurt au cours du combat de Santarem.

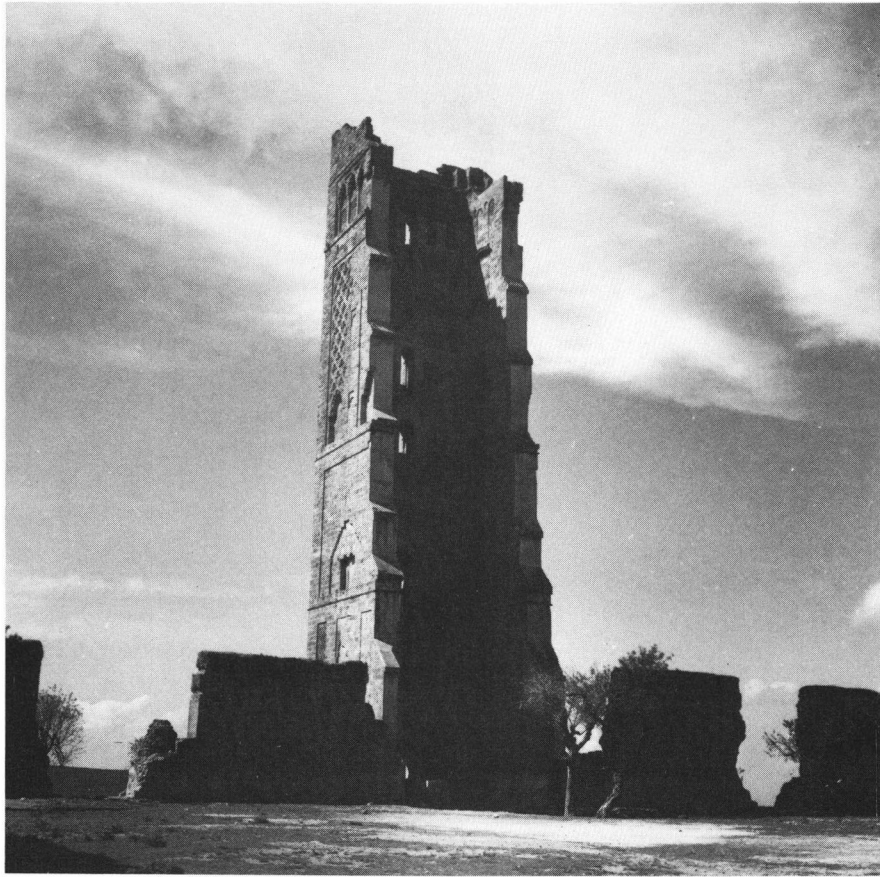
BIBLIOGRAPHIE

Voir Almohades.

C. AGABI

A33. ABŪ YA'KŪB YŪSUF

Sultan mérinide, fils et successeur d'Abū Yūsuf Ya'qūb, règne de 1286 à 1307. Il dut, pendant les premières années de son règne, lutter contre diverses rébellions dans le Dra' entretenues par ses parents, ses frères, ses fils et les Arabes Ma'qil. En Espagne, malgré son désir de ne guère intervenir, les intrigues de Don Sanche de Castille et de Mohammed el-Faqih, le naḡride de Grenade, l'obligent à prendre part aux luttes entre les puissances ibériques. Il y perd Tarifa qui resta aux mains des chrétiens. Les 'Abd el-Wadides ayant



Ruines de Mansourah. Camp militaire puis véritable ville construite par Abū Ya'qūb Yūsuf en 1299, pendant le siège de Tlemcen (Photo M. Gast).

accueilli Abū 'Amir son fils rebelle, il assiégea Tlemcen sans succès de mai à octobre 1290. Débarrassé des affaires d'Espagne et ayant écrasé les Beni Waṭṭas révoltés, Abū Ya'kūb entreprend la conquête systématique du royaume abd el-wadide à partir de 1295. Oujda, Nedroma et tout le Maghreb central jusqu'à Alger tombent en son pouvoir. Tlemcen assiégée depuis 1299 allait se rendre lorsque Abū Ya'qūb fut assassiné par un de ses eunuques (1307).

BIBLIOGRAPHIE

Voir Mérinides.

C. AGABI

A34. ABŪ YŪSUF YA'QŪB EL MANSŪR

Troisième calife almohade, Abū Yūsuf Ya'qūb succède à son père Abū Ya'qūb Yusuf en 1184, il régnera jusqu'en 1213, année où il abdiqua en faveur de son fils Yūsuf el Monstancir. Sa mort semble avoir suivi de près cette décision. Sous son règne l'empire almohade atteint son apogée. El Mansūr dut d'abord rétablir l'autorité almohade au Maghreb central où un prince almoravide de Majorque, 'Ali Ibn Ghaniya s'était emparé de Bougie, de

la Kalaa des Beni Hammad puis d'Alger et de Miliana; il assiégeait Constantine lorsque Abū Yūsuf Ya'qūb intervint vigoureusement. Les Banu Ghaniya furent rejetés dans le Jerid. 'Ali fit alors alliance avec les Arabes Solaim et Qaraqūš maîtres du Fezzan et de la Tripolitaine. Les alliés occupèrent presque toute l'Ifriqiya, seuls Tunis et Mahdiya restèrent fidèles.

Abū Yūsuf reprit Gafsa et Gabès mais, après son départ, 'Ali reprit l'offensive et, avec l'aide des contingents arabes et fezzanais, il se constitua un empire couvrant la totalité de l'Ifriqiya, depuis la Tripolitaine jusqu'à Annaba et Biskra. Les Banu Ghaniya agissent d'autant plus facilement que les forces almohades sont alors engagées en Espagne où elles battent Alphonse VIII de Castille à Alarcos (1196).

La fin du règne fut plus pacifique et marquée par d'importantes constructions dans les principales villes, particulièrement à Marrakech. La personnalité d'El Mansūr reste peu connue mais il semble s'être détaché progressivement de la pure doctrine almohade. Il n'est pas impossible que son abdication soit en relation avec le malaise alors décelable à la cour de Marrakech en raison de ces variations doctrinales.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Almohades.

C. AGABI

A35. ABŪ YŪSUF YA'QŪB, le Mérinide

Dernier fils de 'Abd el-Haqq et successeur d'Abū Yahya après avoir supplanté son neveu (1258). Sa première action fut de déloger les Espagnols de Salé dont ils s'étaient emparés en profitant des querelles de succession. Le principal adversaire demeurait l'Almohade qui, sur la défensive, incite Yaghmorasan à attaquer, de l'est, les territoires mérinides. Abū Yūsuf ayant battu Yaghmorasan s'empare enfin de Marrakech en 1269. Ses fils font reconnaître son autorité par les tribus du Haut-Atlas et du Sous; les Arabes Ma'qil du Dra' se soumirent en 1271 à la suite d'une expédition conduite par Abū Yūsuf en personne. La conquête de Sijilmasa en 1274 rejette les 'Abd el-Wadides plus à l'est.

Mais la puissance mérinide ainsi affermie ne pouvait négliger les questions ibériques. En 1272 les Naçrides, bousculés par Alphonse X, avaient sollicité l'intervention des Maghrébins, tandis que de son côté Jaime d'Aragon conduisait une expédition sur le territoire de Murcie. Les premières armées marocaines traversent le Détroit en 1275, le gros de l'expédition suit en 1276, après signature d'un traité de paix qui interrompt pour quelques mois la lutte fratricide entre les deux dynasties zénètes des Mérinides et des 'Abd el-Wadides. Les Castellans sont battus mais d'autres expéditions se succèdent en 1277, 1279 et 1282. Au cours de cette dernière, qui avait été faite à la demande d'Alphonse X contre son fils révolté, Abū Yūsuf ramena la couronne de Castille qui lui avait été remise en gage. L'année qui précéda sa mort, il conduisait encore une nouvelle expédition qui aboutit à une paix de compromis. Il mourut au cours de son retour, à Algésiras, en 1286.

Abū Yūsuf est le véritable fondateur de la puissance mérinide. Il est aussi le fondateur de Fès Jdid (1276). Au cours de son règne fut édifié la grande mosquée de la ville nouvelle (1279) et celle de Meknès.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Mérinides.

C. AGABI

A36. ABŪ YAZĪD (MAḤLAD B. KAYDĀD AL-NUKKARĪ)

Chef d'une insurrection hāriġite (kharédjite) qui devait, au X^e siècle, mettre en péril le califat fātimide d'Ifriqiya.

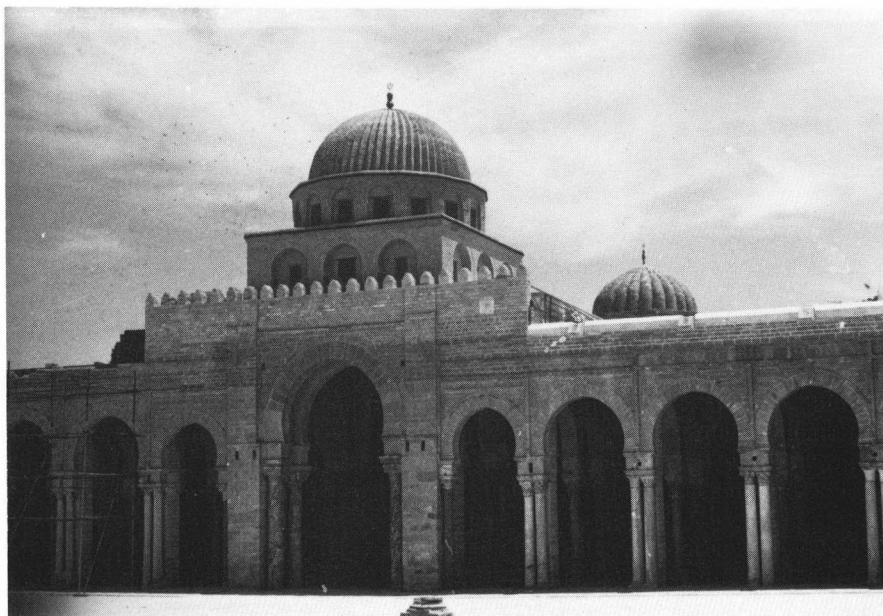
La vie de cet illustre aventurier politique reste assez obscure jusqu'à ce qu'il surgisse dans l'histoire à l'âge de soixante ans. A l'aube de la vieillesse, il semblait d'autant moins qualifié pour fomenter une insurrection et prendre la tête de la rébellion qu'il était chétif, difforme et boiteux.

Né vraisemblablement vers 270/883 au Soudan où son père se rendait fréquemment pour y commercer et retourner ensuite au Jérid, il appartenait à une famille berbère ibādite de la confédération des Zanāta, tribu des Banū Ifran. C'est dans la doctrine hāriġite qu'il reçut une instruction suffisante pour qu'il enseigne le Coran aux enfants de Tozeur et peut-être aussi à ceux de Tāhert*.

Depuis le début du IV^e/X^e siècle, le Magrib connaissait un profond bouleversement politique. Le dā'i Abū 'Abd Allāh aidé des berbères ṣanhāġiens Kutāma de petite Kabylie s'était emparé de Kairouan, mettant un terme à la dynastie des Aġlabides. Il était allé ensuite délivrer son maître 'Ubayd Allāh à Siġilmāsa, balayant au passage la dynastie hāriġite des Rustamides de Tāhart. Le triomphe du mouvement fātimide mettait également un terme à la dynastie des Banū Midrār de Siġilmāsa. Enfin, dès son arrivée à Kairouan-Raqqāda, le Mahdi 'Ubayd Allāh avait expédié une armée vers le Magrib al-Aqṣā. Toute l'Afrique du Nord se trouvait alors apparemment unifiée sous l'autorité des Šī'ites. Les communautés ibādides, chassées de Tāhert refluaient vers le Jérid où Abū Yazid se faisait le propagandiste d'un mouvement anti-šī'ite. Son enseignement jugé dangereux pour le pouvoir central, il est pourchassé, arrêté vers 316/928, mais il est presque aussitôt remis en liberté. Il va alors chercher refuge dans l'Aurès, chez les Howwāra ; il s'y proclame le Šayḥ des Vrais Croyants.

A nouveau poursuivi, il part accomplir son pèlerinage et il revient clandestinement au Jérid vers 324/937. Il reprend sa propagande anti-šī'ite dans l'Aurès, aidé de ses quatre fils et de son maître aveugle Abū 'Ammār 'Abd al-Ḥamid.

Vêtu de bure, vivant dans une simplicité ascétique, il se déplace à dos d'âne d'où son surnom : l'homme à l'âne. Bientôt, il dispose d'une armée et il entre en campagne en 322 = 943. La riposte fātimide, sous la forme d'un corps de troupe commandé par 'Ali b.Ḥamdūn, le seigneur de Msila (un réfugié andalou), s'avère désastreuse, le chef est tué, la panique s'empare de l'armée régulière. Le prestige de Abū Yazid grandit démesurément. Il est bientôt maître du Zāb et du Jérid. En 333 = 944, il fonce sur l'Ifriqiya, il y trouve un appui précieux auprès des berbères Banū Kamlān précédemment déportés du Magrib central en Ifriqiya, sa marche triomphale le conduit rapidement à Kairouan où il trouve un accueil quasi inespéré auprès d'une population foncièrement anti-šī'ite. C'est le 23 ṣafar 333/15 octobre 944 que le chef rebelle entre triomphalement dans la ville sainte. Malheureusement pour lui, il a la faiblesse de laisser ses hordes piller la capitale, faute politique qu'il paiera cher un peu plus tard. Le Calife fātimide al-Qā'im réside à Mahdiya ; il a confié le commandement de son armée à un slave : Maysūr. Celui-ci tente de barrer la route aux troupes de Abū Yazid, il est tué et ses soldats mis en déroute. L'homme à l'âne est aux portes de Mahdiya, il sent la victoire finale à portée de sa main. Alors, il jette sa robe de bure, s'habille de soie, remplace son humble et ridicule monture par un fringant coursier, attitude qui lui aliène bien des sympathies dans le clan de ses plus fidèles alliés. Cependant Mahdiya assiégée connaît les affres de la disette après les terreurs que lui



La mosquée de Kairouan (Photo G. Camps).

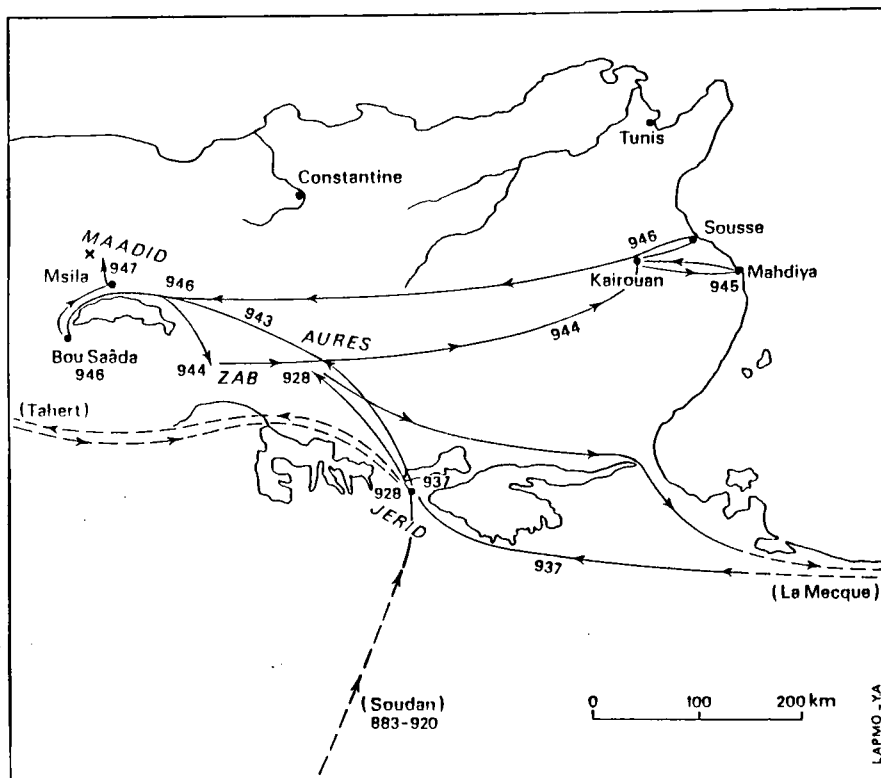
avait inspirées un premier assaut qui avait échoué presque miraculeusement. Le Calife trouve un appui providentiel chez les *Ṣanhāğa* du Magrib central commandés par *Zirī* fils de *Manād*. Ce dernier réussit à ravitailler la ville et à harceler les arrières de la troupe des assiégeants. Cette arrivée inopinée et la lassitude des combattants de *Abū Yazīd* obligent le rebelle à se replier, il fait marche arrière vers Kairouan où l'accueil de la population est très froid. Il sent qu'il lui faut regagner la confiance des siens et s'imposer à une population hésitante. Il décide alors de revenir à ses habitudes d'austérité et à nouveau il est l'homme à l'âne, rassembleur des énergies. Il va assiéger Sousse tandis qu'un des ses fils, *Ayyūb*, se bat à Tunis, puis à Béja, mais le général loyaliste *al-Ḥasan b. 'Alī* remporte une série de succès ; *Ayyūb* doit se replier sur le Magrib central. Sur ces entrefaites, *al-Qā'im* meurt à Mahdiya le 13 sawwāl 334/18 mai 946, on tient secrète la mort du Calife tandis que l'héritier présomptif, *al-Manṣūr* attaque les armées rebelles. Il dégage Sousse, *Abū Yazīd* se replie sur Kairouan qui refuse de lui ouvrir ses portes. Une bataille furieuse, le 13 muḥarram 335 = 14 août 946, tourne à l'avantage de *al-Manṣūr*. L'homme à l'âne, serré de près, recule vers l'ouest se défendant avec une farouche énergie qui lui gagne de nouveaux alliés, mais les défaites se succèdent, *Maggara* doit céder devant les troupes *fāṭimides*, *al-Manṣūr* entre à Msila, *Abū Yazīd* cherche refuge dans le djebel Salat, près de Bou Saada. Une bataille nouvelle voit l'écrasement des *ḥariğites*, *Abū Yazīd*, blessé, échappe de peu à la mort, il s'évade encore une fois et tente même de reprendre Msila, mais en vain. Il se retranche alors dans la montagne de Maadid ; serré de près, il résistera pendant cinq mois à l'assaut des troupes d'*Al-Manṣūr*, il luttera pied à pied jusqu'au sommet du *Takerboust* où s'élèvera quelques années plus tard la *Qal'a* des *B. Ḥammād*. Abandonné de ses plus fidèles alliés, réduit à quelques hommes qui tentent de le protéger, le farouche révolté défend chèrement sa vie. Blessé accidentellement, il est moribond lorsqu'il tombe entre les mains de ses vainqueurs. Il meurt lors de son transport à Msila le 27 muḥarram 336 = 20 août 947.

Sur ordre de al-Manṣūr, son cadavre est écorché et sa peau bourrée de coton et de paille. Quelque temps après, la sinistre dépouille empaillée, coiffée d'un bonnet de coton et vêtue de vêtements grotesques, est promenée dans les rues de Kairouan, juchée sur un chameau entre deux singes dressés pour souffleter sa pauvre figure, sous les huées d'une foule excitée et apparemment soulagée de ce retour au calme.

La dynastie fātimide était sauvée. On aurait tort cependant de considérer cette rébellion comme un épisode isolé de l'histoire du Magrib et encore davantage de la considérer comme une réaction naturelle des hāriġites contre le šī'isme. La révolte de l'homme à l'âne peut certes trouver ses raisons dans les conditions sociales nouvelles locales et il est indéniable qu'elle se nourrit d'une opposition religieuse certaine, mais elle s'inscrit avant tout dans un contexte de perpétuelle résistance du monde berbère à toute sujétion d'un pouvoir central établi, ressenti comme étranger. Abū Yazīd a su polariser sur sa personne, au X^e siècle, ce sentiment de rejet comme l'avaient fait avant lui les Jugurtha et les Firmus contre Rome, les Kusayla et la Kahina ainsi que quelques autres chefs ou pseudo prophètes berbères contre l'autorité incarnée par les Emirs arabes.

A. GOLVIN

Les campagnes de Abū Yazīd.



Abū Yazīd - A propos de son surnom : «l'homme à l'âne»

Le nom complet de ce personnage historique, ce Berbère kharédjite, révolté, que les chroniqueurs et historiens arabes, et après eux les historiens européens, désignent moins par son vrai nom que par son sobriquet, «l'homme à l'âne», s'énonce ainsi, à la manière classique : Abū Yazīd Maḥlad ibn Kaydād. Abū Yazīd est le surnom, la *kunya*. Le nom personnel est Maḥlad. Le père de Maḥlad était originaire du pays de Qastiliya (Ġarīd, région des Chotts du Sud tunisien) et plus précisément de la ville de Tawzer (Tozeur) où il résidait. Certains ont mentionné aussi comme lieu de séjour et peut-être d'origine de ce Kaydād, un village du Ġebel Nefūsa, Taqyus. Il voyageait avec des caravanes qui faisaient trafic commercial au Bilād al-Sūdān. Il prit femme dans l'oasis saharienne de Tadmekket (Tademket qui serait aujourd'hui : Es-Souk, au Mali, dans l'Adrar des Ifoḡas). Sa femme, une esclave de la tribu berbère des Huwwāra, donna naissance à Maḥlad, notre héros.

L'enfant, premier-né de Maḥlad, reçut de son père le nom de Yazīd : d'où le surnom porté par le père, qui est la *kunya* : en arabe : Abū Yazīd. La *kunya* fut souvent une manière de distinction, de titre de respect auquel on tenait beaucoup. On sait que Abū Yazīd fut un adepte et un apôtre de l'ibadisme nakkarite. Il étudia et enseigna à Tahert, avant de revenir, déjà âgé, au Ġarīd. Les historiens rapportent que peu après son retour au pays de son père, ayant prêché la doctrine kharedjite, il rencontra de la part des autorités chiïtes une vive résistance à son action, qui le conduisit à la révolte. Il soulève alors les populations berbères entre le Ġarīd et l'Awras (332/943). Abū Yazīd prit Tébessa et Marmadjanna. C'est dans cette localité qu'un partisan lui offrit un âne gris qu'il prit comme monture habituelle. Et dès lors, rapporte Ibn Khaldoun après d'autres chroniqueurs, il fut connu sous le nom de «l'homme à l'âne», en arabe : ṣaḥīb al-ḥimār (Ibn Khaldoun, *Histoire*, trad. de Slane, t. II, p. 531). On pourrait s'en tenir là, enregistrer cette information, sans plus, comme l'ont fait par la suite les historiens européens qui se sont intéressés à l'épisode dramatique de la révolte au Maghreb Oriental de «l'homme à l'âne» (qui dura de 943 à 947 J.-C.) Ce sobriquet garde le souvenir de cette assez banale histoire de la monture de Maḥlad.

C'est peu. Un berbérophone de ces régions, à mon avis, goûtait un peu plus de sel, si je ne me trompe, à prononcer le nom du meneur ibadite révolté, sel que ne pouvait sentir un arabophone. Voici le fait.

Le nom (*kunya*) d'Abū Yazīd est d'origine arabe, sans aucun doute. Il se trouve que ce nom a une consonance berbère. Quand on dit Abu Yazid et qu'on est Berbère des régions mentionnées plus haut, l'idée peut venir très spontanément d'exprimer autre chose que «père de Yazid». Car, à très peu près, on dit, en berbère cette fois, «l'homme à l'âne». Il y a donc un calembour, un jeu de mots possible, qui n'était possible qu'aux Berbères de ces régions et qui restait inintelligible aux arabophones. Les faits linguistiques sont simples :

a) L'élément *bu* est berbère, on le sait, et fréquemment utilisé comme composant de noms et de surnoms : il se confond de fait avec l'arabe *abu* dans sa forme dialectale *bu*. En berbère, *bu* signifie (en ar. dialectal aussi) possesseur de, l'homme qui, l'homme à, celui de. Il constitue le premier élément d'un grand nombre de complexes (*bu* + substantif) où il marque une relation d'appartenance, une propriété, stable ou non, caractéristique, définie par le substantif déterminant qui suit.

b) Les dialectes berbères orientaux et Kabyle désignent l'âne par des noms dont la racine fondamentale commune est Z Ḍ ou Y Z Ḍ (en touareg du Hoggar Y H Ḍ). Les réalisations sont diverses selon les dialectes et les

parlers ; par ex., chez les Touareg : eyhiḍ, ajiḍ, ijiḍ ; à Ghadamès : aẓiḍ (J. Lanfry, *Ghadamès II, Glossaire*, 1973).

Ces indications lexicographiques suffisent à notre propos : un Berbère saharien pouvait passer aisément, au prix d'une emphase accordée à la dernière radicale dentale sonore d, du nom de Yazīd à celui de sa monture. En prononçant : a bu-y-aẓiḍ, on disait : ô l'homme à l'âne!

Bien sûr, personne, n'aurait eu ni raison ni envie de jouer sur les mots si Maḥlad n'avait reçu en cadeau un âne et s'il n'en avait fait, pendant un temps au moins, sa monture ordinaire, comme un signe de son choix doctrinal et spirituel : pauvreté et renoncement qui lui valurent au début une part de sa popularité.

Les Arabes n'ont retenu en tout cas que l'histoire de l'âne sans faire le rapprochement avec la *kunya*, le surnom par lequel on désignait son propriétaire. Et en somme, le sobriquet arabe, *ṣāhib al-ḥimār*, ne serait venu qu'après coup, comme une simple traduction du calembour que permettait la langue berbère. C'est un fait qu'aucun historien arabe ne mentionne l'explication qu'on propose ici. Nous avons admis facilement, trop à mon sens, l'explication du sobriquet en langue arabe, sans prendre garde que le peuple, les tribus, les contrées que fréquentait Abū Yazīd, parmi les pauvres gens des campagnes et des montagnes parlaient berbère et n'étaient guère bilingues à cette époque. Le contexte berbérophone était alors, entre Ġarīd et Awrās, et même jusqu'à Kairouan et Béja, infiniment plus dense que la situation actuelle ne le laisse imaginer. Si on a surnommé Abū Yazīd, l'homme à l'âne, c'est en berbère qu'on l'a fait d'abord. Or, il n'y avait pas à inventer ni ajouter : c'était déjà presque son nom, en berbère.

En lisant le texte arabe d'Ibn Hammād sur l'épisode qui nous occupe, on peut se demander si cet auteur, qui fut sans doute une des sources d'Ibn Khaldoun, n'avait pas eu lui-même la clef de notre modeste problème. Il relève ces paroles prêtées au Mahdi 'Ubayd Allah, qui aurait eu une intuition de l'avenir et des tentatives de conquête de sa capitale toute neuve, Mahdiya : «C'est jusqu'ici qu'arrivera l'homme à l'âne, *ṣāhib al-ḥimār* yaʿni Abū Yazīd, l'homme à l'âne, qui veut dire Abū Yazīd, qui désigne A. Yazīd». L'anecdote est racontée par Ibn Khaldoun dans la *Muqaddima* (Voir traduction V. Monteil : *Discours sur l'Histoire Universelle*, Beyrouth 1968, t. II, p. 689). Il y a une possibilité de lire ainsi, en y trouvant une discrète indication de ce que nous avons expliqué. Le texte reste ambigu, il faut le reconnaître. Le recours à la langue berbère, normal dans ce cas, est certainement plus parlant.

J. LANFRY

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs arabes :

AL-MĀLIKI, *Riyād al-Nufūs*, Le Caire, 1951 (R.H. Idris, *Contribution à l'histoire de l'Ifrīqiya*, Tunis, 1935-1936).

AL-DARĠINI, *Kutāb al-Tabaqāt*, manuscrit (v. Le Tourneau).

'IMĀD AL-DĪN IDRĪS, *'Uyūn al-Ahbār* (v. S.M. Stern).

ABŪ ZAKARIYYĀ, *Chronique* (Masqueray) Alger, 1879.

IBN 'IDĀRĪ, *Bayān* I, Fagnan, 1901.

IBN KHALDOUN, *Berbères*, de Slane, III, 201.

IBN HAMMĀD *Histoire des rois 'Obaidides*, Vonderheyden, Alger, 1927.

AL-BAKRĪ, *Kutāb al-Masālik*, de Slane, Alger, 1911.

AL-TIĠĀNĪ, *Rihla*, Abdul-Wahab, Tunis, 1958.

Auteurs contemporains :

STERN S.M. art. *Abū Yazīd*, Encyclopédie de l'Islam, I, 167-168.

MARÇAIS G. *La Berbérie musulmane*, Paris, 1951.

LE TOURNEAU R. *La révolte d'Abū Yazīd au X^e siècle*, Les Cahiers de Tunisie, n.° 2, 2^e trim. 1953.

IDRIS R.H. *La Berbérie Orientale sous les Zīrides*, X-XII^e siècle, Paris, 1962, I, 17 à 24.

A37. ABŪ ZAIYĀN (Abelwadides)

Nom porté par quatre souverains abelwadides de Tlemcen.

Abū Zaiyān I^{er} ben Abū Sa'id, proclamé à Tlemcen en 703/1304 pendant le célèbre siège de la ville par le roi mérinide Abū Yakūb el Mansūr. L'assassinat de Abū Yakūb en 1307 fut suivi d'un traité entre Abū Zaiyān et les princes mérinides qui se disputaient sa succession. Le siège fut levé et le pays évacué. Après avoir châtié les tribus rebelles, Tujin et arabes, qui avaient fait cause commune avec les Mérinides, Abū Zaiyān entreprit la restauration des fortifications et des palais qui avaient souffert du siège, mais il mourut de maladie en 707/1308.

Abū Zaiyān II ben Othman, proclamé roi à Tlemcen en 761/1360 par le sultan mérinide Abū Salim Ibrahim qui s'était emparé de la ville, fut chassé du trône par Abū Hammū Mūsa II en 762/1361. Abū Zaiyān se réfugia au Jerid.

Abū Zaiyān III ben Abi Hammū Mūsa II, après avoir été gouverneur d'Alger revendiqua la succession de son père contre son frère Abū Tašfin II et se réfugia à la cour des Mérinides. Ces derniers l'aident à s'emparer du pouvoir lorsque son autre frère, Yūsūf eut succédé à Abū Tašfin. Devenu roi, Abū Zaiyān III ne fut qu'un vassal des Mérinides ; il mourut assassiné en 801/1398.

Abū Zaiyān IV ben Abi Muhammed 'Abd Allāh. La succession de Abi Mohammed 'Abd Allāh fut disputée entre deux de ses fils, 'Abd Allah Mohammed qui s'appuyait sur les Espagnols établis à Oran et Abū Zaiyān qui avait obtenu l'alliance des Turcs d'Alger. Abū Zaiyān, maître de Tlemcen en 1540, écrase une colonne espagnole sortie d'Oran en 1543, mais une véritable expédition comptant 9000 fantassins et 500 cavaliers, commandée par le comte d'Alcaudete le chasse de Tlemcen et établit 'Abd Allāh (949/1543). Celui-ci est bientôt déposé par ses sujets et Abū Zaiyān regagne Tlemcen où il régna jusqu'à sa mort en 957/1550.

BIBLIOGRAPHIE

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. II, p. 136, 184, 220 et 341-460, t. III, p. 376-490, t. IV, p. 169-459.

Voir Abd el-Wadides.

C. EL BRIGA

A38. ABŪ ZAIYĀN (Mérinides)

Nom porté par cinq rois mérinides de la deuxième moitié du XIV^e siècle. Abū Zaiyān Muḥammad I^{er} fils du sultan Abū 'Inan, désigné par celui-ci pour lui succéder après son abdication, mais il fut en butte aux manœuvres de Abū l'Hassan, premier vizir qui fit proclamer le tout jeune Muḥammad al-Saiyid. Abū Zaiyān fut étranglé par Abū 'l-Hassan peu après (759/1358).

Abū Zaiyān Muḥammad II, al-Mutawakil, petit fils du sultan mérinide Abū 'l-Hassan. Persécuté par son oncle, le sultan Abū Salim, il se réfugia en Espagne en 750/1349, à Grenade, puis auprès du roi de Castille. Après l'assassinat d'Abū Salim, il revendique le trône de Fès dont il s'empare en

763/1361. Mais le vrai maître reste le vizir ‘Omar ben ‘Abd Allāh al-Yābāni qui semble l’avoir fait assassiner en 767/1366.

Abū Zaiyān Muḥammad III al-Sa‘id, fils de Abū Faris ‘Abd el-Azziz fut proclamé sultan à Tlemcen en 774/1372, ville dont son père venait de s’emparer. Ce prince, enfant âgé de cinq ans, n’était qu’un prête-nom qui permettait au vizir Ibn Ghāzi de s’assurer la réalité du pouvoir. Les nombreux prétendants, appuyés par l’émir de Grenade, affaiblissent le royaume; Tlemcen est repris par Abū Hammū II et en 776/1374, Abu ‘l-Abbas devenu maître de Fès, élimine Abū Zaiyān.

Abū Zaiyān Muḥammad IV al-Muntasir, fils du sultan Abū ‘l-Abbas, est proclamé sultan à l’âge de cinq ans, après la mort de Mūsa ben Abi ‘l-Fadl (788/1386), empoisonné par son vizir Ya‘iš, mais il est détrôné quelques jours plus tard par Al-Wathik bi ‘Illah Muhammad .

Abū Zaiyān Muḥammad V al-Wathik bi ‘Illah, appelé par le vizir Ibn Māsāi, renversa facilement le sultan enfant Abū Zaiyān IV. Mais l’émir de Grenade, s’étant emparé de Ceuta, suscita un nouveau prétendant, l’ancien sultan détrôné Abū l-Abbas, qui s’empara de Fès et fit décapiter Abū Zaiyān à Tanger (789/1387).

BIBLIOGRAPHIE

Voir Mérinides.

C. AGABI

A39. ABŪ ZAKARĪYĀ AL-WARGALANI

Auteur ibadite d’une célèbre chronique qui fait connaître l’histoire des Ibadites, des imam rostémides et des débuts de la dynastie fatimide. Darjini et Sammakhi ont puisé largement dans cette chronique qui est le plus ancien document écrit par un Ibadite sur les Ibadites d’Afrique.

Traduite une première fois par E. Masqueray qui la révéla au monde savant, la Chronique d’Abū Zakariyā a fait l’objet d’une traduction nouvelle et plus fidèle par R. Le Tourneau en 1960.

BIBLIOGRAPHIE

ABŪ ZAKARĪYĀ AL-WARGALANI, Chronique. Trad. R. Le Tourneau, *Rev. africaine*, t. 104, 1960, p. 99-176 et 322-390.

E. B.

A40. ACCENT

En phonétique on distingue l’accent musical et l’accent d’intensité. Bien que des mots berbères passés dans des langues soudanaises y présentent certains modèles d’accentuation, aucune trace d’accents musicaux à valeur phonologique n’a pu être relevée en berbère. Il s’agit soit de jeux d’analogie, soit de la traduction du rythme d’accentuation comme nous pouvons l’observer lors de l’assimilation d’autres mots étrangers, par exemple d’origines arabe ou anglaise (W. Vycichl, Zur Tonologie des Somali. *Rivista degli Studi Orientali*, 51, 1956, p. 221-227).

En haoussa nous avons : *áfúdušī* «marteau du forgeron» (prob. d’origine berbère, comp. hébreu *paṭṭīš*), *áhárās* «cheval brun ou beige» (touareg *ahras* «animal gris alouette»), *tákārdā* «papier, lettre» (berbère, d’origine grecque), *tákōbī* «épée» (touareg *takuba*). Dans ces exemples l’ancien article (a- m. et ta-f.) a toujours le ton haut en haoussa, mais la règle n’est pas générale (A. Bar-

gery : *Hausa - English Dictionary*. Oxford 1934).

Dans la phrase berbère toutes les syllabes ne sont pas prononcées avec la même intensité, mais ce fait n'implique nullement l'existence d'un accent d'intensité à valeur phonologique. La grande majorité des auteurs ne distinguent pas les syllabes accentuées des syllabes atones. C'est ainsi qu'A. Basset s'est montré extrêmement sceptique quant à l'existence d'un accent dynamique en berbère et parle, en 1952, de «résultats peu convaincants».

Cependant la place de l'accent dynamique a été notée dans le berbère de Zwara (en Libye) (T.F. Mitchell, *Particle-Noun Complexes in a Berber Dialect* (Zwara). *Bulletin of the School of Oriental and African Languages* XV, 2, London 1953, p. 375-390). On y a *áfrux* «garçon», *árgaz* «homme», *ílís* «langue», mais avec suffixe possessif *argáz-is* «son garçon», *afrix-is* «son garçon», *ílís-is* «sa langue». Des structures différentes sont notées dans le cas de *ázgən* «moitié» et *azǝgn-is* «sa moitié». La voyelle centrale ə est maintenue dans certains cas, p. ex. *ǝlaz* «faim», *ǝláz-is* «sa faim», *tǝnast* «clé», *tǝnast-is* «sa clé», dans d'autres elle a disparu en position atone: *ǝfus* «main», *fus-is* «sa main», *tǝmitt*(sic) «nombril», *tmitt-is* «son nombril».

H. Stumme marque dans ses textes l'accent en tachelhit (*Handbuch des Schilpishen von Tazerwalt*. Leipzig, 1899), mais en insistant sur le fait que l'accent du mot n'est pas absolument fixe comme en allemand. Fr. Beguinot consacre dans sa grammaire du berbère de Fassato un chapitre à l'accent (*Il Berbero Nefúsi di Fassáto*, Rome, 1924, pp. 11-14) : il y distingue des «facteurs traditionnels» conditionnés par la structure syllabique (*terkéft* «caravane», mais *lemdínet* «ville ; *amoqrán* «le grand», pl. *imoqránen*) des «facteurs psychologiques» marquant l'insistance sur un élément particulier de la phrase, une opposition mise en évidence ou résultant de certaines constructions (*uǝǝén* «chacal», mais *yemlās uǝǝén* «le chacal lui dit») et des «facteurs physiologiques» déterminant la place de l'accent lors de la composition de mots (*udém* figure», mais *udméennes* «sa figure»). Dans certains cas deux prononciations sont admises *māy elḥālénnek?* «comment vas-tu» ou *māy elḥālennek?*, mais dans l'ensemble la place de l'accent est bien déterminée en berbère nefousi. La prononciation *tésubla* «alène» est sentie «incorrecte», seule *tesublá* est admise. (Informateur nefousi, originaire de Kabao, été 1972).

Le P. Fr. P. Sarrionandia indique la place de l'accent dans sa grammaire rifaine (Tanger, 1905). Il écrit *árgaç* «homme» (= phon. *árgaz*), *ayellidh* «roi» (= phon. *aǝǝllid*), *anélmedh* «nous apprendrons» (= phon. *anǝlməd*), mais sans donner de règles précises.

Quant au touareg, les anciens auteurs ne parlent pas de l'accent. Mais Karl-G. Prasse traite le problème de l'accent en touareg dans ses «Notes sur la langue touarègue» (*Acta Orientalia*, XXV, 1959, p. 43-111). Le même sujet est repris augmenté dans son *Manuel de grammaire touarègue*, Copenhague, 1972, vol. 1, p. 30-37. Il y distingue 3 sortes d'accents : l'accent principal qui comporte un ton haut et une légère augmentation de l'effort dynamique, l'accent secondaire comportant un ton moyen et un effort dynamique moyen, l'accent tertiaire qui comporte un ton bas et un effort dynamique moyen. De toute façon l'accent n'a pas de fonction phonologique : il n'existe pas de paires de mots qui se distinguent uniquement par la place de l'accent. Les règles de l'accentuation sont compliquées et ne représentent pas toujours un état ancien de la langue. La distinction des accents secondaires et tertiaires est un problème de rythme. La règle est une montée progressive vers l'accent principal et une descente progressive après lui : 3-2-1-2-3. L'accent principal est désigné par l'accent aigu, l'accent tertiaire par l'accent grave. Un targui prononcera donc *áǝǝnnà* «ciel», *táǝǝllà* «pain cuit sous la cendre», *ámǝzzáǝ* «campement», *tánǝqqíst* «historiette, conte».

Il y a des différences dialectales. Les Touaregs du Hoggar et de l'Air disent *ikəbrān* «huttes», *ihānān* «tentes», ceux des Iwellemmeden (de l'Est et de l'Ouest) ainsi que les Igəllad parlant la *tanəsləmt* prononcent *ikəbran* et *ihānān*. Certains mots sont accentués sur la pénultième : *abáyoγ* «outre», *akátab* «écriture. On accentue *əkṛəṣəγ* «j'ai noué», mais *ikṛəs* «il a noué», *ənta* «lui, elle», mais *əssín* «deux», *ámis* «chameau», mais *səmmús* «cinq». Les mots composés ont un régime particulier : *e-káy-əγhələγ* «je t'aimerai», *ámis-ənnək* «ton chameau», *u-hāk-e-ktəbəγ* «je ne t'écrirai pas».

H. Stumme a publié un recueil de contes du dialecte berbère de Tamezret (*Märchen der Berbern von Tamzraṭt*, Leipzig 1900) dans lequel il note les syllabes accentuées. Les noms de parenté munis d'un suffixe pronominal portent l'accent sur la pénultième : *mémms* «son fils», *yillis* «sa fille» tandis que tous les autres noms le portent sur la dernière syllabe : *lqāšrís* «son château», *afusýs* «sa main». Les noms de parenté primitifs sont constitués de deux éléments : *mémmi-s*, *yilli-s*, en revanche, les autres noms comportant l'ancien article berbère ou son équivalent, l'article arabe, ont dû en comporter quatre : *l-qāšr-í-s*, *a-fus-y-s* : dans ces cas l'élément de liaison remonte à une forme plus fournie (comp. tachelhit : *yəlli-s* «sa fille», mais *a-fus-ənnəs* «sa main») et le déplacement de l'accent reflète cet ancien état des choses. Il y a des exceptions apparentes : *l'eylt-í-s* «sa femme» est traité comme nom ordinaire en raison de son origine arabe, *sīdi-s* «son maître», sans discriminante a été assimilé aux noms de parenté berbères. Le locatif est caractérisé par le déplacement de l'accent sur la dernière syllabe : *āngu* «cuisine», *angú* «dans la cuisine». (Notes recueillies sur place en 1974).

A l'île de Jerba, à Guellala, l'accent joue un rôle prépondérant et possède également une valeur phonologique. Le locatif est accentué sur la dernière syllabe comme à Tamezret : *əlmáγrəb* «soir», *əlmáγrəb* «dans la soirée». Les adjectifs du type *aməllal* «blanc» distinguent une forme déterminée *áməllal* «le blanc» avec l'accent sur l'ancien article défini (W. Vycichl, L'article défini du berbère. *Mémorial A. Basset*, Paris, 1967, p. 137-147), tandis que *aməllal* signifie «blanc» ou «un blanc» : *gárrī tīli taməllalt* «j'ai une brebis blanche» ; *tīliw táməllalt túsəd* «ma brebis blanche est arrivée» ; *smúqəl tīli táməllalt* «regarde la brebis blanche».

Dans l'ancienne langue l'accent a dû jouer un rôle aussi important comme en égyptien ou dans les langues sémitiques. En tachelhit, *admər* «poitrine» se décompose en *a-* (ancien article définitif) et *-dmər* «poitrine». De ce dernier élément on a formé un nom de relation à l'aide du suffixe *-īy* qui a donné un pluriel *i-dəmr-a-n* (issu de **wi-dəmr-īy-ən*). Beraber *adís* «ventre» pl. *idusan* s'explique en partant d'une base **dūsī* : au singulier nous avons le passage de *ū* à *ī* en syllabe accentuée, au pluriel **wi-dūsī-y-ən* a donné *idusan* avec maintien de l'*ū* en syllabe atone. Les verbes fréquentatifs du type *qətutəl* du berbère correspondent, en sémitique, au type *qatātal*. Le nom d'agent de ces verbes a cependant maintenu le timbre de la voyelle médiane en syllabe atone, par exemple *afraray* «oisillon» issu de **wa-parārāy*.

W. VYICHL

*

Le berbérisant allemand Alfred Willms (Hambourg) s'est penché à plusieurs reprises de manière assez détaillée sur les problèmes de l'accent en tamazight (parlers beraber du Sud ; Ait 'Atta) et en kabyle. Il essaie d'en

établir la position, aussi bien pour les mots isolés qu'en phrase, en relation avec l'intonation ; voir :

1 – Der Akzent im Kabyllischen, *Der XV. Deutsche Orientalistentag*, Göttingen, 1961, p. 430.

2 – Die Tonalen Prosodeme des Kabyllischen, *Zeitschrift für Phonetik...* (Berlin), 18/1, 1965, p. 47-49.

3 – *Grammatik der südlichen Beraber dialekte (Süd-Marokko)*, Hamburg, 1972. (Les problèmes de l'accent sont traités en § 253, p. 75-78).

Pour les deux dialectes Willms pose un accent d'intensité, sans modification mélodique ou de durée notable et distingue entre un accent principal et un accent secondaire. Sur les mots isolés, la position varie selon la classe grammaticale (verbe ~ nom). Pour les noms, l'accent porterait sur la syllabe initiale dite d'«article» ('a-/ta-), ce qui paraît être une généralisation à accepter avec prudence. Pour le nom comme pour le verbe, la position de l'accent varie avec l'adjonction d'affixes grammaticaux (enclitiques divers : démonstratifs, personnels...) qui ont tendance à l'attirer.

S. CHAKER

A41. ACCORDAILLES (Ahaggar)

Cette cérémonie précède le mariage proprement dit, elle est la consécration publique du consentement mutuel des deux partis à la réalisation du mariage.

Conditions préliminaires

1. Les jeunes gens qui doivent se marier sont *ibubah* (cousins croisés) ou au moins appartiennent à la même tribu. Il y a cependant de nombreuses exceptions.

2. La dot que doit recevoir la mariée est la même que celle qui a été offerte à sa mère pour son mariage. Elle est fixée par la tradition et varie d'une tribu à l'autre. Elle s'élève à sept chamelles pour une jeune fille de condition noble mais n'atteint que quelques chèvres pour une femme de condition inférieure voire un *ahwar* (couverture de laine multicolore) pour une domestique non affranchie.

3. Il faut le consentement des deux jeunes gens, de leurs père et mère, de leurs oncles et tantes.

Déroulement de la cérémonie

Les futurs conjoints n'assistent pas à la réunion publique. Le fiancé attend dans une maison ou sous une tente, et parfois il est même complètement absent du village ou du campement. La fiancée est chez elle, au domicile de son père ou de son tuteur.

Chacun d'eux délègue un porte-parole en lui répétant trois fois de suite la formule suivante «*εwikeley Allah d ennebi. εwikeley X...*» (Je donne procuration à Dieu et au Prophète. Je donne procuration à X...). Cela est dit devant un ou deux témoins. Sont présents à la réunion : les deux porte-parole, les témoins, les mandataires respectifs des deux jeunes gens (ce sont généralement leurs pères ou leurs oncles paternels ou leurs tuteurs), le *taleb* et les hôtes. Aucune femme n'est admise à la réunion.

Toute l'assistance est assise sur des tapis à l'intérieur d'une enceinte de nattes (*isebran*) ou dans la courette d'une maison. Les porte-parole font part du choix des jeunes gens quant à leurs mandataires. Ceux-ci souvent reportent leur mandat à de tierces personnes. La discussion s'engage entre les mandataires pour savoir si la dot traditionnelle est respectée,

si elle est versée le jour même ou le jour du mariage,

si elle est échelonnée dans le temps, pour apprécier l'état des animaux présents et la valeur des objets qu'offre le marié, pour proposer, accepter ou rejeter certaines conditions particulières.

Enfin, l'accord est publiquement réalisé : *elgebul* (acceptation réciproque) est effectif. Le *ṭaleb* consigne *elgebul* par écrit : il rédige *elēqd*, véritable acte de mariage qu'il lit à haute voix devant tous les hommes présents. Ensuite il récite une prière où il demande à Dieu d'exaucer les vœux que tous font pour les deux époux, pour la pluie, etc. Il termine en récitant la liminaire (*fatiha*) en même temps que tous les assistants. A l'issue de cette récitation collective les you-you sont poussés par des femmes qui étaient aux aguets derrière les *isebran* ou au pied du mur de la maison.

Pour terminer la cérémonie on porte des plats de dattes pilées et des pots de lait. Les assistants mangent par poignées aux plats posés devant eux et boivent par gorgées aux pots qui circulent de mains en mains.

Moment choisi pour la réunion

La cérémonie se déroule généralement au coucher du soleil mais rien ne s'oppose à ce qu'elle se fasse dans la matinée. Ce moment a été fixé et décidé le jour même de la réunion ou la veille.

Cette cérémonie précède le mariage proprement dit et les noces d'un laps de temps qui varie de quelques heures à plusieurs mois.

BIBLIOGRAPHIE

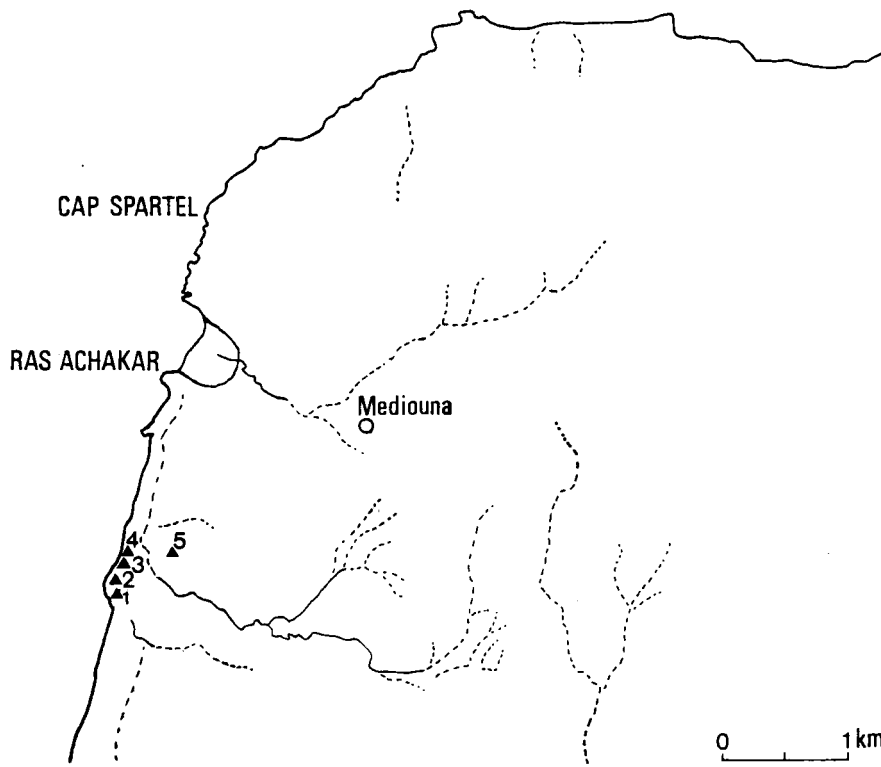
- BENHAZERA M.. *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*. Paris, 1908.
 LHOTE H.. *Les Touaregs du Hoggar*. Paris, 1944.
 NICOLAS F.. *Tamesna*. Paris, 1950.
 REGNIER J.. Mariage touareg. *Bulletin de Liaison saharienne*, Alger, juin 1961.

G. BARRERE

A42. ACHAKAR (Ašakar) - Maroc

Le toponyme d'Achakar regroupe une série de grottes, très voisines les unes des autres, communiquant parfois entre elles et qui furent souvent confondues (fig. 1). Parmi ces cavités situées sur une falaise, au sud du cap Spartel, aux environs de Tanger, figure la grotte d'Hercule qui tire son nom de la mythologie (Roget R., *Le Maroc chez les auteurs anciens*, Paris, 1924, p. 27-28) mais elle est en très grande partie artificielle, due à l'extraction dans la meulière de meules de moulin. Ces carrières ont été exploitées depuis le Moyen Age (A.O. el Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale* traduite par M.C. de Slane, Paris, 1965, p. 222) et ont été utilisées jusqu'à l'époque contemporaine (Tissot C., *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie tingitane*, *M. Acad. Inscriptions et B.-L.*, 1ère série, t. 9, 1ère partie, 1878, p. 188-189).

Les gisements préhistoriques les plus importants sont la caverne des Idoules, la Grotte haute (Mugharet el-Aliya) et les grottes d'El Khril. La première, connue dès le XIX^e siècle grâce notamment à M.G. Bleicher et Charles Tissot, fut fouillée au début du siècle par G. Buchet et S. Biarnay. De 1922 à 1927, le R.P. Henry Koehler y reprit des fouilles. Ces dernières ont été conduites avec beaucoup de soin et de méthode ; malgré leur ancienneté, elles ont révélé une stratigraphie comptant cinq niveaux principaux ; les plus anciens renferment de la céramique cardiale. L'industrie en silex et en os y est variée et abondante ; on y trouve également de la pierre polie.



Carte des principales grottes du Cap Spartel : 1, grotte des Idoles ; 2, Mugharet es Saifiya ; 3, grotte d'Hercule ; 4, Mugharet el Aliya ; 5, grottes d'El Khril.

La céramique est représentée par neuf vases entiers, ce qui est exceptionnel en Afrique du Nord, et de très nombreux tessons. La céramique cardiale, la plus ancienne (Souville G., *La céramique cardiale dans le Nord de l'Afrique, Fundamenta*, T. VII, Reihe A., B. 3, Cologne, 1972, p. 60-71, taf. 18-21), avec notamment trois vases entiers. L'un (fig. 2), de petites dimensions (h : 0,075 m ; l. max. : 0,078) a une panse losangique, légèrement renflée avec un col large et cylindrique ; il est entièrement et finement décoré. Un autre, venant du même niveau est de forme sphéroïde, la plus répandue à Achakar.

Sans qu'il soit toujours possible de les distinguer en stratigraphie, on observe avec la céramique cardiale, des vases ovoïdes ou à fond plat avec des boutons ou des bandes rapportées. La céramique impressionnée est la plus répandue. Elle précède la céramique cannelée qui sert de transition au campaniforme (Souville G., *La civilisation du vase campaniforme au Maroc, L'Anthropologie*, t. 81, 1977, p. 565-566, fig. 4) puis à la céramique rouge à fond plat, parfois hémisphérique, polie et plus récente.

La grotte tire son nom d'une quarantaine de statuettes en terre cuite, longtemps considérées comme des idoles phalliques mais qui sont en réalité des représentations anthropomorphes, appartenant à un Néolithique tardif, voire plus récentes (Camps-Fabrer H., *Matière et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, 1966, p. 401-413, fig. 141-145).

De 1939 à 1947, le Dr Nahon et H.A. Doolittle puis le Peabody Museum de l'université de Harvard (C.S. Coon et H. Hencken) prospectèrent et fouillèrent dans la région de Tanger notamment à la Grotte haute (Mugharet el Aliya), à une vingtaine de mètres de la Caverne des Idoles. Une stratigraphie détaillée a montré la présence d'un Atérien final, caractérisé par la finesse des retouches, l'existence de retouches bifaciales couvrant parfois la totalité des pièces et par des armatures dites pointes marocaines et pseudo-sahariennes; on a autrefois donné le nom de Tingitan à ce faciès. C'est peut-être de ce niveau que viennent des restes humains appartenant à un enfant.

A l'Atérien succède un Epipaléolithique pauvre puis le Néolithique. C'est en s'appuyant sur les fouilles américaines de Mugharet el-Aliya que l'on avait émis l'hypothèse d'un Atérien se prolongeant jusqu'au Néolithique dans le nord du Maroc, les Epipaléolithiques ayant été absents de la région. On retrouve les céramiques cardiale, cannelée, impressionnée et incisée.

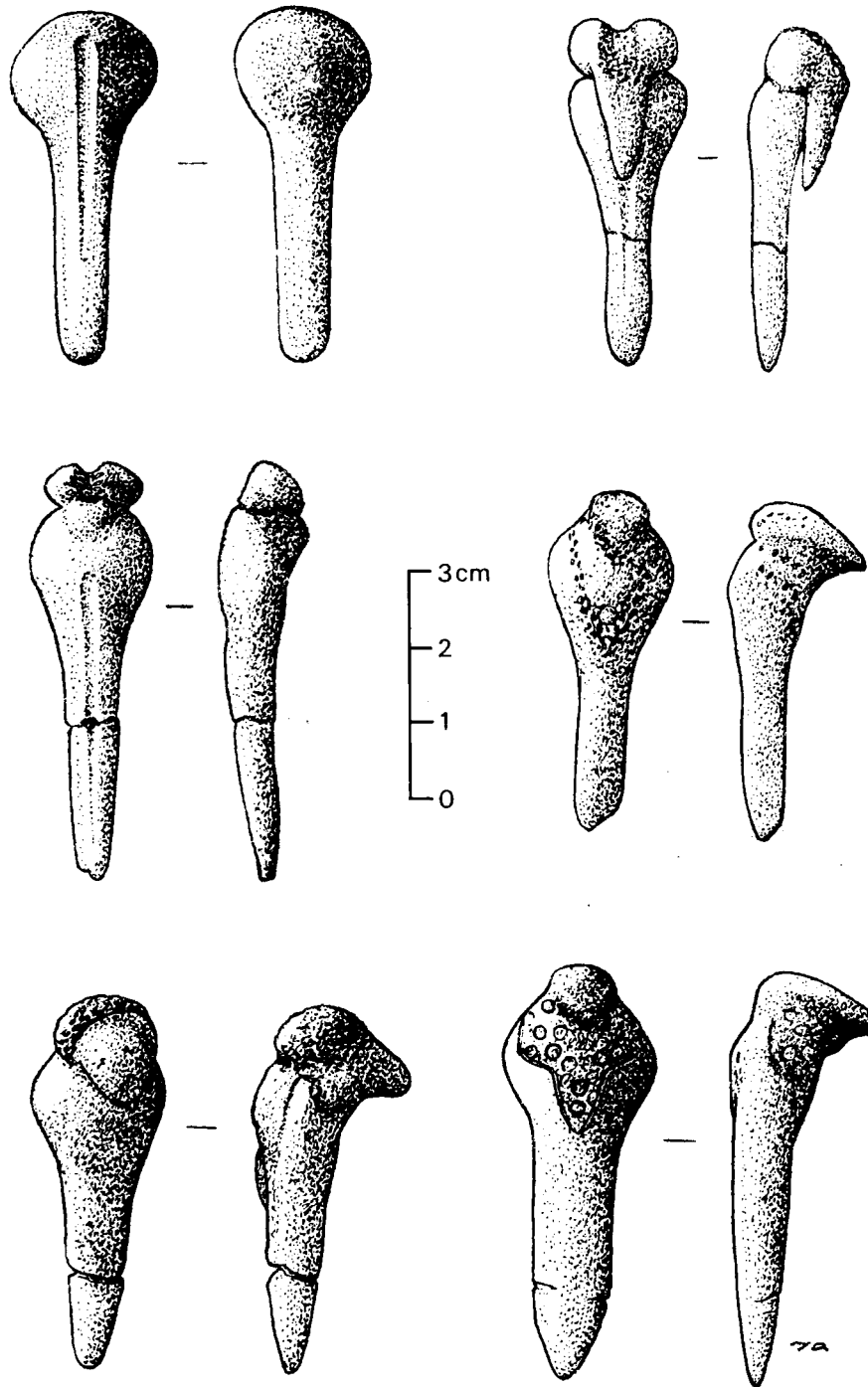
Les mêmes observations peuvent être faites à Mugharet es-Saifiya et surtout à El Khril, grâce aux recherches de la mission américaine. En 1958, A. Jodin a repris la fouille des grottes d'El Khril et y a établi une stratigraphie minutieuse. La céramique cardiale y est très répandue avec surtout des formes sphériques. Elle est associée au décor cannelé et impressionné. On y trouve également des incisions. Une céramique «lisse», à fond hémisphérique ou plat, de couleur rouge est plus récente, sans doute protohistorique. A El Khril, a été recueillie une statuette en terre cuite, comparable à celles de la grotte des Idoles. Ici également, l'industrie lithique est pauvre.

Les gisements d'Achakar montrent la présence dans l'extrême Nord du



Vase d'Achakar décoré au cardium.

110/ *Achakar*



Idoles en terre cuite d'Achakar (Dessin Y. Assié).

Maroc d'une civilisation néolithique importante à céramique cardiale précédant le Campaniforme et l'âge du Bronze, subissant déjà des influences de la péninsule Ibérique.

BIBLIOGRAPHIE

Recherches archéologiques au Maroc, III, La caverne des idoles au sud du cap Spartel (extrait des rapports d'E. Michaux-Bellaire, revus par M. Besnier), Archives marocaines, t. 18, 1912, p. 391-396, pl. 14-18; appendice : *Description de la caverne des idoles* par S. Biarnay, *Ibid.*, p. 397-400, fig. 6.

KOEHLER H., *Etudes de préhistoire marocaine, I, La grotte d'Achakar au cap Spartel*, Bordeaux, 1931, 44 p., 3 fig., 19 pl.

HOWE B. et MOVIUS H.L., *A stone age cave site in Tangier*. Preliminary report on the excavation at the Mugharet el 'Aliya, or High Cave, in Tangier, Peabody Museum, Cambridge, 1947, 32 p., 8 fig.

JODIN A., Les grottes d'El Khril à Achakar. Province de Tanger, *B. Archéol. marocaine*, t. 3, 1958-59, p. 249-313, 22 fig., 15 pl.

HOWE B., *The palaeolithic of Tangier, Morocco*. Excavations at Cape Ashakar, 1939-1947, Peabody Museum, Cambridge, 1967, XII-200 p., 68 fig.

GILMAN A., *A later prehistory of Tangier, Morocco*, Peabody Museum, Cambridge, 1975, 182 p., 128 fig.

G. SOUVILLE

A43. ACHIR (voir Ašir)

A44. ACHOURA (voir Ašura)

A45. ACRIDOPHAGIE

Fléau dans les pays agricoles de part et d'autre du Tropique, le criquet pèlerin (*Schistocerca gregaria*) est souvent considéré comme une manne en zone désertique. La sauterelle est en effet un mets très ancien dans toutes les régions arides chaudes, en particulier au Sahara.

Le témoignage le plus ancien est la curieuse structure mise au jour dans le vaste abri de T-in Hanakaten (Tassili n'Ajjer); dans l'une des couches néolithiques de ce célèbre gisement il fut reconnu des pierres plates déposées sur un épais lit de charbon, des débris très reconnaissables de sauterelles étaient attenants à ces dalles, ce qui a fait penser qu'il pouvait s'agir d'un aire de grillage de ces insectes.

Hérodote (IV, 172) dit que les Nasamons faisaient sécher les sauterelles au soleil et qu'ils les consommaient en les arrosant de lait. Le procédé subsiste sans changement aujourd'hui mais Hérodote oublia de dire qu'avant d'être séchées les sauterelles devaient être cuites. D'autres auteurs mentionnent cette consommation de sauterelles chez les Libyens (Dioscoride, II, 52) ou chez les Ethiopiens. Diodore de Sicile (III, 29) décrit, dans le désert nubien les «Acridophages» qui passent pour se nourrir exclusivement de ces insectes qu'ils capturent en allumant des feux de brousse et qu'ils conservent en énormes quantités après les avoir salés. Au Sahara l'acridophagie ne devait pas être pratiquée par les seuls Nasamons mais par tous les nomades. Traditionnellement la sauterelle entre dans le menu de celui qui se retire au Désert : Jean-Baptiste se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage (Mathieu ; 3, 4).

La tradition se maintient au Moyen Age et dans les Temps modernes ; Ibn Battouta, au XIV^e siècle, nous montre les «chasseurs» se levant avant le soleil pour profiter de l'engourdissement des sauterelles. Jean-Léon l'Africain affirme que les Nomades du Désert considèrent comme un heureux accident

l'arrivée des sauterelles, qu'ils réduisent en poudre avant de les consommer (Edit. A. Epaulard, p. 573).

De nos jours l'arrivée si spectaculaire des vols de sauterelles a été maintes fois décrite. Au désespoir des fellahs du Tell s'oppose la satisfaction des Sahariens. Les plus gros dégâts dans les cultures sont l'œuvre des criquets, or les pontes ont rarement lieu au désert. La capture se fait soit durant la nuit soit au petit matin. Hommes, femmes, enfants vont d'arbre en buisson, secouant les branches et recueillant les sauterelles encore engourdies dans de grands sacs ou tout autres récipients. Selon M. Gast, il arriverait que des arbres particulièrement chargés soient enflammés ; les insectes ramassés sur le sol sont alors tout prêts à être consommés ; on retrouve ici le procédé décrit par Diodore de Sicile chez les Ethiopiens acridophages.

Les hommes ne sont pas seuls à profiter de cette étrange manne, presque tous les animaux du désert, lézards, fennecs, renards, mais aussi chameaux, ânes, chèvres, poules consomment ces insectes morts ou vifs.

Les sauterelles recueillies sont soit bouillies, soit grillées sur la braise, soit cuites dans la cendre. En Ahaggar, on les fait griller plutôt que bouillir. Quand on les consomme fraîches, on leur arrache la tête, les ailes et les pattes, mais pour les conserver, les Touaregs réduisent les corps entiers en poudre dans de grands mortiers. Cette farine de sauterelle peut être conservée quelques semaines dans des sacs de peau. On y ajoute un peu de lait au moment de la consommation.

L'efficacité de la lutte anti-acridienne a considérablement réduit les vols de sauterelles au Sahara aussi l'acridophagie, forme accidentelle d'alimentation, qui n'en remonte pas moins à l'origine des temps, est en voie de disparition.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHOLON L. et CHANTRE E. *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale (Tripolitaine, Tunisie, Algérie)*, Lyon, A. Rey ; 1913, t. I, p. 537.
 CHAKER S., GAST M., CLAUDOT H. *Textes touaregs en prose de Ch. de Foucault et A. de Calassanti-Motilinsky*, texte « sauterelle », Edisud, Aix-en Provence, 1984.
 GAST M. *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Etude ethnologique*, Paris, A.M.G., 1968, p. 251-252.
 LETHIELLEUX J. Le Fezzan, ses jardins, ses palmiers. *I.B.L.A.*, Tunis, 1948, p. 142.
 LHOTE H. *La chasse chez les Touaregs*. Paris, Amiot-Dumont, 1951, p. 172-174.

G. CAMPS



ISBN : 2-85744-201-7 et 2-85744-202-5
Imprimerie Maury - 4^e trimestre 1984